

A human skull is shown in the foreground, slightly to the left, with its teeth visible. In the background, a guillotine is visible, suggesting a theme of death or execution. The background is a light-colored wall.

Edgar Wallace
(Richard Horacio Edgar Freeman)

**LA CHAISE
DE LA MORT**

(The Secret House)
Traduction :
Michel Epy

1929 (1917)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

PROLOGUE	4
CHAPITRE PREMIER LES INITIALES DE LADY DEX	18
CHAPITRE II LE DOSSIER FALLOCK.....	26
CHAPITRE III DANS LE BROUILLARD	34
CHAPITRE IV COMPLICES ?	41
CHAPITRE V DORIS	46
CHAPITRE VI L'OPINION DE LADY DINSMORE.....	56
CHAPITRE VII LA CONFESSION DE LADY DEX.....	65
CHAPITRE VIII LA MAISON MAGIQUE.....	73
CHAPITRE IX L'OUVERTURE DU TESTAMENT	84
CHAPITRE X LES MENACES DE POLTAVO.....	98
CHAPITRE XI LA PETITE LAMPE ROUGE.....	111
CHAPITRE XII L'INCERTAIN AMOUR	119
CHAPITRE XIII LES SUCCÈS DE POLTAVO	130
CHAPITRE XIV LE COTTAGE SUR LES DUNES	142
CHAPITRE XV LE MARIAGE DE DORIS	153
CHAPITRE XVI LE DUC D'AMBURY.....	160
CHAPITRE XVII L'ENVOYÉ DU DUC.....	170
CHAPITRE XVIII L'EXÉCUTION.....	177
CHAPITRE XIX LA BRAVOURE D'UN CHEF	188

CHAPITRE XX L'ARRÊT DES DYNAMOS.....	197
Ce livre numérique.....	201

PROLOGUE

Un homme venait de s'arrêter devant les hautes portes de Cainbury House, grand immeuble abritant de très nombreux bureaux. Il regarda d'un air irrésolu les plaques de cuivre qui, de chaque côté de la porte, indiquaient les raisons sociales des locataires, puis il entra et, sur la liste affichée à l'intérieur du vestibule, il trouva enfin ce qu'il cherchait. Il sortit de sa poche une coupure de journal pour vérifier l'exactitude de l'inscription qu'il venait de découvrir. C'était bien :

Rédaction du Journal :

« L'INDISCRET »

Il se dirigea résolument vers l'ascenseur. Cet homme devait être un pauvre hère, ses vêtements étaient fripés, ses chaussures éculées. Il avait le teint jaune, les yeux et les cheveux noirs, le nez aquilin, la face glabre. Son chapeau melon commençait à tourner au rouge et ses gants étaient troués. Il demanda le cinquième d'un accent évidemment étranger. Arrivé à l'étage, son hésitation sembla le reprendre tandis qu'il examinait la porte que lui avait désignée le liftier et où se lisait de nouveau :

« L'Indiscret »
(Veuillez frapper.)

Obéissant à l'invite, l'homme frappa et, aussitôt, à sa grande surprise, il vit la porte s'ouvrir toute seule. Il réfléchit qu'il n'y avait là en somme qu'un simple appareil électrique permettant d'actionner la porte depuis l'intérieur. Il se trouva dans une pièce sommairement meublée d'une chaise et d'une table sur laquelle se trouvaient quelques journaux. Sur les parois et se faisant vis-à-vis, une carte de l'Angleterre et une lithographie de paysage. À l'autre bout, une autre porte. Il alla y frapper.

— Entrez ! entendit-il crier.

Il poussa lentement la porte.

Cette nouvelle pièce était plus grande et plus confortable. Il y avait deux petites lampes électriques de table, pourvues de jolis abat-jour sur le grand bureau de chêne massif qui en occupait le centre. Une bibliothèque recouvrait tout une paroi, et de nombreuses épreuves d'imprimerie étaient éparses sur le bureau.

Mais, le plus remarquable de tout était l'homme qui était assis à ce bureau : un homme solidement bâti et d'âge moyen, autant qu'on en pouvait juger par sa voix, car il avait la tête tout enveloppée d'un tissu de soie, forte voilette, en somme, qui dissimulait complètement sa chevelure, ses oreilles, tous ses traits.

Il se mit à rire en voyant la surprise du nouveau venu.

— Asseyez-vous, dit-il, et n'ayez pas peur.

— Monsieur, fit l'autre avec désinvolture, je suis bien tranquille, soyez en sûr. Dans ce bas monde, je n'ai jamais eu peur de rien que de la misère... Oui, j'ai toujours redouté de mourir en état de pauvreté, Monsieur !

L'homme voilé garda un moment le silence, puis :

— Vous venez au sujet de mon annonce ?

— Oui, Monsieur, j'ai vu que vous désiriez un assistant discret, possédant les langues étrangères et pauvre. Je remplis toutes ces conditions, et j'ose ajouter que si vous aviez demandé un caractère aventureux et l'absence de scrupules, je vous aurais également satisfait.

Après un long silence durant lequel le candidat se sentit minutieusement observé par l'homme dont il ne pouvait voir les traits, l'employeur déclara :

— Je crois que vous ferez l'affaire.

— J'en suis sûr, fit le candidat. Et maintenant, Monsieur, à mon tour de vous faire quelques demandes, si vous le voulez bien, car toute entente est bilatérale, n'est-ce pas ? Et d'abord, quel sera le travail que vous songez à me confier ?

L'homme voilé se redressa et mit les mains dans ses poches.

— Je dirige, dit-il, un petit journal qui est surtout répandu parmi les domestiques de bonnes maisons. Ces gens-là sont aussi mes collaborateurs les plus assidus ; je reçois de la part de gentilles femmes de chambre françaises ou de sombres valets italiens de nombreuses lettres concernant les faits et gestes de leurs maîtres de la haute aristocratie anglaise. Or, je ne suis pas très doué pour les langues étrangères, et je regrette de ne pas être en mesure de saisir toutes les nuances de pensée des auteurs de ces lettres... J'ai donc besoin d'un homme discret qui lise ma correspondance étrangère, la traduise en anglais et me résume les plaintes de ces braves gens. Vous savez, continua-t-il en haussant les épaules, que l'homme n'est pas parfait, la femme un peu moins, et les personnes qui ont des domestiques, moins encore. Ces serviteurs ont donc très souvent d'intéressantes choses à conter sur leurs maîtres, et ce n'est pas toujours à l'honneur de ces derniers, ni bien beau... mais vous me compre-

nez, n'est-ce pas, mon ami... À propos, comment vous appelez-vous ?

L'étranger hésita.

— Poltavo, répondit-il enfin.

— Vous êtes... italien ou polonais ?

— Polonais.

— Eh bien, comme je vous le disais, mon journal tient à être au courant de tout ce qui se passe dans la haute société. Si les informations reçues peuvent être publiées, nous les imprimons, sinon... non. Mais, conclut-il en levant la main, dans ce dernier cas, il ne faudrait pas croire que ces informations ne sont bonnes qu'à être jetées au panier. Nous les conservons au contraire... pour notre propre divertissement.

Ces derniers mots, malgré la façon dégagée dont ils furent dits, ne trompèrent pas le nommé Poltavo.

Il y eut de nouveau un long silence.

— Où habitez-vous ? demanda enfin l'homme voilé.

— Au quatrième d'une petite maison à Bloomsbury.

— Bien ; depuis quand êtes-vous en Angleterre ?

— Depuis six mois.

— Pourquoi y êtes-vous venu ?

Poltavo haussa les épaules.

— Pourquoi ? insista l'homme voilé.

— Oh, à cause d'un léger désaccord survenu entre le chef de police de Saint-Sébastien et moi.

— Parfait. Si vous m'aviez dit autre chose, je ne vous aurais pas engagé.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la vérité. Votre désaccord avec ce policier était dû à une certaine somme d'argent qui avait disparu d'une chambre contiguë à la vôtre à votre hôtel. Et puis, l'impossibilité où vous étiez de payer votre note a aussi hâté votre départ.

— Voilà ce que j'appelle un directeur de journal bien renseigné ! s'écria Poltavo sans le moindre embarras.

— C'est mon métier, fit l'autre modestement. Appelez-moi M. Brown, s'il vous plaît, et s'il m'arrive de faire le sourd quand vous me donnerez ce nom, vous n'aurez qu'à vous souvenir que ce n'est pas le mien. Vous êtes bien l'homme qu'il me faut.

— Ce qui est surprenant, c'est que vous m'ayez découvert, dit Poltavo. La coupure de journal contenant l'annonce m'a été adressée par quelque ami inconnu...

— Cet ami inconnu, c'est moi. Vous voyez bien la situation ?

— Oui, je vois tout cela très bien... excepté peut-être le chiffre de mes mensualités.

... L'homme voilé indiqua une somme – assez généreuse – et parut satisfait de la voir acceptée sans surprise ni trop d'empressement.

— Vous me verrez très peu au bureau, dit-il encore. Si votre travail me satisfait et si je puis me fier à vous, je doublerai votre salaire ; mais si ça ne va pas, vous aurez à le regretter.

Il se leva.

— Je ne vous retiens plus. Venez demain matin. Voici les clefs du bureau et du coffre où je dépose toute la correspon-

dance. Vous y découvrirez beaucoup de motifs de maudire la société et quelques-uns de me haïr moi-même. J'espère que vous vous adonnerez de tout cœur à ce travail.

— Vous pouvez être certain...

— Attendez, je n'ai pas fini. Je veux dire par là que vous n'aurez pas de temps à perdre en recherches sur ma véritable identité. Au moyen de quelques dispositions simples, mais que je ne prétends pas vous expliquer, je peux quitter ce bureau et l'immeuble sans être aperçu de personne. Quand vous aurez lu les lettres, veuillez traduire celles qui vous paraîtront de quelque intérêt et les remettre à un messager qui viendra tous les soirs à cinq heures. Votre salaire vous sera payé régulièrement et vous n'aurez rien d'autre à faire pour le journal.

Maintenant, ayez la bonté de passer dans l'autre pièce et d'y attendre un moment. Ensuite vous pourrez revenir et commencer tout de suite à dépouiller le dernier courrier.

Poltavo obéit et referma soigneusement la porte de communication. Il entendit presque aussitôt un léger clic... comme celui d'un commutateur électrique. Au bout de cinq minutes, il estima qu'il pouvait revenir au bureau directorial ; il y entra et vit du premier coup d'œil que son employeur avait disparu. Il y avait bien dans cette pièce une autre porte donnant accès direct au corridor, mais quelque chose disait à Poltavo que ce n'était pas par là que le directeur s'était éclipié. Il examina soigneusement toute la pièce : il n'y avait pas d'autre issue. Derrière le fauteuil du maître du logis se trouvait une grande armoire pleine de livres et de fournitures de bureau. Tous les tiroirs étaient ouverts et, d'ailleurs, Poltavo pensait qu'un homme du genre de son chef n'avait pas coutume de laisser traîner des papiers compromettants. Il s'assit, roula une cigarette et attaqua la pile de lettres du dernier courrier.

*** **

Depuis six semaines M. Poltavo se livrait avec ardeur à ses nouvelles fonctions. Chaque vendredi matin, il trouvait sur la table une enveloppe contenant ses honoraires. Chaque jour, à cinq heures, un homme d'aspect rébarbatif venait prendre les traductions de la journée.

Le Polonais lisait attentivement chaque semaine le numéro de l'*Indiscret*, mais il n'y avait encore pas trouvé grand'chose qui provînt de ses propres travaux. Évidemment, M. Brown se servait de son journal à d'autres fins que la publication de petits scandales plus ou moins inoffensifs, et Poltavo en apprit quelque chose lors d'une visite qu'il reçut inopinément une après-midi. Au coup frappé à la porte extérieure, il pressa le bouton électrique, placé sous sa table... Bientôt, on frappa à la porte du bureau même...

Ce fut une jeune femme qui parut sur le seuil. Elle paraissait hésitante.

— Entrez donc, je vous prie ! dit Poltavo en se levant.

— Êtes-vous le directeur du journal ? demanda-t-elle en refermant la porte derrière elle.

Poltavo s'inclina. Il était toujours prêt à accepter tous les titres qu'on voudrait bien lui donner. Lui eût-on demandé s'il était M. Brown, il se fût également incliné.

— J'ai reçu votre lettre, dit la jeune femme en faisant un pas en avant et en le considérant avec une sorte de crainte mêlée de mépris.

Poltavo s'inclina de nouveau. Il n'avait écrit à personne qu'à M. Brown, mais il avait la conscience élastique.

— J'écris tant de lettres, répondit-il, que je ne sais réellement plus ce que j'ai pu vous dire. Voudriez-vous me la montrer ?

Elle ouvrit son petit sac, en sortit une enveloppe dont elle sortit une feuille qu'elle passa au jeune homme. Le papier était à l'en-tête de *L'Indiscret*, mais le nom et l'adresse du destinataire avaient été déchirés. Poltavo lut :

« Madame,

» Des renseignements très graves au sujet de vos relations avec le Capitaine Brackly sont en ma possession. Vous ne savez certainement pas encore à quel point on associe vos deux noms. En tant que fille et héritière de feu Sir George Billk, vous avez pu penser que votre richesse et votre haute position sociale vous mettaient au-dessus de tout soupçon, mais je puis vous certifier que si les documents que j'ai entre les mains étaient mis sous les yeux de votre mari, cela aurait des conséquences désastreuses.

» Pour éviter que les choses aillent plus loin et pour réduire vos détracteurs au silence, notre Bureau Spécial d'Enquêtes est disposé à supprimer toute cause de médisance à votre égard. Cela vous coûtera dix mille livres, payables en billets de banque. Si vous acceptez, mettez une annonce dans le *Morning Mist*, et j'arrangerai une entrevue où vous me verserez l'argent. Sous aucun prétexte, ne m'écrivez ni ne tâchez de me voir au bureau du journal.

» Veuillez agréer..... etc.

» J. Brown. »

Poltavo lut attentivement cette lettre. Il savait maintenant à quoi s'en tenir sur le genre d'affaires auxquelles se livrait son directeur. Il rendit le document à la jeune femme.

— Je ne suis peut-être pas très rusée, dit-elle, mais enfin, je ne crois pas me tromper en affirmant que voilà ce qu'on appelle du chantage.

Poltavo ne fut pas longtemps embarrassé.

— Je n'ai jamais écrit cette lettre, dit-il aimablement. Je n'en ai pas eu connaissance. Je ne suis que le Rédacteur en Chef du Journal et M. Brown le dirige de haut et de loin. Je suis au courant de tout, d'ailleurs, s'empressa-t-il d'ajouter afin de ne pas passer pour quantité négligeable aux yeux de la visiteuse, et je suis au regret pour vous...

La dame sourit. Poltavo, qui était psychologue, comprit qu'il n'était pas en présence d'une créature timide et facile à terrifier.

— C'est au Capitaine Brackly et à mon mari de s'occuper de cette affaire, dit-elle ; je vais leur montrer cette lettre avant de la remettre à mon avocat.

... Oui, mais cette lettre datait déjà de quatre jours, ainsi que Poltavo l'avait remarqué, et il se dit que si la dame n'avait pas montré cette lettre au capitaine, à son mari ou à son avocat dans le premier moment de colère et de surprise indignées, il était à prévoir qu'elle ne le ferait jamais.

— Je crois que c'est la sagesse même, dit-il avec la plus suave politesse. Après tout, qu'y a-t-il de si déplaisant là-dedans ? La publication de quelques petites lettres n'a pas si grande importance...

— M. Brown a ces lettres ? demanda vivement la jeune femme d'une voix altérée.

Poltavo s'inclina.

— Me les rendra-t-il ?

Poltavo fit un signe d'assentiment.

— Je vois, dit la visiteuse en se mordant les lèvres.

Elle examina de nouveau la lettre comme pour en bien peser tous les termes, puis sortit.

Poltavo l'accompagna jusqu'à la porte du palier.

— C'est un chantage fort bien mené, dit-elle encore et sans la moindre émotion. Il me reste à voir ce que j'ai à faire.

Le Polonais referma la porte sur elle, et, en repassant le seuil de son bureau, demeura médusé : sur le fauteuil même qu'il venait de quitter se trouvait l'homme voilé.

Il riait aux éclats.

— Très bien joué, Poltavo ! s'écria-t-il. Tous mes compliments.

— Vous avez donc tout entendu ?

— Pas un mot ne m'a échappé... Eh bien, que pensez-vous de cette affaire ?

Poltavo alla prendre une chaise et s'assit en face de son chef.

— Je trouve, dit-il, que c'est extrêmement ingénieux, et aussi que mon salaire est insuffisant.

— Vous avez raison, et je veillerai à ce dernier point. Mais, cette femme, faut-il qu'elle soit folle pour s'aventurer ici !

— Folle ou mauvaise comédienne.

— Que voulez-vous dire ?

Poltavo haussa les épaules.

— À mon humble avis, dit-il après un instant de réflexion, toute cette affaire n'est qu'une comédie fort habile... et efficace, puisqu'elle a atteint son but.

— Quel but ? fit M. Brown.

— Celui de me montrer quel est au vrai votre genre d'occupation. J'en ai plusieurs preuves. La première, et la plus importante, c'est que d'après l'enveloppe – que j'ai pu apercevoir – la dame s'appellerait, mettons Cruxbury... Or les initiales de son sac à main et de son mouchoir portent un G et non un C. Elle n'était donc pas la personne même qui a reçu la lettre. Dans une affaire aussi importante, Lady Cruxbury serait venue elle-même... Mais, au fond, je crois qu'il n'existe point de Lady Cruxbury et que tout cela a été machiné uniquement pour me mettre à l'épreuve et vous permettre d'écouter ce que je dirais, de savoir jusqu'où irait ma discrétion...

M. Brown se remit à rire.

— Vous êtes intelligent, dit-il, et vous méritez à coup sûr une augmentation. Je veux être franc avec vous. Admettons que tout cela ait été en effet un coup monté pour vous éprouver : vous connaissez donc la nature de mes affaires... Eh bien, dans ce cas, restez-vous avec moi ?

— Cela dépend du prix que vous mettrez à mes services.

— Dites un chiffre.

— Je ne suis qu'un pauvre homme, commença Poltavo ; je n'ai pas eu de chance depuis...

— Pas de bavardage, coupa sèchement M. Brown. Je ne saurais vous offrir une fortune... mais seulement le nécessaire avec quelque confort...

Poltavo se leva, alla à la fenêtre, mit les mains dans ses poches... puis revint en face de son interlocuteur.

— Le nécessaire, pour moi, dit-il, c'est un appartement rue St-James, une auto, une loge à l'Opéra...

— Vous n'aurez rien de tout cela. Soyez raisonnable.

Poltavo sourit.

— Mes services vous valent une fortune, dit-il, parce que j'ai de l'imagination. Tenez, par exemple, ceci, poursuivit-il en prenant parmi d'autres sur le bureau une missive, couverte d'une écriture visiblement servile... Eh bien, cette lettre qui ne représenterait peut-être pour un esprit épais qu'une masse informe d'ennuyeux détails, est pour moi riche de possibilités infinies. Elle vaut une somme énorme.

Il tint la lettre à bout de bras comme pour en exalter la valeur. Ses yeux brillaient étrangement...

— C'est la lettre d'un Italien désireux d'intéresser un grand journal anglais dont il a entendu parler — Dieu sait comment — à la découverte d'un certain M. Fallock.

L'homme voilé sursauta.

— Fallock ! répéta-t-il.

— Oui, ce Fallock a fait bâtir un palais « magnifique », dit la lettre. Sous ce palais sont enterrés des millions de livres... Cela n'excite-t-il pas votre imagination ?

— Et après ? fit M. Brown d'une voix qu'il s'efforçait visiblement de rendre indifférente.

— Nos correspondants — je vous ai dit, n'est-ce pas, que cette lettre avait deux signataires — assurent qu'ils ont l'adresse actuelle de ce M. Fallock, un scélérat, un criminel, mais qu'ils ont besoin d'aide.

L'homme voilé tambourinait sur la table et penchait la tête comme absorbé dans la solution d'un très ardu problème.

— Ces histoires de trésors enfouis sont des contes de nourrices ! s'écria-t-il enfin d'une voix rude. J'en ai tellement entendu ! Vos Italiens n'ont que de l'imagination, c'est tout. Qu'est-ce

qu'ils demandent ? Qu'on leur avance les frais de voyage, n'est-ce pas ?

— En effet.

— C'est le truc des prisonniers espagnols, dit M. Brown avec un rire un peu forcé. Vous n'êtes sûrement pas dupe d'une pareille farce ?

Il se leva. Poltavo haussa les épaules et répondit doucement.

— Un homme qui a languï lui-même dans les geôles de Castille et qui a aussi écrit à de généreux Anglais des suppliques pour être délivré, moyennant finance, de sa triste position, comprend très bien les délicats procédés de ce que vous appelez le truc espagnol. Ainsi, faut-il vous dire que nous autres, prisonniers espagnols, n'écrivons jamais en notre langue, mais en anglais à des Anglais, en français à des Français. Nous savons bien que les destinataires de nos suppliques ne prendraient jamais la peine de les faire traduire... Non, non, cette lettre n'est pas un « truc espagnol » ; c'est authentique.

— Voulez-vous me la montrer ?

Poltavo passa le document à M. Brown, qui, tournant le dos, soulevait un instant son voile pour pouvoir mieux lire. Cela fait, il mit la lettre dans sa poche.

— J'y réfléchirai, dit-il d'un ton bourru.

— Si vous êtes content de moi, il y a autre chose que de l'argent... commença Poltavo.

— Quoi donc ?

— C'est une faiblesse de ma part, évidemment, mais je supporte malaisément la solitude. La société des gens intelligents, influents, puissants, des banquiers, des grands avocats, des hommes du monde me manque infiniment. J'adore les salons

où l'on entend de la bonne musique, où l'on converse avec de jolies femmes...

— Eh bien, alors, quoi ?

— Présentez-moi à des gens du monde ! et plus particulièrement à ce gros banquier dont je lis les exploits dans les journaux, à Monsieur... comment déjà s'appelle-t-il ? Ah, oui, M. Farrington.

L'homme voilé resta longtemps silencieux ; puis alla à la grande armoire placée au fond de la pièce. Il l'ouvrit, allongea la main à l'intérieur... un déclic se fit entendre, et toute l'armoire pivota sur elle-même démasquant l'entrée d'une autre pièce. M. Brown demeura un instant sur le seuil de ce second bureau, tête baissée, les mains derrière le dos.

— Vous êtes un habile homme, Poltavo, dit-il enfin, puis il passa et l'armoire revint occuper sa première place.

CHAPITRE PREMIER

LES INITIALES DE LADY DEX

— Assassin !

Ce cri déchira le silence de la nuit et attira l'attention d'un habitant de Brakely Square qui ne dormait pas. M. Grégory Farrington, souffrant d'insomnie, posa alors son livre et fronça du sourcil. Il quitta son fauteuil, revêtit une ample robe de chambre de velours et s'approcha de la fenêtre. Il entr'ouvrit légèrement ses volets.

Un léger brouillard régnait dans la rue déserte et les lampes électriques n'étaient plus que des taches lumineuses.

Cependant, M. Farrington aperçut distinctement deux hommes devant sa porte. Ils discutaient âprement et gesticulaient surtout beaucoup, à la manière des gens de basse classe des peuples méridionaux. À un certain moment, ils parurent en venir aux mains, le canon d'un revolver brilla dans les ténèbres.

— Oh ! oh ! fit M. Farrington.

Il se trouvait seul. Le valet de pied, le cuisinier, les femmes de chambre et le chauffeur étaient tous à un bal de gens de maison. Les deux hommes criaient de plus en plus fort.

— Voleur ! fit l'un deux en français. Est-ce que je vais être privé de...

Le reste de la phrase se perdit.

Il devait y avoir un agent de service à l'autre extrémité du square, et M. Farrington regardait anxieusement de tous côtés dans l'espérance de voir surgir le représentant de la loi.

En attendant, il descendit dans le hall et, par l'ouverture de sa boîte aux lettres, il put entendre plus distinctement ce que disaient les deux noctambules.

— À quoi bon ? disait l'un. Il y avait assez d'argent dans cette affaire pour contenter vingt personnes ! Quant à lui, ah, non, jamais ! Il est malheureux que nous nous soyons rencontrés ainsi, tout à fait par hasard, mais je vous assure que je n'ai jamais songé à vous trahir, vous !

... M. Farrington, mordillant son cigare, écouta longuement la conversation qui suivit. De quelques mots et allusions, il conclut que ces deux hommes travaillaient ou avaient travaillé pour Montague Fallock, le fameux maître-chanteur, recherché par toutes les polices d'Europe. Sans doute, ces deux-là avaient-ils comploté, chacun de son côté, de dénoncer ou de faire chanter Fallock à son tour.

Le premier cas était plus vraisemblable. M. Farrington réfléchit en effet que M. T. B. Smith, Chef de la Sûreté avait son domicile particulier dans la même rue ; et l'on savait, par les journaux, qu'il était spécialement chargé de rechercher Fallock...

— Je vous répète, dit encore un des hommes, que j'ai rendez-vous avec lui... Croyez-moi !

— Nous irons ensemble, répondit l'autre. Je ne me fie à personne, encore moins à un misérable Napolitain...

*** **

L'agent de service Habit n'avait rien entendu de la querelle, ainsi qu'il en témoigna plus tard devant son chef, M. T. B. Smith. Mais, soudain, il perçut deux coups de feu presque simultanés, suivis d'un long coup de sifflet ; il se précipita en faisant retentir son sifflet de police.

Il trouva deux cadavres étendus sur le pavé devant la porte de M. Farrington. Celui-ci se tenait tout frissonnant sur son seuil, un sifflet aux lèvres.

Dix minutes plus tard, M. T. B. Smith arriva sur les lieux où déjà une foule de curieux s'amassait tandis que à toutes les fenêtres de la rue se penchaient des figures inquiètes. M. Smith examina les deux morts. Ils n'étaient visiblement pas Anglais. L'un d'eux était très correctement, presque richement vêtu ; l'autre portait un smoking de garçon de café sous un long pardessus.

Les cadavres gisaient côté à côte, l'un face contre terre (l'agent l'avait remis dans cette position après avoir constaté qu'il avait cessé de vivre), et l'autre sur le flanc.

La police écarta les curieux pendant que l'on procédait aux premières investigations et constatations. M. Smith découvrit un revolver sur le sol, et un autre sous le corps de l'homme tombé sur le flanc, puis il questionna M. Farrington.

— Si vous voulez bien entrer chez moi, dit le millionnaire tremblant toujours, je vous dirai tout ce que je sais.

M. Smith eut un léger reniflement en entrant dans le hall, mais ne dit rien. Son sens olfactif était très développé, mais c'était un homme de tact. Il savait, comme tout le monde, que M. Farrington était un nouvel habitant du quartier et jouissait d'une immense fortune.

— J'espère, dit-il, que Mademoiselle votre fille n'aura pas été trop effrayée...

— Je ne suis que le tuteur de Doris, répondit M. Farrington. Elle n'est pas à la maison, heureusement. Elle est en ce moment, chez notre amie, Lady Constance Dex, dont vous avez peut-être entendu parler ?

M. Smith fit un signe de tête affirmatif.

— Je ne puis malheureusement vous donner que d'assez maigres informations, reprit M. Farrington. Il était encore tout pâle et frémissant, ce qui est assez naturel quand on vient d'être témoin d'une double mort en pleine nuit. J'ai entendu le bruit d'une querelle, je suis descendu et comme j'hésitais à ouvrir, j'ai entendu deux coups de revolver à peu près simultanés. Je suis alors sorti et ai aperçu ces deux cadavres tels que les a trouvés l'agent de police.

— À propos de quoi ces deux individus se querellaient-ils ?

M. Farrington hésita.

— J'espère bien, dit-il, n'être pas obligé de comparaître comme témoin ?

Le chef ne répondit pas.

— Eh bien, reprit le millionnaire, ils se disputaient à propos de ce notoire criminel, un certain Fallock, si je ne me trompe, que l'on recherche partout. Et l'un d'eux menaçait de le dénoncer...

— Bien, dit M. Smith d'un air convaincu, puis tout à coup : Et le troisième ?

— Le troisième ? balbutia M. Farrington.

— Oui, celui qui a tué les deux autres, car enfin, s'il y a quelque chose de vraisemblable au monde, c'est qu'ils ont été tués tous deux par une troisième personne... Vous savez qu'aucune cartouche ne manquait aux deux armes trouvées sur le terrain ; en outre, un réverbère a été effleuré par une balle

que ni l'un ni l'autre n'a pu tirer. J'en conclus donc à la présence d'un troisième personnage.

Me permettez-vous de faire des recherches chez vous ?

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit le millionnaire en souriant. Par où voulez-vous commencer ?

— Par le rez-de-chaussée... où se trouve, n'est-ce pas, la cuisine ?

Le maître de la maison conduisit l'officier de police. Il alluma l'électricité. Rien, dans ce domaine du maître-queux absent, ne révélait le passage d'un intrus quelconque.

— Voici maintenant la porte de la cave, indiqua M. Farrington, et voilà celle de la dépense d'où l'on a une sortie sur la cour ; elle est fermée à clef.

M. Smith appuya sur la poignée et la porte s'ouvrit.

— En tout cas, la clef n'avait pas été tournée, dit-il en passant dans l'étroit corridor.

— Un oubli du valet, sans doute, fit M. Farrington d'un air étonné. J'ai pourtant donné les ordres les plus précis à ce sujet ; mais vous trouverez la porte de service sur la cour verrouillée.

M. Smith s'avança et alluma sa lampe de poche.

— Il ne semble pas que vos ordres aient été exécutés, dit-il. En fait, cette porte est entrebâillée.

Farrington poussa un cri de surprise.

— Entrebâillée ! répéta-t-il. Cependant le policier sortait de la petite pièce qu'un escalier de pierre reliait à la rue. Il projetait tout autour de lui le faisceau de lumière de sa lampe électrique. Il aperçut à terre un petit objet brillant et le ramassa. C'était un de ses minuscules flacons à capsule d'or que l'on trouve dans les sacs à main des femmes riches. Il le porta à ses narines.

— C'est bien cela, dit-il.

— Quoi ?

— C'est le même parfum que celui qui m'a frappé dans le hall. Et parfum assez peu commun. Il le sentit à nouveau. Ne serait-ce pas celui de votre pupille ?

Farrington secoua vivement la tête.

— Doris ne pénètre jamais dans les domaines de la valetaille, dit-il. D'ailleurs elle déteste tous les parfums.

M. Smith glissa le flacon dans sa poche. La visite du reste de la maison ne révéla aucune trace du troisième personnage ; et, après avoir passé partout, M. Farrington invita le policier à s'asseoir un moment dans son cabinet de travail.

— Que pensez-vous de cette affaire ? lui demanda-t-il.

M. Smith ne répondit pas tout de suite. Il quitta son fauteuil et alla à la fenêtre : Le rassemblement qui s'était formé dans la rue s'était dispersé. Le brouillard s'épaississait de moment en moment.

— Je crois, dit-il enfin, que je suis enfin sur les traces de Montague Fallock.

M. Farrington le regarda bouche bée.

— Vraiment ? fit-il d'un air un peu incrédule.

— Vraiment.

— Alors, ces portes ouvertes en bas... soupçonnez-vous que c'est à Fallock qu'elles ont livré passage ?

M. Smith inclina la tête.

— Il avait essayé de me faire chanter, reprit le millionnaire, mais je ne puis croire...

Le policier se leva.

— J'ai maintenant une tâche ennuyeuse devant moi, dit-il, il me faut aller fouiller ces deux cadavres.

M. Farrington frissonna.

— Horrible, dit-il.

Cependant M. Smith considérait le riche appartement aux meubles de prix, la cheminée de marbre blanc, les tapis d'Orient, les merveilleux tableaux qui l'ornaient. Sur le bureau du maître de la maison se trouvait, dans un cadre d'argent, la photographie d'une jeune femme d'une rare beauté.

— Excusez-moi, dit le policier, s'en approchant, c'est le portrait de...

— De Lady Constance Dex, répondit M. Farrington, avec qui nous sommes très liés, ma pupille et moi.

— Est-elle en ville ?

— Non, elle est actuellement à Bradley où habite son frère, Recteur de la paroisse.

— Vous dites, Bradley ! fit M. Smith, le front plissé comme si ce nom lui rappelait quelque chose... Mais, n'est-ce pas dans cette localité que se trouve la fameuse « Maison Magique » ?

— Oui, je crois en effet en avoir entendu parler.

— C. D. dit encore le policier en s'en allant.

— Comment ? Que dites-vous ?

— Je remarque que ce sont là les initiales de Lady Constance Dex.

— Oui, mais pourquoi ?

— Ce sont celles qui figurent sur le flacon que j'ai ramassé tout à l'heure.

CHAPITRE II

LE DOSSIER FALLOCK

M. Smith était seul dans son bureau de Scotland Yard¹. Au dehors, les quais voisins et le palais du Parlement étaient noyés dans un brouillard épais qui enveloppait tout Londres depuis deux jours et devait durer deux autres jours encore, si l'on en croyait les prévisions météorologiques.

La pièce était accueillante et gaie avec ses panneaux de chêne, l'élégance sobre de son ameublement, le feu clair de la cheminée, au-dessus de laquelle une petite pendulette d'argent au tic-tac musical marquait seule la fuite du temps. Sur une petite table était disposé un plateau contenant le frugal repas du chef policier.

Il regarda l'heure : il était une heure vingt-cinq. Il pressa un petit bouton électrique placé sur le côté de sa table-bureau et, au bout de quelques secondes, un agent se présenta.

— Faites-vous donner le dossier G. 7941 et apportez-le moi.

¹ Préfecture de Police de Londres.

L'agent se retira et M. Smith se versa une tasse de thé. Un pli barrait son front récemment hâlé par l'ardent soleil du Midi de la France. On l'avait rappelé en effet soudainement au milieu de ses vacances pour le charger d'une tâche particulièrement importante et ardue. Il s'agissait de découvrir et d'identifier le plus génial escroc des temps modernes, Montague Fallock. Et d'ailleurs, dès son retour, cette enquête devenait plus actuelle et pressante que jamais, puisque c'était à Fallock que l'on pouvait attribuer la responsabilité du double meurtre de Brakely Square.

Personne n'avait jamais vu Fallock – du moins sous ce nom-là ; il n'existait aucune photographie de lui. Quelques-uns de ses complices subalternes avaient bien été arrêtés, mais ce n'étaient que de vagues comparses, sous-ordres inférieurs et l'on n'avait rien pu en tirer. Lui-même restait inconnu, invisible. Il demeurait à l'abri de tout un solide réseau de banques et d'hommes d'affaires, anonyme, inaccessible, inexpugnable.

L'agent apporta bientôt le dossier demandé enfermé dans une chemise de cuir noir et le déposa sur le bureau.

M. Smith l'ouvrit, en retira trois liasses attachées d'une cordelette rouge. Il en défit une et en retira trois photos qu'il plaça côte à côte devant lui. C'étaient trois agrandissements d'empreintes digitales, et il n'était pas besoin d'avoir un œil très exercé pour voir que c'étaient les empreintes du même doigt, quoique prises dans des circonstances différentes.

Le policier les compara avec une plus petite photo qu'il avait sortie de sa poche. Là aussi il n'y avait pas de doute possible. Cette quatrième empreinte, obtenue presque par miracle d'une marque à peu près invisible trouvée sur la dernière lettre du maître-chanteur, à Lady Dex, appartenait bien à la même personne que les précédentes.

M. Smith sonna de nouveau.

— M. Ela est-il à son bureau ?

— Oui, Monsieur, il procède à des interrogatoires relatifs à l'affaire Dock.

— L'affaire Dock ? Ah, oui, je m'en souviens. Il s'agit de deux hommes surpris en train de piller l'entrepôt des douanes, ils ont fait feu sur l'agent et se sont enfuis...

— Oui, Monsieur, mais l'un d'eux a été blessé par le collègue de l'agent et des traces de sang ont été retrouvées jusqu'à l'auto qui les attendait.

— C'est cela. Eh bien, veuillez prier M. Ela de venir me trouver dès qu'il aura fini.

M. Ela avait sans doute terminé son enquête, car peu d'instant après, sa longue silhouette mélancolique s'encadrait dans la porte du bureau de Smith.

— Entrez donc, Ela, et dites-moi ce qui ne va pas.

— J'éprouve de grandes difficultés à obtenir des témoins des déclarations concordantes. Impossible d'avoir le moindre indice sur l'identité des malfaiteurs. Le numéro de leur voiture était maquillé, et elle n'a pu être suivie au delà de Limehouse. Je me meus dans le vide. Le seul fait certain est que l'un des voleurs a été blessé sinon tué et emporté en auto par son complice qui devra tôt ou tard le déposer quelque part.

— S'il s'agissait de mon cher Fallock, dit Smith en riant, ce serait pour moi un pas décisif. Qu'est-ce que ce malheureux voleur auprès de mon chevalier d'industrie !

— Eh, eh ! Pas si vite ! dit l'autre en riant à son tour. Mes voleurs ne paraissent pas être de l'espèce la plus commune. Ils s'étaient attaqués aux bagages personnels de quelques passagers du *Mandavia* qui vient d'arriver des Côtes d'Afrique. Des grandes malles de cale, vous savez, de celles que les voyageurs laissent aux docks des douanes un jour ou deux avant de donner

des ordres pour leur transport à une adresse définitive. Les malles auxquelles mes voleurs en voulaient appartenent au premier secrétaire du Haut Commissaire du Congo, et à une dame – dont j'ai oublié le nom – mais qui est la femme du Gouverneur. Ils ont aussi forcé une petite caisse appartenant au Dr Goldworthy qui revient d'étudier au Congo la maladie du sommeil.

— Il est en effet surprenant, dit Smith, que des malfaiteurs prennent une auto, s'arment de revolvers et mettent des masques – car ils étaient masqués, n'est-ce pas ? – pour une opération aussi triviale et vulgaire !... Mais on voit des meurtres soigneusement préparés qui rapportent quelques centimes... Enfin !

— En revanche, dit Ela, faites-moi part de ce qui ne marche pas de votre côté !

— L'affaire Fallock ! Toujours l'affaire Fallock ! soupira Smith. Il vient d'essayer d'extorquer la modeste somme de dix mille livres à Lady Constance Dex, sœur du Révérend Harry Dex, Recteur de Bradley, sous la menace habituelle de révéler un vieux scandale.

Dex est un gros et doux aristocrate qui craint beaucoup sa sœur. Elle est une maîtresse femme, encore très belle. Sa faute est du reste plus ou moins effacée... L'homme est mort en Afrique. Ce sont des circonstances qui comptent. Son frère sait tout, mais cet excellent Fallock prétend donner la plus grande publicité à cette histoire. Il a menacé de tuer la dame si elle portait la chose à la connaissance de la police, et ce n'est pas la première fois qu'il profère de telles mises en demeure. Farrington, le millionnaire en a reçu également. Chose curieuse, c'est un ami de Lady Dex.

— Tout cela est bien étrange, dit Ela. Mais ce double meurtre de Brakely ne vous a-t-il fourni, directement ou indirectement, aucun indice ?

Smith se promenait de long en large et les mains dans ses poches ; il secoua la tête.

— Ils s'appelaient Ferreira de Costa et Henri Sanz. Tous deux avaient dû être aux gages de Fallock, à un moment ou à l'autre. Le premier était un homme de bonne éducation qui a pu servir d'intermédiaire, il était architecte de son métier et avait été inquiété à Paris pour des affaires d'argent. Sanz, lui, avait été courrier-commissionnaire, messenger de confiance. Sur eux je n'ai rien trouvé d'intéressant, sauf ceci :

Il ouvrit son tiroir et en sortit un petit médaillon d'argent, assez joliment gravé, dans le style ordinaire de la joaillerie à bon marché. On y voyait un monogramme à demi-effacé.

Le policier l'ouvrit. Il n'y avait à l'intérieur qu'un morceau de papier blanc et circulaire.

— C'est une de ces petites étiquettes gommées que l'on trouve dans le commerce, expliqua Smith, mais l'inscription a attiré mon attention.

Ela prit l'objet et lut sur l'étiquette :

Mor : Cot.
God sav the Keng²

— Très patriotique, mais parfaitement incompréhensible, et d'ailleurs d'une orthographe plutôt barbare, dit M. Smith en glissant le médaillon dans sa poche. Puis il referma le dossier et le plaça dans un de ses tiroirs.

² La seconde ligne est pour *God save the King*, titre de l'hymne national anglais (note du traducteur).

Ela se mit à bâiller.

— Excusez-moi, dit-il, mais j'ai affreusement sommeil. N'était-ce pas de Bradley que vous me parliez tout à l'heure ? C'est une localité connue, me semble-t-il.

— Oui, c'est la petite ville qui a l'honneur de posséder la « Maison Magique », mais les excentricités des millionnaires américains qui bâtissent des maisons moyenâgeuses ne regardent pas la police. Venez-vous affronter le brouillard avec moi, en auto, jusqu'à Chelsea ? Il se pourrait que nous rencontrions ce cher Fallock ?

Ce disant, il mettait ses gants et prenait son pardessus.

— Vous êtes en veine aujourd'hui, vous allez faire des miracles.

— Hélas, j'aimerais bien mieux aller me coucher, répliqua Smith.

Au dehors, le brouillard était si dense que les deux chefs policiers hésitèrent. Le chauffeur de Smith était un agent sage et patient. Mais sa sagesse même l'avertissait que sa patience serait mise à rude épreuve s'il s'agissait de conduire une auto à Chelsea.

— C'est aussi épais sur tout le parcours, dit-il. Je viens de téléphoner au Commissariat de Westminster et l'on me dit que c'est folie pure de sortir en auto dans cette atmosphère de poix.

— Bien, dit Smith, je coucherai ici. Vous trouverez bien un lit quelque part par là, David. Et vous, Ela ?

— Je vais faire un petit tour à pied, répondit ironiquement son collègue.

Ils revinrent au bureau de Smith. Celui-ci alluma l'électricité et demeura un moment pétrifié, sur le seuil. Il n'avait pas été absent plus de dix minutes, mais pendant ce temps, deux ti-

roirs de son bureau avaient été forcés ; le plancher était couvert de papiers éparpillés que le cambrioleur avait jetés autour de lui durant sa recherche hâtive.

Smith s'approcha vivement, examina un de ces tiroirs : le dossier Fallock avait disparu.

Une fenêtre était ouverte et le brouillard entra à flots dans la pièce.

— Il y a une tache de sang là, fit M. Ela en montrant un buvard sur la table.

— On s'est coupé en cassant la vitre, répondit Smith. Il se pencha à la fenêtre et aperçut, suspendue au bord du toit une de ces longues échelles à crochet dont se servent les pompiers américains. Le brouillard était si épais qu'on ne pouvait apercevoir l'extrémité de l'échelle. Mais elle était faite de matériel si léger qu'il ne fallut pas de grands efforts aux deux policiers pour l'attirer à eux.

— Elle est tachée de sang aussi, remarqua Ela.

Et comme l'agent de planton arrivait à son coup de sonnette, il lui jeta rapidement ses ordres : Vite, tous les hommes disponibles à toutes les entrées de Scotland Yard, puis téléphonez au Commandant de la caserne de Cannon Row de faire encercler complètement notre immeuble. Que l'on arrête tout homme qui s'est blessé récemment à la main. Transmettez ce dernier ordre à tous les postes de police.

— Je crains que nous n'ayons pas la chance de retrouver ce brave homme, dit Smith en s'armant d'une forte loupe pour examiner l'empreinte sanglante laissée sur le buvard.

— Vous identifiez cette empreinte ?

— Oui, c'est celle de Fallock. Il ne pouvait pas mieux signer sa feuille de présence. Mais maintenant il vient d'apprendre précisément la chose qu'il devait ignorer...

— Qui est ?

Smith ne répondit pas tout de suite. Il continuait à considérer la tache de sang.

— Il sait exactement où j'en étais... mais s'il... peut s'imaginer que j'ai d'autres renseignements en réserve, la partie ne sera pas perdue.

CHAPITRE III

DANS LE BROUILLARD

On avait rarement vu une nuit pareille. Le brouillard submergeait entièrement la ville, la noyait comme sous une pluie de cendre. Il remplissait les grandes artères comme d'une masse compacte et solide, bouchant les rues latérales, recouvrant les squares comme d'une souple étoffe grise. Jusqu'au sol, il semblait appesantir sa substance épaisse, visqueuse, impénétrable et d'une opacité telle que le rayon visuel n'atteignait pas un mètre. Les rares passants que l'on rencontrait semblaient des fantômes, qui, surgis inopinément devant vous, s'évanouissaient presque aussitôt comme happés par un fluide palpable.

Par endroits, ce fluide semblait s'évaporer. Devant le théâtre Jollity par exemple, de nombreuses lampes à arc réussissaient ensemble à créer un espace empli de clarté jaunâtre, où une suite ininterrompue d'autos, comme de gros insectes luisants, sortaient du néant, émergeaient, s'arrêtaient pour déposer leurs occupants, puis s'engouffraient dans le vide noir. Quant aux piétons, leur défilé semblait une procession d'ombres chinoises, passant un instant dans le cercle jaune d'une vieille lanterne magique.

Bien en vue, sur la première marche du théâtre, se tenait un gamin aux traits rusés, qui avait l'air de vendre des journaux, mais surveillait plutôt, de la façon la plus vigilante, l'arrivée des

voitures. Tout à coup, il s'avança précipitamment au bord du trottoir où un coupé électrique venait de stopper. Un homme en descendit lourdement et se retourna pour prendre la main à une jeune femme.

Une seconde seulement, l'attention du gamin fut détournée par l'admirable créature, enveloppée d'un immense manteau blanc, grande et mince, aux yeux un peu petits sous l'ombre de ses boucles, mais dans l'ensemble si radieuse que le prétendu vendeur de journaux en demeurait éberlué.

— Faites bien attention, tante, dit la jeune femme à une dame qui était encore au fond du coupé. Les pavés sont fort glissants par ce brouillard.

Le gamin sortit de sa torpeur et se rappelant soudain sa mission, s'approcha :

— Journaux, M'sieur !

D'abord, l'homme parut sur le point de refuser, puis quelque chose dans l'attitude du petit vendeur lui fit changer d'avis.

Tandis qu'il se fouillait pour trouver de la menue monnaie, le gamin eut le temps de l'examiner : la face était d'un large ovale, de couleur de farine, les lèvres minces, les joues creusées de profonds sillons, surtout entre la base du nez et la mâchoire ; les yeux étaient ternes et d'un gris trouble. « C'est bien lui », se dit le gamin se disposant à s'acquitter de sa commission. Cependant, la jeune femme, après avoir plaisanté son compagnon pour une telle soif de nouvelles, s'était retournée vers l'homme en habit qui venait de payer le taxi et rejoignait en ce moment le premier groupe.

Le gamin profita vivement de cette diversion. Il s'approcha tout près du gentleman qui était descendu le premier et dit à voix basse mais très distincte :

— T. B. S.

L'homme blêmit et une pièce de monnaie qu'il tenait dans sa large main gantée de blanc roula sur le pavé.

Le petit bonhomme se baissa et s'en saisit.

— T. B. S. répéta-t-il avec insistance.

— Ici ! fit l'homme.

— Des centaines de flics autour de ce théâtre, répondit rapidement le gamin, et en ayant l'air de lui rendre sa pièce de monnaie il lui mit dans la main un petit morceau de papier blanc, puis il fit volte-face, fit une révérence moqueuse à la jeune dame, jeta un regard scrutateur sur l'autre homme, et d'une enjambée alla se perdre dans la foule.

Toute cette scène n'avait pas duré une minute, et quelques instants plus tard, les quatre personnages occupaient leur fauteuil tandis que l'orchestre attaquait l'ouverture de *Strand Girl*.

— Je voudrais être un petit gamin des rues, dit la jeune femme en jouant distraitemment avec les violettes de son corsage. Pensez ! Quelles aventures il peut avoir ! Qu'en dites-vous, Frank ?

Frank Doughton la regarda avec un tel sourire dans les yeux qu'elle rougit.

— Non, dit-il, je n'aimerais pas, quant à moi.

Elle rit et haussa légèrement ses blanches épaules.

— Pour un jeune journaliste, Frank, vous êtes trop sensible et spontané. Vous devriez étudier l'art des réponses indirectes, la subtilité, la finesse, sous la direction de notre bon ami le comte Poltavo.

Sa malice produisit l'effet désiré. Au nom de Poltavo, le jeune homme fronça du sourcil.

— Doit-il venir ce soir ? demanda-t-il d'une voix où perçait une irritation contenue.

La jeune femme fit un signe affirmatif en souriant d'un air mutin.

— Je ne sais vraiment pas quelles qualités vous voyez en cet individu, Doris ! Je vous parie ce que vous voudrez que c'est une canaille. Oui, un coquin souriant et empressé, mais un coquin ! Lady Dinsmore, qu'en pensez-vous ?

— Ne faites pas appel à tante Patricia, s'écria la jeune fille, elle trouve que Poltavo est l'homme le plus intéressant de Londres. N'est-ce pas, ma tante ?

— C'est vrai, dit tranquillement la dame. Le comte Poltavo... — elle s'interrompit pour braquer sa lorgnette sur la loge d'en face où venait d'apparaître une toilette gris-perle — Le comte Poltavo, n'est pas seulement intéressant, il est unique. Sa conversation m'enchanté. Il connaît la valeur des nuances et des demi-sourires ; il cite Talleyrand ; il a de l'esprit, et, au demeurant, on sent bien qu'il conserve soigneusement par devers lui ses opinions personnelles, comme en une rangée de flacons sur une étagère.

— Oui, dit Doris pensive, et j'aimerais bien connaître le contenu de ces flacons... ce qui arrivera peut-être un jour ou l'autre.

— Les étiquettes doivent porter le mot « poison », remarqua Frank d'une voix amère.

Depuis quelque temps, il avait vu l'attitude de celle qu'il aimait se modifier considérablement à son égard. Elle semblait ne plus le regarder qu'avec des yeux moqueurs, irrités, pleins d'animosité. Elle tournait en dérision sa jeunesse, sa candeur, sa simplicité. Et surtout ses timides aveux d'amour. Si maintenant, cet étranger aux allures prétentieuses et raffinées devenait son

rival, quelles chances lui resterait-il ? Il en appela au tuteur de la jeune Doris :

— M. Farrington, quel est votre avis ?

M. Farrington sursauta, parut s'éveiller d'un songe douloureux ; il était affreusement pâle. Au lieu de répondre au jeune homme, il se tourna vers sa pupille :

— Doris, dit-il, quand avez-vous quitté Lady Constance ?

La jeune fille parut surprise de cette question.

— Je ne l'ai pas vue aujourd'hui, répondit-elle. Elle est partie pour Bradley, hier soir, n'est-ce pas, ma tante ?

— Oui, fit cette dernière. Et ce n'était pas très gentil de sa part. Quelle témérité de partir pour la campagne en auto par ce brouillard ! J'ai quelquefois l'impression que Constance Dex est un peu folle.

— Ce n'est pas mon avis, dit Farrington, puis il se pencha vers le jeune Doughton : voulez-vous prendre soin de ces dames ? Je vais être obligé de vous quitter à cause d'une affaire que j'avais complètement oubliée.

En se levant, il fit un léger signe d'appel à Doughton qui le suivit dans le couloir.

— Avez-vous découvert quelque chose ? dit Farrington dès que la porte de la loge fut refermée.

— À quel sujet ? demanda innocemment le jeune homme.

— Vraiment, riposta l'autre ironiquement, vous paraissez vous soucier fort peu des affaires importantes dont on vous charge.

— Ah ; c'est de l'affaire Tollington qu'il s'agit ! Eh bien, non, je n'ai encore rien trouvé. Je crois bien n'être pas fait pour ces sortes de recherches et d'investigations. Je crois savoir assez

bien imaginer et écrire des aventures de policiers, mais en pratique je fais un bien pauvre détective. Vous avez certes été bien aimable de me confier cela, mais...

— Ne dites donc pas de sottise, grogna M. Farrington. Je n'ai pas agi pour vous être agréable, mais par simple intérêt. Comprenez-moi bien : il existe quelque part, par là, quelqu'un qui hérite les millions de Tollington. Je suis un des exécuteurs testamentaires et j'ai naturellement le plus vif désir de découvrir l'homme qui me libérera de ma grosse responsabilité. Une grosse récompense est promise à qui fera découvrir l'héritier.

Il regarda sa montre.

— Et puis, ajouta-t-il, je voulais aussi vous parler de... de Doris.

Ils étaient restés dans le petit couloir qui dessert les loges et Frank se demandait pourquoi Farrington abordait un tel sujet à ce moment ! Mais il s'inclina. Il était très fier d'avoir été chargé de retrouver l'héritier inconnu des millions de Tollington, et s'il considérait cette tâche comme à peu près irréalisable, il n'en était que plus heureux, puisque cela lui permettait de rester, pour un temps indéfini, en relation avec le tuteur de Doris.

— Vous connaissez mon sentiment, poursuivait ce dernier, en regardant de nouveau sa montre. Je désire qu'elle se marie avec vous. Elle est charmante, et je n'ai d'affection profonde pour personne d'autre au monde...

Sa voix tremblait et nul n'aurait pu douter de sa sincérité. Excusez-moi, conclut-il, je deviens nerveux... Ce double meurtre, l'autre nuit, devant ma porte, m'a ébranlé. Allons, tâchez de gagner son cœur et sa main !

Il tendit à Frank une main glacée, murmura quelque chose comme : « je vais revenir », puis descendit, traversa le vestibule et sortit dans le brouillard. Un coup de sifflet appela une voiture.

— Au Savoy ! dit Farrington.

Au bout d'une minute, il passa la tête à la portière :

— Je vais descendre ici, dit-il.

Il paya, et, sans écouter les protestations de l'honnête chauffeur qui ne voulait pas le laisser s'aventurer seul dans un tel brouillard, il releva le col de son pardessus, passa dans une rue adjacente, où il héla un autre taxi.

CHAPITRE IV

COMPLICES ?

En quittant M. Farrington, le petit vendeur de journaux n'avait encore accompli que la moitié de sa tâche. Il jeta son petit paquet d'*Evening* et de *Post* dans une bouche d'égout et sauta dans un autobus à destination de Southwark. Une demi-heure plus tard, il en descendait et s'engageait dans les étroites ruelles qui partent de Borough. Là, un éclairage moins intense permettait au brouillard de bloquer complètement la vue. Des maisons invisibles venaient de temps à autre des éclats de voix ou des bribes de chanson.

Le gamin, connaissant bien son chemin, courait sur le pavé glissant et tournait de temps en temps la tête, comme par crainte d'être suivi. Sur tout son parcours cependant, il ne rencontra âme qui vive et il atteignait l'entrée de l'allée où il devait entrer lorsqu'il se heurta soudain à la masse pesante et puissante d'un gros homme, dont il n'aperçut que les deux larges mains tendues vers lui. Il n'hésita pas une seconde, se jeta sur le côté, fit quelques pas, entraînant ainsi l'homme à sa suite, puis se précipitant, tête baissée sur le poursuivant, le mordit cruellement au bras. L'homme poussa un rugissement de douleur, tandis que le gamin revenait en arrière et disparaissait dans l'étroite allée que l'autre se mit à chercher, vainement, à tâtons.

Tout essoufflé, le petit messager attendit un moment que l'homme se fût éloigné, puis alla heurter doucement à une porte au fond du couloir.

La porte s'ouvrit.

La chambre dans laquelle il entra était misérable et sordide, meublée d'un pauvre grabat, d'une table en sapin et de quelques chaises. En tâchant de faire disparaître de ses mains les plus grosses taches de boue, le gamin loucha par dessus les épaules de l'homme qui l'attendait là, vers une forme humaine, immobile, enveloppée d'un grand manteau et couchée, face contre la muraille, sur le lit.

— Eh bien ? fit l'homme qui avait ouvert au jeune garçon. Il avait une voix singulièrement agréable et musicale, était mince, très brun, aux traits fins, mais en ce moment rigides et énigmatiques. Il avait posé sur la table son pardessus et son chapeau de soie et portait à la boutonnière de son smoking un bouquet — un peu trop gros peut-être — de violettes de Parme.

Sur ce gentleman, le jeune commissionnaire ne savait pas grand'chose si ce n'est qu'il était étranger, assez original, habitait une belle maison de la Place Portland et payait fort bien les petits services qu'on lui rendait.

Il rendit compte de sa mission sans oublier la récente attaque dont il venait d'être l'objet dans la rue.

L'homme l'écouta, attentivement, les coudes sur la table, la tête entre les mains. Un gros rubis taillé en tête de serpent brillait à son petit doigt. Il se leva.

— C'est tout pour ce soir, mon garçon, dit-il. Il tira une pièce d'or de son porte-monnaie et la remit au messager. Voici pour ta peine, dit-il, et, lui remettant une seconde pièce : voici pour ton silence... Comprends-tu ?

Le gamin fit un signe affirmatif tout en continuant de jeter à la dérobée des regards obliques vers la forme étendue sur le lit et qui n'avait pas bougé.

— Tu peux t'en aller.

Le jeune garçon ne se le fit pas dire deux fois.

À peine la porte s'était-elle refermée sur lui que d'une autre pièce sortit Farrington. Il n'avait précédé le petit messager que de quelques minutes. En l'apercevant, l'homme au rubis se rassit :

— Enfin ! s'écria-t-il. Ça marche ; les roues commencent à tourner.

L'autre inclina gravement la tête. Lui aussi, dès son entrée, ne semblait plus pouvoir détacher son regard de la forme immobile sur le lit.

— Les roues feront encore quelques bons tours avant la fin de la nuit, répliqua-t-il. Mais, je n'ai pas besoin de vous le dire, n'est-ce pas, mon cher Poltavo, que nous ne devons nous aventurer qu'avec la plus extrême précaution. Un seul faux-pas, au début, l'éveil du plus léger soupçon, et tout notre édifice est par terre !

— C'est la pure vérité, M. Farrington, murmura Poltavo en baissant la tête pour respirer ses violettes, mais vous oubliez une petite chose, à savoir que ce bel édifice dont vous parlez, je ne le connais pas. Votre extrême prudence vous a empêché, jusqu'à présent, de m'en parler en détail.

Ce disant, il considérait son interlocuteur d'un air ironique et souriant que la fermeté et la fixité de ses regards démentaient en une grande mesure.

— N'est-ce pas exact ? Vous me laissez dans l'ombre et le brouillard du dehors... c'est le cas de le dire... et je ne suis pas même au courant de vos plans immédiats.

M. Farrington paraissait mal à l'aise.

— Il y a des questions fort compliquées, commença-t-il avec un enjouement affecté.

— Il y en a d'autres plus pressantes, interrompit Poltavo. Je remarque par exemple que votre main droite paraît beaucoup plus grosse que la gauche. Je suppose donc que sous votre gant blanc, se trouve un pansement... Vraiment, M. Farrington, pour un homme si riche, vous êtes terriblement dissimulé !

— Allons ! Allons ; fit Farrington d'une voix sourde.

Mais son interlocuteur ne prit pas garde à l'interruption.

— Mon cher Monsieur, poursuivit-il gravement, permettez-moi de vous donner un bon conseil, qui sera, croyez-moi, tout à fait désintéressé. Faites-moi part de vos projets, faites appel à moi. Je sais que vous avez besoin de quelqu'un, et je vous ai déjà donné des preuves de mon dévouement. Cette après-midi, au cours de la visite que je vous ai faite chez vous, lorsque je vous ai déjà indiqué qu'un homme de ma valeur pouvait vous être d'une utilité énorme, vous m'avez paru hésitant et soupçonneux. Et puis, après vous avoir conté mes expériences acquises dans le bureau d'un prétendu journal mondain, vous m'avez paru irrité. Mais voyons, franchement, que voulez-vous que je vous dise de plus ? Je suis sans le sou, j'ai perdu les parchemins qui prouvent mon droit au titre de comte... J'ai triché aux cartes, il s'en est fallu de peu que je ne sois un meurtrier... et j'ai absolument besoin d'un homme riche et considéré qui me patronne... Puis-je parler avec plus de franchise ?

Il fit une légère révérence et reprit :

— Vous avez exigé des preuves de mes capacités... eh bien, ce soir, en entrant au théâtre, vous avez été averti par mes soins que le chef de la police, T. B. Smith — qui est un homme remarquablement intelligent — vous faisait surveiller et avait fait cerner le théâtre par ses agents. En outre, le petit messenger que je

vous ai envoyé vous a servi vous-même en d'autres occasions. Ainsi, du premier coup, je vous prouve que je suis au courant des intentions cachées de la police, et que j'ai découvert le lieu secret de vos rendez-vous... ici.

Il enveloppa la chambre du geste, sa main s'arrêtant à dessein dans la direction du lit...

— Vous m'intéressez, déclara M. Farrington d'une voix rude.

Il regarda sa montre. Venez avec moi au théâtre ; nous pourrons causer, et, par la même occasion, désorganiser les plans de ce bon Smith.

Il sourit en prononçant ces derniers mots, puis redevint subitement grave en montrant du geste la forme immobile sur le lit : — Cet ami que je viens de perdre, vous pourrez peut-être le remplacer... À propos, est-il bien exact que vous connaissez la mécanique ?

— J'ai un diplôme d'ingénieur dans ma poche, répondit Poltavo.

CHAPITRE V

DORIS

À dix heures précises, comme le rideau venait de tomber sur le premier acte de *Strand Girl*, Lady Dinsmore se retourna pour tendre la main au comte qui venait d'entrer dans la loge avec M. Farrington.

— Mon cher, s'écria-t-elle, je suis furieuse contre vous ! Pendant que je célébrais ici même vos louanges, vous me faites faux bond ; Est-ce Farrington qui vous retenait ?

— Désolé...

Poltavo avait une façon de regarder les gens avec une sorte d'attention concentrée qui semblait pénétrer par delà les mots jusqu'à l'âme. Il savait très bien écouter, et comme, à cette qualité s'ajoutait une agréable vivacité d'esprit, sa popularité dans le monde s'expliquait aisément.

— Après avoir entendu mes plus humbles excuses, me permettez-vous, Lady Dinsmore, de vous soumettre les circonstances atténuantes... ?

— Rien ne peut atténuer votre crime, dit la dame en riant, néanmoins asseyez-vous là et contez-moi vos excuses... Vous connaissez ma nièce, je crois, et M. Doughton, écrivain du plus grand talent.

Le comte salua les deux jeunes gens qui causaient ensemble et s'assit à côté de Lady Dinsmore.

— Et maintenant, vos explications, s'écria celle-ci. Je ne vous tiens pas quitte comme cela. Le manque de ponctualité est un crime, Monsieur, dont vous ne serez absous qu'en en révélant les causes !

Le comte Poltavo s'inclina en souriant.

— Ce n'est qu'une stupide petite question d'affaire à régler, qui a nécessité aussi la présence de M. Farrington.

Lady Dinsmore protesta du geste.

— Les affaires ! s'écria-t-elle, mais je n'accepte plus jamais cette excuse. M. Farrington, ajouta-t-elle en baissant la voix, n'a que ce mot à la bouche. Il est constamment à télégraphier, câbler, déchiffrer des dépêches au moyen de codes... On n'est pas tranquille, ni de jour ni de nuit, quand on habite la même maison que lui. Cela a été si loin qu'un beau jour, je lui ai dit : « Grégory, je veux que les domestiques puissent dormir et je m'oppose à ce que la maison devienne une succursale de Bourse, prenez vos paperasses, allez au Savoy, amusez-vous-y avec vos dépêches et laissez-moi avec Doris. » Et il l'a fait !

Poltavo jeta alors un coup d'œil derrière lui comme s'il remarquait pour la première fois la visible préoccupation de Farrington.

— Est-ce qu'il ne se porte pas bien ? demanda-t-il plus bas.

— Oh ! dit Lady Dinsmore en haussant les épaules, il est bien, je crois un peu indisposé, mais il exagère afin qu'on le laisse tranquille. Il abhorre la musique. Doris s'est inquiétée à tort pour lui ; la chère petite adore son oncle... vous savez sûrement qu'elle est sa nièce, comme la mienne : c'est la fille de ma sœur, et Grégory était le frère de son père...

Le comte regarda la jeune fille : elle regardait le spectacle d'un air un peu détaché, absent, comme si elle avait de graves sujets de préoccupation. Sa belle humeur semblait l'avoir abandonnée pour le moment et son frais visage avait pris une gravité émouvante.

— Qu'elle est belle ! fit le comte à mi-voix.

Il y avait quelque chose de plus que de la simple admiration dans cette exclamation. Lady Dinsmore eut un coup d'œil interrogatoire auquel Poltavo répondit franchement.

— Elle... elle est fiancée avec ce jeune Doughton, n'est-ce pas ? dit-il. Je vous prie de croire que ce n'est pas curiosité pure de ma part... J'ai quelque raison de vous demander cela...

Il parlait aussi posément que jamais. Lady Dinsmore baissa un instant les yeux, réfléchissant rapidement.

— Elle ne m'a pas fait de confidences, répondit-elle bientôt, toujours à voix basse, mais je la crois très intelligente et pleine de jugement... Ce que je sais, ajouta-t-elle, après un éclair d'hésitation, c'est qu'elle a plutôt de l'antipathie pour vous... Désolée... mais... elle ne le cache guère...

Le comte Poltavo s'inclina.

— Je le savais, dit-il, mais si votre bonté pour moi ne se lasse pas, voudriez-vous me dire pourquoi ?

— Je ferai mieux, répondit la dame en souriant, je vous fournirai l'occasion de le lui demander à elle-même... Frank, appela-t-elle en se penchant pour donner un petit coup d'éventail au jeune Doughton, voudriez-vous venir un instant près de moi et m'expliquer pourquoi le directeur de votre journal a entrepris une si violente campagne anti-allemande ? Si cela continue, le séjour de Bade nous sera impossible...

Les deux jeunes hommes changèrent de place. Le comte s'assit à côté de Doris...

— Miss Gray, lui dit-il après un instant de silence, votre tante me donne une occasion — que je saisis au vol — de vous poser une question... vous-même, me le permettez-vous ?

La jeune fille leva les sourcils, ses lèvres se plissèrent légèrement.

— Une question à laquelle ni vous ni ma tante n'avez trouvé de réponse, s'étonna-t-elle. Ce doit être difficile, et je n'y parviendrai sans doute pas.

Sans paraître remarquer la moquerie qu'il y avait dans cette remarque, Poltavo expliqua gravement :

— C'est que cela vous concerne.

— Ah ! fit-elle en se redressant. Elle lui jeta un regard de mépris et ses pieds commencèrent à battre nerveusement le tapis. Elle eut un petit rire sec.

— Je ne saurais vous tenir tête en fait d'esprit, dit-elle, et je l'avoue franchement. Je devrais pourtant savoir depuis longtemps que vous ne dites pas plus ce que vous pensez que vous ne pensez ce que vous dites.

— Excusez-moi, Miss Gray, si je me permets de vous dire que vous vous méprenez entièrement à mon égard. Je pense ce que je dis, surtout quand je vous parle. Mais quant à dire tout ce qu'on pense, exprimer à haute voix tout ce qu'on espère, rêve ou ose désirer, exposer aux regards de la foule ce qu'on a de plus cher au cœur, ah... — acheva-t-il dans un souffle — c'est de l'imbécilité pure...

Il eut un large geste d'impuissance.

... Mais, pour parler plus clairement, il se trouve sans doute que je vous ai offensée. Quelque chose dans ce que j'ai fait... ou négligé de faire, ou encore dans ma malheureuse personne, vous a déplu. Est-ce vrai ?

Sa sincérité, cette fois, paraissait évidente. Mais la jeune fille demeura distraite et froide. Un moment, ses traits un peu contractés, rappelèrent curieusement ceux de son oncle.

— Est-ce là votre question ? demanda-t-elle.

Le comte s'inclina.

— Alors, je vais y répondre ! fit-elle d'une voix pleine d'émotion contenue. Franchise pour franchise, n'est-ce pas ? Et cela terminera la farce.

— C'est tout ce que je désire, murmura-t-il.

— Il est exact que j'ai de l'antipathie pour vous, et je suis heureuse d'avoir l'occasion de vous le dire franchement. Quand je dis antipathie, je devrais peut-être employer un autre mot, car ce que je n'aime pas, c'est votre allure secrète, ce je ne sais quoi de mystérieux qu'il y a en vous, et puis votre influence sur mon oncle. Vous nous connaissez depuis moins d'une quinzaine, et vous venez me faire des déclarations que je ne puis trouver qu'impertinentes. Aujourd'hui, vous avez conféré plus de trois heures avec mon oncle... Je me demande quelles sortes d'affaires vous faites avec lui...

— Quant à cela... commença-t-il d'un air ironique... Mais il se ravisa et reprit gravement : je ne demande qu'à devenir votre ami pour le jour où vous auriez besoin de moi... et, croyez-moi, ce jour n'est pas si loin...

— Ah, si je pouvais vous croire ! dit-elle d'une voix tout à coup altérée. J'aurai en effet besoin d'un ami... Je suis fort tourmentée, des craintes vagues, des terreurs imprécises m'assiègent... Je sens, j'ai l'impression constante que quelque chose d'anormal, de sinistre, se passe autour de moi... je ne puis vous dire... Mais, attendez, me permettez-vous une question ?

— Mille, si vous voulez.

— Y répondrez-vous en toute sincérité ? demanda-t-elle encore avec une vivacité d'enfant.

— Si j'y réponds, ce sera sincèrement, répondit-il en souriant.

— Alors... le Dr Fall est-il votre ami ?

— C'est mon plus cordial ennemi.

Il savait à peine qui était le Dr Fall, mais il lui semblait que c'était cette réponse là qu'attendait la jeune fille...

— Ou M. Gorth ? demanda-t-elle encore.

Il se borna à secouer la tête.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— Et mon oncle, fit-elle encore, est-il vraiment votre ami ?

Il hésita.

— Je ne sais pas, dit-il, finalement ; s'il ne subissait pas l'influence du Dr Fall, je crois qu'il serait mon ami.

Le comte s'aventurait fort, mais il tâchait simplement d'accorder ses réponses aux vœux probables de la jeune fille. Et, en effet, pour la première fois, elle le regarda avec intérêt.

— Puis-je vous demander comment votre oncle a fait la connaissance de Gorth ?

Il posa cette question avec toute l'assurance d'un homme qui serait au courant de tout, excepté de ce point particulier.

Elle hésita un instant.

— Je ne sais pas très bien, dit-elle enfin. Quant au docteur, nous le connaissons depuis toujours. Il habite la campagne où nous allons et nous l'y voyons... Il a... elle s'arrêta, puis se décida

tout à coup à achever très rapidement : Il a, je crois, une charge difficile... le soin d'un pauvre déséquilibré...

Poltavo parut vivement intéressé.

— Continuez, je vous en prie, dit-il.

— Ne prenez pas cela pour des commérages, reprit Doris en souriant. Je ne l'aime pas beaucoup, mais mon oncle dit que c'est parti-pris de ma part. C'est un de ces hommes calmes, imperturbables, toujours silencieux, devant lesquels on se sent toujours stupide... Connaissez-vous cette impression ? Ce doit être celle qu'on pourrait avoir si l'on dansait le tango devant le Sphinx.

Poltavo découvrit ses belles dents en un large sourire.

— Non, dit-il, je n'ai jamais éprouvé cela.

— Eh bien, un de ces petits jours vous verrez le Dr Fall et vous verrez comme on se sent chétif devant lui.

Poltavo devait se souvenir de cette prophétie à un moment où elle ne lui était plus d'aucune utilité. Pour l'instant, il revint à sa question :

— Et M. Gorth ?

Elle haussa les épaules.

— Eh bien, fit-elle, c'est un homme très ordinaire à mon avis, c'est un malfaiteur, mais il a paru servir loyalement mon oncle depuis plusieurs années.

— Dites-moi, reprit Poltavo, les relations de votre oncle et du Dr sont-elles... d'égal à égal ?

— Naturellement, dit-elle surprise, c'est un gentleman...

— Et Gorth ?

Il revenait à ce nom, et cela pour plusieurs raisons, dont la moindre n'était pas qu'il devait succéder à l'immobile personnage étendu là-bas sur le lit d'une misérable maison où il avait reçu le petit vendeur de journaux.

— Je puis difficilement décrire les relations de mon oncle avec Gorth, dit-elle. Ils ont été longtemps sur un pied d'égalité, mais, avec cette réserve que mon oncle se montrait souvent fort en colère contre lui, et avec raison, je crois. Connaissez-vous un petit journal qui s'appelle *L'Indiscret* ?

— J'en ai entendu parler et me suis souvent amusé à lire les potins qu'il publie.

— Eh bien, c'était l'idéal littéraire de M. Gorth, tandis que mon oncle ne voulait pas voir cette feuille dans la maison. Toutes les fois que M. Gorth venait le voir — il l'attendait toujours à l'office — il était en train de ricaner à propos de quelque scandale publié par ce journal. Cela mettait mon oncle dans tous ses états. J'avais cru comprendre que M. Gorth avait quelque chose à faire dans la rédaction ou l'administration de ce journal, mais quand j'y fis allusion devant mon oncle, il me gronda d'avoir pu imaginer pareille chose.

Durant toute la conversation, Poltavo se sentait observé d'un air désapprobateur par M. Farrington. Il se retourna vers lui, puis se rapprocha :

— Quelle belle salle ! dit-il.

— Oui, fit sèchement le millionnaire.

— Tous les gens célèbres... dans tous les genres... sont là... Montague Fallock lui-même...

Farrington inclina la tête.

— Et cet homme à l'allure énergique et jeune au dernier fauteuil du quatrième rang... il est un peu dans l'ombre, mais vous devez le voir...

— C'est le chef de la sûreté, T. B. Smith, interrompit brièvement Farrington... J'ai vu et reconnu tout le monde... excepté...

— Excepté qui ?

— La dame qui occupe seule la loge royale... Elle se tient au fond, dans l'ombre... Ce n'est pourtant pas un détective déguisé... ajouta-t-il en jetant des yeux soupçonneux autour de lui. Il vit que Frank Doughton, sa nièce et Lady Dinsmore causaient ensemble ; alors il ajouta à voix basse :

— Poltavo, je veux savoir quelle est cette femme dans la loge en face... j'ai mes raisons.

L'orchestre préludait depuis un moment au second acte et soudain, le lustre s'éteignit, tandis que le rideau se levait.

Il y eut un léger brouhaha produit par les retardataires ; un défilé de figurants parut sur la scène... alors, un éclair jaillit de la loge royale, un coup de feu retentit...

— Dieu ! cria M. Farrington qui recula en chancelant.

Un grand tumulte suivit, mais presque aussitôt une forte voix impérieuse s'éleva du parterre ordonnant la lumière.

Le lustre se ralluma tandis que le rideau retombait lentement.

T. B. Smith avait vu d'où était parti le coup, en deux bonds il fut à la loge royale : elle était vide. Il passa rapidement à l'arrière-pièce attenante... vide aussi... mais là s'ouvrait une porte privée donnant directement accès au dehors... L'officier de police sortit, donna un léger coup de sifflet. Un agent en uniforme parut aussitôt :... Non, il n'avait vu personne sortir de là.

M. Smith rentra précipitamment dans la salle pleine de confusion et alla droit à la loge de Farrington.

— Où est M. Farrington ? demanda-t-il à Poltavo.

— Il est sorti, mais il était là quand le coup de feu est parti de la loge d'en face... dans notre direction... comme la balle logée dans cette boiserie le démontre... Lorsque la lumière est revenue, M. Farrington avait disparu.

— Il ne peut s'être éloigné, dit le chef. Le théâtre est cerné. J'ai un mandat d'arrêt contre lui...

À ces paroles, Doris poussa un cri. Elle était pâle et tremblante.

— Vous vouliez l'arrêter, s'exclama-t-elle, mais pourquoi ?

— Sous l'inculpation de vol et de tentative de meurtre, à l'Entrepôt des Douanes, en complicité avec un nommé Gorth.

— Gorth ! s'écria la jeune fille avec véhémence, ah, s'il y a quelqu'un de coupable, c'est bien cet abominable individu !

— N'accusez pas si fort un mort, dit doucement M. Smith. J'ai des raisons de penser que Gorth est décédé des suites de ses blessures... mais peut-être pourriez-vous me fournir quelques éclaircissements, comte Poltavo ?

Pour toute réponse, ce dernier fit un geste d'impuissance.

M. Smith sortit dans le couloir des loges : il y avait là une autre porte donnant à l'extérieur, mais elle était fermée. À terre, il découvrit un gant, et sur la porte elle-même les traces d'une main ensanglantée.

Mais Farrington lui-même resta introuvable.

CHAPITRE VI

L'OPINION DE LADY DINSMORE

Deux jours plus tard, au coup de dix heures du matin, Frank Doughton descendit de taxi devant l'hôtel de l'*Evening Times*.

Avant d'entrer, il aspira un moment avec joie l'air léger de mars où se percevait déjà la première approche du printemps. Le brouillard des jours derniers avait disparu. À la devanture d'un fleuriste, des lilas coupés, répandaient leur suave parfum.

Comme pour rattraper cette seconde perdue, il gravit quatre à quatre les escaliers.

— Le « patron » n'est pas là ? demanda-t-il à Jamieson, le chef-reporter qui, après l'avoir vu entrer, regardait d'un air interrogateur la pendule.

— Mais, non, pas encore, voyons, il n'est que dix heures.

— Oui, dit Doughton, mais je me suis levé de si bonne heure que la matinée me paraît longue.

Il s'assit à son bureau et repoussa ses papiers pour déplier le *Times*. Il avait hâte de savoir si l'on avait découvert quelque chose sur la disparition de M. Farrington. Il n'avait pas revu Doris. Ne trouvant rien dans le *Times*, il prit l'édition du soir du

journal rival de l'*Evening*, et, à peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa une exclamation d'horreur.

— Seigneur, mon Dieu ! cria-t-il.

Jamieson fit pivoter son fauteuil.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Farrington ! Farrington s'est suicidé !

— Oui, nous aurons une colonne là-dessus ; très intéressant fait-divers... Puis tout à coup : Vous le connaissiez ?

Frank Doughton répondit d'une voix profondément altérée :

— J'étais avec lui au théâtre la nuit où il a disparu.

Jamieson murmura quelques mots sympathiques... Mais Doughton se leva.

— Il me faut y aller, dit-il ; je puis peut-être être utile... Doris...

Il s'arrêta, incapable de parler davantage...

— Mais oui, fit Jamieson, allez à son domicile... Du reste, il se peut qu'il se produise de nouveaux événements... Qui sait ? Il y a peut-être eu erreur... Vous avez lu qu'on n'a pas retrouvé le corps...

... Une fois dans la rue, Doughton se hâta de prendre un taxi.

Il se fit conduire d'abord aux bureaux de Farrington où le principal employé lui apprit que le millionnaire avait laissé une lettre annonçant son intention d'en finir avec cette vie qui lui était à charge.

— Mais il n'avait aucune raison...

— Monsieur, lui répondit l'employé, je ne sais si je dois tout vous dire, mais puisque vous êtes un ami de la famille, je puis en tout cas vous annoncer que de très graves choses ont été découvertes ici même ce matin.

Vous saviez, et tout le monde avec vous croyait savoir, que M. Farrington était un puissant multimillionnaire... C'était exact jusqu'à aujourd'hui, mais on vient de découvrir par l'examen de ses livres particuliers qu'il avait spéculé et perdu dernièrement non seulement toute sa fortune, mais aussi sans doute celle de sa nièce dont il est tuteur. Hier soir, dans un accès de désespoir il a mis fin à ses jours. Quant à la nature de ces spéculations malheureuses, nul ne les connaît encore.

Doughton regarda son interlocuteur avec la plus profonde stupéfaction. Était-ce bien de Farrington qu'il lui parlait ? De ce même Farrington qui, il y avait une semaine à peine, lui annonçait froidement qu'il avait accru d'un million en un mois la dot de sa pupille, qui, deux jours auparavant, avait fait allusion à une magnifique affaire financière qu'il préparait ? Et maintenant, cet homme avait tout perdu et gisait sans doute au fond de la Tamise !

— C'est épouvantable, murmura-t-il. Pour moi, je ne puis croire que M. Farrington se soit laissé aller à commettre cet acte de désespoir. Il n'était pas homme à faire cela.

— Je puis ajouter, dit encore l'employé, que M. T. B. Smith, de la police secrète, est chargé d'une enquête. Le public ne le sait pas encore... mais puisque vous connaissiez beaucoup M. Farrington et que vous êtes journaliste... si vous apprenez quelque chose de nouveau...

— Je ne manquerai pas de vous en informer. Smith est très fort, d'ailleurs. En tous cas, voici mon adresse.

Il reprit son taxi et donna vivement l'adresse de l'hôtel Farrington, à Brakely Square.

Doris ne voulait voir personne. Doughton fut reçu par Lady Dinsmore, dont l'habituelle sérénité avait fait place à une agitation douloureuse. Il lui serra la main en silence.

— Vous êtes très gentil de venir nous voir si vite, mon cher Frank, lui dit-elle. Vous savez tout ?

— Oui. Comment Doris prend-elle cela ?

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et secoua la tête.

— Mal, très mal. Pas une larme, mais une figure de marbre. Elle a refusé de rien croire jusqu'à ce qu'elle ait vu et reconnu l'écriture de son oncle... Alors, elle s'est évanouie.

Lady Dinsmore prit son mouchoir et s'essuya les yeux.

— Ensuite, reprit-elle, Doris a envoyé chercher le comte Poltavo.

Doughton ouvrit de grands yeux.

— Cet homme ? Et pourquoi ?

Lady Dinsmore secoua la tête.

— Je ne sais pas. Doris ne m'a rien dit. Elle s'imagine probablement que le comte sait quelque chose... elle croit que son oncle a été victime de quelque machination...

Frank Doughton s'inclina.

— J'ai la même impression, dit-il.

— Allons donc ! fit Lady Dinsmore, vous ne connaissez pas Grégory !

— Cependant... permettez... Il a été assassiné ou il s'est tué...

— Je suis bien sûre qu'il n'a jamais eu la moindre velléité de commettre un acte aussi désintéressé, dit calmement la dame.

— Alors...

— Pourquoi affirmer avec tant de force qu'il est mort ?

— Que voulez-vous dire ? riposta Frank Doughton stupéfait et se demandant si son interlocutrice perdait aussi la tête.

— Simplement que Farrington n'est pas plus mort que vous et moi. Quelle preuve a-t-on ? Une lettre écrite de sa main où il annonce qu'il a décidé d'en finir avec la vie ? Cela, si l'on connaît l'homme, c'est au contraire une présomption qu'il n'en avait pas l'intention, car Grégory ne faisait jamais part de ses vraies intentions. Non, croyez m'en ; il n'est pas mort. Pour des raisons personnelles, il a fait semblant. Il se cache...

— Je voudrais bien vous croire... fit le jeune homme tout pensif, mais cela me semble tellement extraordinaire, fou...

... La porte du salon s'ouvrit, et Doughton releva vivement les yeux comme s'il s'attendait presque à voir entrer le disparu lui-même.

C'était Doris. Elle demeura un moment immobile, indécise, les yeux fixes. En robe blanche très simple, avec ses beaux cheveux noirs en bandeaux, elle semblait une petite fille étonnée. Mais les pâles rayons d'un soleil à peine printanier qui venaient des hautes fenêtres montraient l'empreinte des récents événements sur son visage : de légères ombres violettes sous les yeux et une pâleur effrayante.

Le jeune homme s'empressa, ne songeant plus à rien qu'à la douleur de celle qu'il aimait plus que la vie. Il lui serra chaleureusement les mains.

Elle, elle lui jeta un long regard, ses lèvres tremblèrent et en étouffant un sanglot, elle se laissa tomber dans ses bras.

— Je vous en prie, je vous en supplie, ne pleurez pas, dit-il en la soutenant. Il lui caressa lentement, tendrement le front et les cheveux. Le parfum de la jeune fille l'ensorcela ; son cœur battait frénétiquement. Il plongea les regards dans ses beaux yeux éplorés...

— Ah, vous, dit-elle, vous êtes bon pour moi.

La passion qu'elle lut dans ses yeux la fit légèrement rougir ; elle se dégagea doucement et s'assit.

Lady Dinsmore vint prendre place à côté d'elle sur le divan et indiqua à Frank un siège tout proche.

— Maintenant, dit-elle, nous allons tenir conseil tous trois. Et d'abord, laissez-moi exprimer à nouveau ma forte conviction : Grégory n'est pas mort. Quelque chose me dit qu'il est sain et sauf.

Doris se tourna vers le jeune homme :

— Avez-vous des nouvelles... plus récentes... meilleures ?

Il secoua la tête.

— Non, malheureusement, dit-il. Rien de nouveau ne s'est produit, que je sache. La Préfecture est saisie, et c'est T. B. Smith qui est chargé de l'enquête.

Elle frissonna et se couvrit les yeux.

— Oh, lui ! Il a dit qu'il venait arrêter mon oncle ! Quelle abominable affaire ! Je... je ne peux l'oublier... Et puis, il s'est jeté à l'eau... c'est sûr... je le vois dans l'eau noire... c'est affreux...

Lady Dinsmore, désespérée de la voir dans un tel état, ne savait que faire pour la calmer, lorsqu'un domestique frappa. Il tendit une lettre à Lady Dinsmore qui lut la suscription et la passa à Doris.

— Ce doit être de Poltavo ! murmura la vieille dame.

Doris prit vivement la lettre, l'ouvrit, la lut d'un coup d'œil. Un petit cri de joie lui échappa. Son visage se colora. Elle relut, et toute sa physionomie reprit une expression d'espoir assuré. Elle replia le billet, le glissa dans son corsage et, sans un mot, sortit du salon.

Doughton la suivit des yeux, tout pâle de colère et de jalousie.

Lady Dinsmore se leva.

— Excusez-moi un moment, dit-elle, et elle suivit sa nièce.

Le jeune homme, tout frémissant, se mit à arpenter le salon de long en large, attendant de moment en moment leur retour. Quelle avait été sa félicité quelques instants auparavant, quand il avait tenu Doris entre ses bras, une Doris accablée de douleur mais confiante en lui, et maintenant dans quel abîme de perplexité et de doute le jetait l'étrange conduite de la jeune fille ! Que pouvait bien contenir ce billet qui avait eu tant d'empire sur elle ? Pourquoi l'avait-elle caché comme on cache une lettre d'amour ?

Tout en faisant les cent pas, il heurta une chaise et jura entre ses dents.

Le domestique qui était entré sans être aperçu, toussa légèrement pour avertir le jeune homme de sa présence.

— Madame vous prie de l'excuser, dit-il, et fait dire qu'elle écrira.

... La porte venait de se refermer sur lui, lorsqu'il aperçut le comte Poltavo. Il poussa un grognement sauvage et voulut l'éviter, mais Poltavo l'avait aperçu et vint à lui :

— Triste affaire, lui dit-il. Vous avez vu ces dames ? Comment Miss Gray supporte-t-elle cette épreuve ?

Doughton le regarda dans le blanc des yeux.

— Votre lettre l’a consolée, dit-il avec mépris.

— Ma lettre ! Mais je ne lui ai pas écrit ! Je viens moi-même... comme vous voyez...

Doughton ne témoigna qu’une dédaigneuse indifférence à ces paroles, et après un petit salut, s’éloigna. Au coin de la rue, perdu qu’il était dans ses tristes pensées, il se heurta à un gentleman souriant au teint hâlé qui s’excusa en souriant et ajouta :

— M. Doughton, n’est-ce pas ? Je suis T. B. Smith, chef de police.

— Enchanté ! dit Frank. Avez-vous découvert quelque chose de nouveau ?

— Oui, on a repêché de la Tamise un corps revêtu des habits de M. Farrington.

— Alors... c’est vrai... il s’est bien suicidé ?

— Eh bien, Monsieur, répondit le policier, l’hypothèse ne serait vraisemblable que si un homme pouvait se couper la tête avant de se jeter à l’eau... car, je dois vous dire que le corps retrouvé est privé de sa tête. Personnellement, n’ayant encore jamais vu un suicide de cette sorte, je prends la liberté de réserver mon opinion.

*** **

D’un train qui venait d’arriver en gare de Waterloo, descendit un homme de haute taille, d’allure jeune et fort. Néanmoins, vu de plus près, il devait avoir un certain âge ou avoir couru de fortes aventures, car ses tempes étaient grisonnantes, des rides profondes apparaissaient aux coins de sa bouche, il avait le teint jaunâtre des gens qui ont longtemps vécu dans les pays chauds.

À la sortie, il hésita à faire appeler un taxi ou à attendre d'en trouver un sur son chemin. Tandis qu'il réfléchissait, une auto vint s'arrêter devant lui :

— Taxi, Monsieur ?

— Oui, dit le voyageur. Conduisez-moi à l'Hôtel Métropole. Il ouvrit la portière et avait déjà un pied dans la voiture, lorsqu'il se sentit légèrement tiré en arrière. Il se retourna et rencontra les regards perçants de deux yeux gris et rieurs.

— Je crois, Dr Goldworthy, dit le nouveau venu, que vous feriez mieux de prendre une autre voiture.

— Me direz-vous, Monsieur... commença le docteur, mais il s'arrêta à la vue d'un agent qui s'installait sans façon à côté du chauffeur.

— Je regrette ce contretemps, dit alors T. B. Smith qui avait empêché le docteur de monter en voiture, mais je vous expliquerai la cause de mon intervention. Pour le moment, qu'il vous suffise de savoir que vous avez manqué de peu d'être enlevé en plein Londres par cet audacieux chauffeur que mes hommes vont conduire en lieu sûr.

Le chef de police conduisit le docteur abasourdi à son bureau et, peu à peu, morceau par morceau, il en tira l'histoire d'un certain George Doughton mort dans ses bras, des documents qu'il s'était chargé de rapporter à Lady Constance Dex, et de la façon dont cette dame avait appris la mort de son fiancé.

— Merci beaucoup, dit M. Smith quand le docteur eut dit tout ce qu'il savait, je crois que je comprends maintenant.

CHAPITRE VII

LA CONFESSION DE LADY DEX

Le lendemain du jour où l'on avait retrouvé le corps de Farrington, T. B. Smith, levé tôt, expédia rapidement son petit déjeuner et se mit au travail. Il avait de nombreux dossiers à examiner avant de se rendre à la Préfecture. Il recevait rarement des visites chez lui, aussi fut-il étonné lorsqu'on lui annonça qu'une dame demandait à lui parler. Il s'empara vivement de la carte que son domestique lui tendait. Il lut : « Lady Constance Dex. »

— Faites entrer, immédiatement, dit-il.

Il se leva pour aller à la rencontre de sa visiteuse.

C'était une femme très belle. Il avait entendu dire qu'elle avait une allure virile et des traits durs, mais ces calomniateurs n'avaient compté pour rien la fraîcheur du teint, la flamme veloutée des yeux noisette et l'exquis modelé de sa face. Au premier coup d'œil il estima qu'elle devait avoir moins de trente ans, et il ne se trompait pas de beaucoup, puisque à cette époque de glorieuse plénitude physique Lady Constance avait tout juste vingt-sept ans.

Quoique richement vêtue, elle ne donnait pas dès le prime abord une impression d'élégance raffinée, mais cela provenait du maintien si naturel et de l'allure vive de la jeune femme. En

fait, sans être elle-même une reine de la mode, elle témoignait toujours d'un goût parfait.

M. Smith avança pour elle un fauteuil au côté de sa table.

Elle sourit et s'assit.

— Je crains d'être fort importune, Monsieur, surtout à cette heure matinale, mais je désirais beaucoup m'entretenir avec vous des événements extraordinaires qui se sont déroulés ces jours derniers. Je viens d'arriver en ville, c'est-à-dire je suis venue dès que j'ai appris ce qui s'était passé.

— M. Farrington est, ou plutôt était de vos amis, n'est-ce pas ? dit M. Smith.

— Oui, nous nous connaissions depuis de nombreuses années, répondit-elle tranquillement. C'est un homme remarquable et extraordinairement doué.

— Sa nièce a passé quelque temps chez vous récemment ?

— Oui, elle a couché une nuit après un bal, mais je suis rentrée moi-même en auto à Bradley après la danse, et je ne l'ai pas revue depuis que je lui ai souhaité le bonsoir, cette nuit-là. Je cherche maintenant ce que je pourrai faire pour elle.

Elle parlait d'une façon délibérée et parfaitement calme, mais on sentait qu'elle s'efforçait de se dominer. Elle poursuivit :

— Je crois savoir, Monsieur, que vous avez trouvé un petit flacon de parfum qui m'appartient... M. Farrington m'avait écrit à ce sujet.

— Oui, Madame cet objet a été découvert chez M. Farrington la nuit où deux hommes ont été tués devant sa porte.

— Et vous en concluez ?

— Que vous étiez chez M. Farrington cette nuit-là. Nous parlons franchement, n'est-ce pas, Madame ? — Je pense donc que vous étiez là au moment des coups de feu et qu'en les entendant, vous avez fui par la cuisine et la porte de service.

Il la vit serrer les lèvres, et il poursuivit : Mes premières recherches ne m'ayant pas satisfait, je suis retourné sur les lieux le lendemain matin. Le brouillard s'était déjà un peu dissipé, et j'ai découvert des traces évidentes de votre passage. Dans la rue qui se trouve derrière la maison de M. Farrington, quatre autos ont leur garage, mais aucune d'elles n'a des pneus qui correspondent aux marques que j'ai aperçues là. Donc, à mon humble avis, vous avez entendu l'altercation dans la rue, vous êtes sortie pour écouter, — non pour fuir, — et quand vous avez vu ce dont il s'agissait, vous avez passé derrière la maison, êtes remontée dans votre voiture qui vous attendait par là et avez disparu dans le brouillard.

— Quel intelligent détective vous êtes ! s'écria-t-elle. Ne pouvez-vous m'en dire davantage ?

— Excepté que vous conduisiez vous-même, que votre voiture était à deux places, et à démarrage électrique... non, rien d'autre.

— Alors, dit-elle vous avez dû aller jusqu'à Bradley où tout le monde sait que je conduis moi-même une telle auto...

— Non, je n'ai pas pris cette peine, dit M. Smith. Mais ce que je serais curieux de savoir, Lady Dex, c'est ce que vous faisiez chez Farrington à ce moment-là. Notez bien, je vous prie, que je n'ai pas la moindre idée de vous soupçonner d'avoir tué ces deux individus ; j'ai d'ailleurs la preuve que les coups de feu ont été tirés d'un endroit autre que celui où vous pouviez être...

— Et si je vous disais que j'ai donné un bal ce soir-là et que je ne suis pas sortie de chez moi ?

— Alors, vous seriez en contradiction avec vous-même, car vous avez bien fait allusion, n'est-ce pas, à un assez long trajet en auto que vous auriez fait cette nuit-là.

Elle s'absorba un moment dans ses réflexions.

— Je puis vous dire bien des choses que vous ignorez peut-être, dit-elle enfin. La raison de mon départ subit pour Bradley est très simple. Un ami, ou plutôt, l'ami d'un ami, récemment revenu de l'Afrique Occidentale, m'a fait savoir juste à ce moment qu'il venait de se rendre à Bradley pour m'y remettre le message d'une personne qui m'est très chère.

La voix de Lady Dex tremblait un peu, et, quelque comédienne qu'elle pût être, à ce moment elle disait très certainement la vérité. — Je ne voulais absolument pas manquer cette visite, conclut-elle.

— Permettez, répondit tranquillement le chef de police. L'ami dont vous parlez, le Dr Thomas Goldworthy, est en effet rentré récemment d'un voyage d'études médicales au Congo, mais votre récit ne cadre pas avec les faits : Le docteur est arrivé à Bradley le soir avant votre bal et vous l'avez reçu tout de suite. Il vous apportait un coffret qu'il venait de retirer des Entrepôts des Douanes. D'autre part, ce coffret avait tenté deux voleurs qui s'étaient introduits dans lesdits entrepôts : cette circonstance avait attiré mon attention, car c'est un de mes amis qui s'occupe de cette affaire un peu mystérieuse. Mais pour en revenir à ce qui vous concerne directement, voici les faits : le Dr Goldworthy vous apporte le coffret à Bradley, il vous télégraphie son arrivée, et vous avez avec lui une longue conversation. Tout cela est parfaitement exact, mais *antérieur* au bal que vous donnez à votre maison de Londres ! Vraiment, Lady Dex, vous n'avez pas une excellente mémoire.

Elle le dévisagea l'air résolu.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-elle. Vous voulez bien ne pas m'attribuer le meurtre de vos deux imbéciles, vous ne pouvez guère m'accuser d'avoir jeté M. Farrington à l'eau... Alors ? Écoutez : puisque vous êtes si parfaitement au courant de mes faits et gestes, je puis bien compléter vos connaissances : donc, sachez que je fus, il y a quelques années, fiancée avec un homme que j'aimais passionnément. Il s'appelait George Doughton.

— L'explorateur, oui, dit tranquillement M. Smith.

— Il partit pour l'Afrique tout d'un coup, sans me prévenir, ni m'avertir d'aucune façon, rompant ainsi notre engagement, sans aucune raison plausible... Mes lettres, mes télégrammes, tous les efforts que j'ai faits pour l'atteindre sont restés vains. Durant quatre ans, j'ai été absolument sans nouvelle de lui, puis tout à coup, j'appris qu'il était mort. Les premiers temps, j'ai cru qu'il avait succombé aux fièvres des tropiques, mais le Docteur Goldworthy m'affirme que George Doughton a été empoisonné par quelqu'un qui avait intérêt à sa mort.

Elle était en proie à une violente émotion, mais elle se contraignit à continuer :

— Durant tout ce temps, non seulement je n'oubliai pas une minute George Doughton, mais je faisais le possible et l'impossible pour découvrir quelle force ennemie l'avait séparé de moi. Il était incapable de déloyauté. Mon amour pour lui ne faisait que croître et me poussait à l'action. Je sais maintenant pourquoi il est parti... Ah, que les criminels ont eu tort de ne pas me tuer avant lui !... Lui-même me disait que dans les chasses aux grands fauves, il faut toujours tirer d'abord la femelle, sans quoi, si elle survit, elle poursuit aveuglément le chasseur et venge son mâle. Eh bien, M. Smith, je puis vous prédire qu'une terrible vengeance se prépare contre quelqu'un en ce moment !

— Contre qui ?

Elle sourit.

— Vous en savez déjà trop, répondit-elle. Je laisse à votre habileté professionnelle le soin de découvrir le reste. Je ne veux pas que vous me priviez de ma vengeance... Tout ce que je vous raconte paraît peut-être horriblement mélodramatique, mais je sais parfaitement ce que je dis et ce que je fais, vous vous en apercevrez par la suite. On m'a pris George Doughton et on l'a tué. Le criminel responsable s'appelle Montague Fallock, et je suis peut-être la seule personne au monde qui ait jamais vu cet homme en chair et en os en sachant ce qu'il était.

... Elle n'en voulut pas dire davantage, et M. Smith était trop intelligent pour essayer d'en obtenir d'autres informations en un pareil moment. Il l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée et l'aida à monter dans sa magnifique limousine.

— J'espère bien avoir l'occasion de vous revoir bientôt, dit-il.

— Sans mandat d'arrêt ?

— Sans mandat d'arrêt, à moins qu'il ne soit libellé au nom de notre ami Fallock.

Il resta un moment sur le seuil, regardant la voiture s'éloigner : à peine eut-elle tourné le coin de la rue qu'un motocycliste sortit d'une impasse latérale et prit la même direction que la limousine. Le policier fit un geste approbateur, heureux de voir que ses ordres étaient fidèlement exécutés. Il ne prétendait rien abandonner au hasard et tous les faits et gestes de Lady Dex devaient être désormais soumis à une minutieuse observation.

— Elle n'a même pas parlé de Farrington, se dit-il en remontant. On dirait presque qu'elle le sait en vie !

Il était neuf heures du soir lorsque Lady Dex, pilotant elle-même sa petite voiture à deux places, arriva en trombe à Bra-

dley. Aux premières maisons, elle ralentit, prit un chemin qui contournait la petite ville, et arriva ainsi devant la Cure qui s'élevait un peu en dehors de l'agglomération, au milieu de magnifiques jardins. Elle sauta vivement à terre.

Au bruit du moteur, un domestique s'était avancé, mais Lady Dex refusa son aide et monta vivement chez elle, s'y enferma et attendit un moment avant d'allumer. Le village ne possédait pas la lumière électrique et si Lady Dex n'eut qu'à tourner l'interrupteur pour inonder ses appartements de clarté, c'est à ses amicales relations avec le propriétaire de la « Maison Magique » qu'elle le devait.

À trois milles de là, dans un repli des collines, s'élevait la grande bâtisse qui avait été ainsi baptisée par les habitants de l'endroit. On disait qu'elle avait été construite par un homme dont un grand amour malheureux avait brisé la vie et qui voulait y cacher sa douleur jusqu'à la fin de ses jours.

D'ailleurs, cette maison se trouvait justement dans un petit vallon où un meurtre avait été commis autrefois et elle ne déparait pas la triste réputation du lieu. On n'en avait jamais aperçu le propriétaire et seuls son secrétaire et ses deux domestiques italiens se laissaient voir. Quand il sortait, c'était dans une auto hermétiquement close, et les curieux de Bradley en étaient réduits à espérer qu'une panne de moteur obligerait une fois le mystérieux désespéré à paraître en public.

Tout compte fait, les habitants ne lui en voulaient pas, ils le plaignaient et se sentaient au fond heureux de n'être pas comme lui. Car c'était pour le moins un original ! Il avait une petite usine électrique qui lui procurait force, lumière et chaleur. On en voyait la haute cheminée s'élever au-dessus des bois. Il n'y employait que des ouvriers italiens qui ne frayaient nullement avec leurs voisins du village, mais vivaient isolés, dépensaient le moins possible, afin de pouvoir retourner au plus tôt dans leur bien-aimé pays natal. Dans cette maison tout marchait à l'électricité, et il y avait partout tant de mécanismes compliqués

et bizarres qu'en somme elle méritait bien son nom de Maison Magique.

Lady Constance Dex était donc une privilégiée. Elle seule n'avait pas été tenue à l'écart. Et le câble souterrain qui liait la Maison Magique à la Cure, n'était pas le seul lien entre elles, car de tous les habitants de Bradley, aucun autre que Lady Dex n'avait pu entrer dans la demeure du mystérieux étranger.

Retirée dans ses appartements, elle changea de robe, se fit apporter un léger repas, puis alla à son secrétaire, y prit un petit revolver qu'elle vérifia avec soin et chargea de nouvelles cartouches. Elle le glissa dans la poche de son manteau et redescendit. Sa voiture était toujours devant la porte.

— Dites qu'on rentre l'auto au garage, ordonna-t-elle au domestique. Je vais à pied chez M^{me} Jackson.

— Bien, Madame.

CHAPITRE VIII

LA MAISON MAGIQUE

M. Smith s'était décidé à venir à Bradley, avec le sentiment intime que c'était là plutôt qu'à Londres qu'on découvrirait non seulement la cause de la disparition de M. Farrington, mais aussi et surtout l'identité du mystérieux Fallock. Les autorités commençaient à s'inquiéter. Dans le courant d'une seule semaine, il y avait eu ce double meurtre dans la rue, un coup de feu tiré en plein théâtre et un suicide si extraordinaire que le public s'était ému. Sur tout cela, la police n'avait encore rien découvert. En outre, ce vol à main armée aux Entrepôts des Douanes, suivi de la mort probable d'un des malfaiteurs, avait paru en corrélation avec quelque autre mystère encore inconnu, car il ne s'agissait pas là, très visiblement, d'un vulgaire cambriolage.

— Cela ne va pas, avait dit le Préfet de Police à M. Smith. Voici les journaux qui nous accusent d'inintelligence, de faiblesse et d'incurie. Il nous faut agir vigoureusement.

— Je crois que nous pourrons solutionner tous ces mystères d'un seul coup, dit M. Smith. Je pars aujourd'hui pour Bradley où se trouve comme vous savez une étrange villa connue dans le pays sous le nom de « Maison Magique ».

— Ce que vous me dites là est assez curieux, répondit vivement le Préfet. J'ai vu ce nom ce matin dans un récent rapport du chef de police du district de Bradley.

— Ah, et que dit ce rapport ?

Sir Gordon Billings haussa les épaules.

— Oh, rien que de très confus, comme tout ce qu'écrivent ces braves campagnards. Il en ressort seulement que le propriétaire de cette fameuse « Maison Magique » est un Américain, atteint de maladie mentale, comme en témoignent deux certificats de médecins.

— Un fou ?

— Oui, et comme tel très protégé par la loi... Voilà !

— Et moi qui avais la vague idée d'avoir à faire là avec quelque complice ou ami intime de Fallock !

— Vous auriez été déçu... Il n'y a aucun doute... Les papiers sont en règle. La folie de cet homme a été reconnue par deux éminents spécialistes ; il est soigné à domicile par un médecin qui est également son secrétaire. Il s'appelle Moole. Le mystère de la « Maison Magique » est fort clair...

M. Smith resta un instant songeur.

— En tous cas, dit-il, cela ne peut faire aucun mal d'aller interviewer ce pauvre diable et d'examiner son étrange asile.

Il arriva de bonne heure dans l'après-midi à Bradley et fit arrêter sa voiture à quelque distance de la maison du fou.

C'était un très grand bâtiment à plusieurs étages sans aucune prétention architecturale, qui dressait son imposante structure au centre d'un terrain en jachères. Durant plusieurs heures, le détective en observa les environs, les moyens d'approche, les différentes entrées, ainsi que le bâtiment spécial des dy-

namos qui s'élevait à une centaine de mètres, au milieu d'un bouquet d'arbres.

Le lendemain matin, il revint et s'approcha plus ouvertement. Cette fois, il s'aventura sur le gravier de l'allée jusqu'auprès de l'entrée principale, alla jusqu'à l'usine et secoua la tête en constatant l'imposant matériel mécanique qui y semblait utilisé...

« Il y a là de quoi faire marcher un tram électrique », se dit-il. Il aperçut de loin le mécanicien, un borgne orné d'une grande cicatrice qui lui balafrait la joue. Il allait continuer ses investigations, lorsqu'il entendit un léger déclic se produire à ses pieds : instantanément un gong retentit et un volet pliant s'abaissa automatiquement sur la fenêtre par laquelle il essayait de regarder.

Il se retira juste à temps pour voir le portail se refermer, sans doute sous l'action d'un câble manœuvré de l'intérieur.

À sa troisième visite, il alla directement sonner à la porte, mais il avait posté des agents à la grille, car il n'était pas homme à courir des risques inutiles.

La porte était à demi cachée par une sorte de rideau pareil à ces treillis de bambou ou de verroterie que l'on voit aux seuils de certaines maisons de campagne ou des pays chauds ; mais ici c'étaient des billes d'acier enfilées à des légers fils de métal qui étaient suspendues devant la porte. Cela donnait l'impression que cette porte même était métallique, mais quand elle s'ouvrit, cette sorte de rideau se releva automatiquement comme un rideau de théâtre.

M. Smith se trouva en présence d'un homme à face large, pâle, aux yeux inexpressifs. Il était vêtu de noir et avait l'attitude respectueuse d'un valet.

— Je suis M. Smith, chef de police, dit le détective, et je désirerais voir M. Moole.

L'homme en noir parut hésiter.

— Veuillez entrer, dit-il enfin.

M. Smith fut conduit dans un grand salon confortablement meublé.

— Je crains, dit l'homme, que vous ne puissiez voir M. Moole ; comme vous le savez sans doute, il ne se porte pas bien ; mais si je puis moi-même...

— La seule chose que vous puissiez faire, c'est de me conduire auprès de M. Moole.

— Puisque vous insistez, reprit l'homme, je dois vous dire que je suis le secrétaire de M. Moole,... et son médecin – Dr Fall – et c'est en cette qualité que je vous serais reconnaissant de me dire quel est l'objet de votre visite.

— Je ne puis l'exposer qu'à M. Moole.

Le docteur s'inclina.

— Veuillez donc me suivre.

Il guida M. Smith dans le hall jusqu'à la porte d'un ascenseur qu'il ouvrit.

— Après vous, fit le détective.

Le Dr Fall sourit et entra le premier. L'ascenseur s'arrêta au troisième étage.

« Cela ressemble à un hôtel », pensa Smith. En effet, de droite et de gauche partaient deux corridors pourvus de tapis où s'ouvraient des portes à intervalles réguliers. Ils prirent le corridor de gauche, et à son extrémité le docteur ouvrit une porte de palissandre doublée d'une seconde porte, d'où ils passèrent dans une grande chambre presque nue. Cette pièce était pourvue de jolies boiseries ; un épais tapis bleu en occupait le centre, et au milieu était dressé un petit lit en métal plaqué d'argent.

Mais ce ne fut pas à ces détails non plus qu'au guéridon laqué et au lustre électrique que se porta toute l'attention du détective, car il y avait un homme couché dans ce lit, un homme au teint jaunâtre et cireux, immobile comme un mannequin et dont seule la respiration régulière manifestait la vie. M. Smith estima qu'il devait avoir près de soixante-dix ans. Il parut se réveiller à l'entrée des deux hommes et il ouvrit des yeux brillants.

— Voici M. Moole, dit l'aimable secrétaire. Je crains que sa conversation ne vous apporte pas grande lumière...

M. Smith s'approcha et salua le malade de la tête, mais l'autre ne bougea pas.

— Comment allez-vous, M. Moole ? J'arrive de Londres pour vous voir.

Rien encore ne manifesta le moindre intérêt chez l'homme prostré là.

— Comment vous appelez-vous ? dit Smith tout à coup.

Alors, une lueur d'intelligence parut dans ses yeux. Ses lèvres s'entr'ouvrirent et d'une voix rauque il répondit :

— Jim Moole... le pauvre Jim Moole... qui n'a rien fait...

Puis ses regards craintifs se portèrent sur le docteur et ses lèvres se resserrèrent fermement. M. Smith ne put le faire parler davantage.

Quelques instants après, les deux hommes sortirent de la chambre du malade.

— Vous voyez, dit le docteur Fall, que M. Moole n'est vraiment pas capable de soutenir une longue conversation.

— En effet, admit M. Smith. C'est un millionnaire... américain, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il n'a pas l'accent américain... et malgré tous les troubles que peut causer son état mental, rien n'explique un pareil phénomène.

— Quel phénomène ?

— Que ce millionnaire américain, qui a reçu sans doute une éducation soignée, parle comme un paysan du Somerset.

— Que voulez-vous dire ?

— Pas autre chose que ce que j'ai dit. Cet homme roule les r comme en Somerset, et, visiblement, il n'a pas reçu grande éducation. On n'a pas l'impression d'avoir devant soi un millionnaire américain.

— C'est que, sans doute, M. Smith, vous n'êtes pas habitué aux effets divers que peuvent avoir les maladies mentales ; autrement vous sauriez qu'on observe souvent chez ces pauvres déments des déformations bien autrement importantes que celles de leur accent ou de leurs manières...

Il se dirigeait vers l'ascenseur, mais M. Smith déclina l'invite.

— Je préfère descendre par les escaliers, dit-il.

En fait, il désirait mieux connaître la disposition intérieure du logis. Le Dr Fall ne fit aucune objection et ils prirent par les escaliers recouverts d'épais tapis.

— Je ne suis pas sans connaître quelque chose aux symptômes de la folie, dit encore M. Smith, et spécialement à ceux qui consistent à massacrer les r.

— Vous plaisantez, répondit le docteur en fronçant du sourcil, mais rappelez-vous que je suis médecin.

— Je sais, je sais. Vous êtes Américain et avez pris vos diplômes en Pennsylvanie. Vous êtes venu en Angleterre, il y a

quelques années, à bord du *Lucania*. Vous quittiez rapidement New-York à la suite d'un scandale auquel vous étiez mêlé. En fait, il est beaucoup plus facile de savoir ce que vous avez fait depuis lors que d'obtenir des renseignements exacts sur la personnalité de M. Moole qui est absolument inconnu de l'Ambassade américaine.

La large face du docteur s'empourpra.

— Vous dépassez la mesure en rappelant des faits dont j'ai été la victime malheureuse, dit-il avec une feinte humilité.

— Peut-être... fit le détective.

Il salua et sortit. À la grille, il rejoignit les deux autres policiers parmi lesquels se trouvait son collègue Ela.

— Qu'avez-vous découvert ? lui demanda ce dernier.

— Bien des choses qui nous seront sans doute utiles plus tard, répondit Smith en montant en voiture. Puis il se tourna vers le troisième inspecteur.

— Vous feriez bien de rester ici, lui dit-il, et d'observer attentivement qui entre ou sort. Je reviendrai dans une couple d'heures.

L'homme salua et l'auto démarra.

— J'ai une autre visite à faire, dit Smith, et je crois qu'il est préférable que je la fasse seul. Dites au chauffeur de me conduire à la Cure.

Lady Constance Dex s'attendait à la visite du chef de police, car elle l'avait vu passer en auto dans la direction de la « Maison Magique ». Elle le reçut donc aussitôt.

— Je viens, lui dit-il, de voir un homme qui est, je crois, de vos amis.

— Vous parlez de M. Moole ?

— Oui.

Elle garda un moment le silence, débattant évidemment en elle-même si elle ferait de plus amples confidences à M. Smith. Enfin elle prit son parti.

— Je crois qu'il vaut mieux que vous en sachiez davantage, dit-elle enfin. Et si vous voulez bien prendre la peine de vous asseoir, j'ajouterai quelques renseignements à ceux que je vous ai donnés l'autre jour.

— Je vous écoute, Madame.

— Oui, je vais souvent chez M. Moole, reprit-elle d'un ton déterminé, mais les yeux fixés sur les fenêtres donnant sur le jardin... Je vous ai dit que j'avais été fiancée avec un homme que j'aimais infiniment. Il s'appelait George Doughton. Vous connaissez son fils sans doute.

— Oui, Madame.

— Ce fut une de ces passions soudaines et invincibles qui remplissent la vie. George était un veuf, aimable, généreux, délicieux. Brave aussi, comme vous pouvez l'inférer d'après ses exploits d'explorateur. Je l'avais rencontré à Londres. Il me présenta dès les premiers jours à M. Farrington qui était son ami, et quand M. Farrington loua une maison de campagne ici à Bradley, George y fut invité, et c'est là que j'appris à le mieux connaître et à l'aimer toujours davantage.

Elle s'arrêta comme pour reprendre haleine.

— Nous nous aimions, reprit-elle avec une énergie nouvelle, notre mariage était fixé au jour même où il s'embarqua pour l'Afrique. George Doughton était l'incarnation même de l'homme d'honneur, de l'homme chevaleresque à qui tout scandale est en abomination ; il était comme l'un de ces chevaliers d'autrefois qui avaient une magnifique conception de la femme et de sa pureté, qui n'auraient jamais accepté nos compromis-

sions modernes, nos idées sur le divorce par exemple, surtout en cas de doute sur la fidélité de l'épouse...

La voix de Lady Constance s'altéra, elle était en proie à la plus douloureuse émotion, mais elle se recueillit une seconde et reprit :

— Pourquoi n'irai-je pas jusqu'au bout de cette confession qui n'a rien — vous entendez, rien — de déshonorant pour moi ? J'avais épousé, étant encore une enfant presque, un homme froid, rigide, sans cœur... Alors, dans mon inexpérience j'avais commis une folie, je m'étais laissée enlever par un jeune imbécile qui d'ailleurs ne me fut jamais rien... Mon mari n'eut pas de peine à obtenir le divorce... contre moi.

Tout cela... n'importe ! Mais quand, un peu plus tard, je me suis mise à aimer George Doughton, je commençai à trembler qu'il n'apprît les détails de ce terrible passé, où toutes les apparences m'avaient donné tort... Et comme j'avais raison de craindre ! Deux jours avant notre mariage, il me quitta sans un mot d'explication, de regret, d'adieu... rien ! J'appris plus tard qu'il s'était immédiatement embarqué pour l'Afrique... Il ne m'a jamais plus donné de ses nouvelles.

... Elle acheva ces derniers mots d'une voix à peine perceptible. M. Smith observa un silence sympathique. Il était impossible de douter une seconde de la sincérité de cet aveu douloureux. Elle reprit au bout d'un moment :

— C'est M. Farrington qui me fit faire la connaissance du Dr Fall.

— Pourquoi ? demanda vivement le détective.

— Je n'ai compris ses véritables raisons que tout dernièrement, dit-elle. De prime abord, je crus que M. Fall, ayant des intérêts en Afrique, pourrait m'aider à retrouver George Doughton. Je me rattachai au plus chétif espoir, je retournai souvent voir le docteur et fus ainsi la seule étrangère admise dans cette

extraordinaire maison. Mais mes visites ne paraissaient pas sans résultat. Je pus savoir dans quels parages se trouvait mon fiancé, je pus même lui envoyer des messages qui devaient l'atteindre sûrement... Je sais maintenant que M. Farrington avait de spéciales raisons en me faisant faire la connaissance du Dr Fall : il voulait surveiller mes tentatives et m'empêcher de communiquer directement avec George Doughton. Telle est toute l'histoire de mes relations avec la « Maison Magique ». Je n'y ai vu M. Moole qu'une seule fois.

— Et Farrington ?

— Je n'ai jamais rencontré M. Farrington dans cette maison, répondit-elle.

— Ou Montague Fallock ?

Elle releva les sourcils.

— Montague Fallock ? dit-elle lentement. Eh bien, lui aussi savait mon histoire, et c'est lui qui m'a fait tellement trembler durant mes fiançailles avec George...

— Vous ne m'aviez pas dit cela.

— C'est bien simple : quelqu'un me menaçait constamment de tout révéler à George... Ce quelqu'un a mis enfin ses menaces à exécution... et c'était Fallock. Il exigeait des sommes impossibles... Je lui ai abandonné une partie de ma fortune, mais à la fin, je n'ai plus pu le satisfaire.

Elle se leva et fit quelques pas dans la chambre.

— Je n'en ai pas fini avec ce Montague Fallock, conclut-elle d'une voix impérieuse.

Bien que très pâle et brisée par l'émotion, elle eut une étrange lueur aux yeux à ce moment.

— Je pourrais vous en dire bien davantage, M. Smith, et cela vous permettrait peut-être de mettre la main sur le plus affreux bandit qui ait jamais existé...

— Alors, pourquoi ne pas achever ?

— Parce que, dit-elle avec un sourire glacé, j'ai des projets personnels pour châtier l'homme qui a assassiné mon fiancé et brisé ma vie... Quand l'heure de la mort sonnera pour Montague Fallock, ce sera moi qui l'exécuterai.

CHAPITRE IX

L'OUVERTURE DU TESTAMENT

Le comte Poltavo était devenu un homme considérable et fort affairé. En rentrant, ce jour-là dans le coquet appartement qu'il occupait dans une grande maison locative, il s'énumérait à soi-même ses succès en souriant de satisfaction. Et il avait en effet bien des raisons de contentement, ce jeune aventurier arrivé peu de mois auparavant à Londres sans autre fortune qu'un complet de ville et un habit de soirée. Il avait été reçu sans délai dans les cercles mondains les plus fermés. Il avait été présenté à nombre de personnages influents et était devenu le familier de plusieurs grandes dames. S'il y avait, il est vrai, quelque part dans la ville un jeune journaliste bilieux et visiblement altéré de son sang, le comte Poltavo n'en avait cure. Il avait eu en particulier la bonne fortune de découvrir par pur hasard que Farrington était dans une situation financière désespérée, qu'il n'était qu'un escroc, associé, croyait-il, avec le mystérieux Fallock. Il lui restait maintenant à savoir jusqu'à quel point l'affection de Farrington pour sa nièce avait résisté à ses malhonnêtes opérations. En tout cas, il pensait, en mettant la clef dans la serrure, qu'il avait tous les atouts en main, et si le prix de la victoire devait être la délicieuse Doris Gray, le comte, fort sentimental, malgré son absence de scrupules, pouvait se frotter les mains. Il entra, passa dans sa chambre à coucher et se contempla longuement dans la glace. Il aimait fort à se regarder, et quand on l'en blâmait comme d'une marque de vanité, il répon-

dait que c'était en sa propre image seule qu'il pouvait avoir une confiance entière.

Et il n'avait pas tort de contempler avec complaisance le reflet de son sourire heureux, car chaque jour qui passait mettait de plus en plus Doris sous son influence, sinon en son pouvoir.

Il n'avait pas de domestique. Seule une vieille femme venait chaque matin mettre sa garçonnière en ordre. Aussi, cette fois-là, lorsqu'il entendit sonner, il alla ouvrir lui-même, tout prêt à recevoir le laitier ou à discuter du prix d'un chou avec le primeur, car il n'était pas au-dessous de lui de se livrer à ces besognes tant que ses ressources étaient maigres... Il ouvrit donc la porte et recula d'un pas.

— Entrez donc, M. Doughton, dit-il en se ressaisissant.

Frank Doughton suivit le comte dans son petit salon.

— À quoi dois-je l'honneur de votre visite ? dit Poltavo en offrant un siège.

— Je désirerais vous entretenir d'une question qui nous touche fort tous les deux, répondit le jeune homme sèchement.

Le comte s'inclina. Il sentait que son visiteur n'avait pas des intentions bien agréables, mais il n'éprouvait aucune timidité ni aucune crainte. Il avait affronté des situations bien plus menaçantes que celle-ci et en était sorti à son avantage.

— Je ne puis guère vous donner plus d'un quart d'heure, dit-il, car je dois être sous peu à Brakely Square pour assister à la lecture des dernières volontés de M. Farrington.

— Je sais, riposta Frank, j'y suis convoqué également.

— Vous aussi ! s'étonna le comte. Il devait figurer à l'ouverture du testament en qualité d'ami et de conseiller de Doris Gray, conformément aux termes d'une lettre que possédait la jeune fille. En trois lignes, ce message lui enjoignait d'avoir con-

fiance en Poltavo pour tout. Et c'était d'ailleurs au sujet de cette lettre que le jeune Doughton était venu voir le comte. Il alla droit au but.

— Comte, dit-il, le lendemain de la disparition de M. Farrington, une lettre fort importante a été apportée à Miss Gray, en ma présence.

— Je sais, dit Poltavo.

— Certes ! s'écria Doughton, vous le savez puisque cette lettre vous concernait, et qu'elle conseillait à Doris de se fier absolument à vous ! Il lui était fait espérer en outre que le corps retrouvé dans la Tamise n'était pas celui de Farrington.

Poltavo secoua la tête.

— Cet espoir a été déçu, dit-il. L'enquête officielle a conclu au suicide de M. Farrington.

— C'est exact, mais la Sûreté a conservé des doutes à ce sujet, répondit Frank. Et, pour en revenir à la lettre en question, elle a eu pour effet de faire de vous l'ami et le conseiller de Doris Gray. C'est pourquoi, poursuivit-il en frappant sur la table, je suis venu vous parler sans détour. En Anglais loyal, je n'aime pas les ruses et les subterfuges, j'aime à parler clairement et je trouve mauvais que Miss Gray soit sans cesse prévenue contre un homme qui n'a d'autre but dans la vie que de la servir avec le plus grand dévouement.

Le comte haussa les épaules.

— Mon cher Monsieur, dit-il, j'espère bien que vous n'êtes pas venu me prier d'intercéder en votre faveur auprès de Miss Gray... car je ne pourrais évidemment pas faire grand'chose pour vous. Vous connaissez l'adage : « Dans la guerre comme en amour tout est permis. »

— En amour, avez-vous dit ? fit l'autre en le regardant droit dans les yeux.

— Oui, en amour, répéta le comte, car ce n'est, je crois, le privilège de personne de monopoliser tout l'amour du monde, et personne n'a le droit d'empêcher les autres d'aimer ce qu'il aime. Ce que vous admirez en Miss Gray, je ne le trouve pas détestable, mon ami.

Ce qui est regrettable et ce que j'aurais voulu éviter à tout prix, c'est le fait même de cette rivalité. Malheureusement, elle existe. Tant pis ! Mais j'ai quelque raison de croire que M. Farrington avait des vues arrêtées sur l'avenir de sa nièce, et je me flatte d'en avoir été favorisé.

— Expliquez-vous nettement.

— Eh bien, reprit Poltavo en haussant les épaules, quelque temps avant de disparaître, M. Farrington m'a dit en propres termes qu'il avait le plus vif désir d'assurer le bonheur de Doris en me la confiant...

Frank Doughton pâlit.

— Ceci est un mensonge ! s'écria-t-il. Je connaissais les projets de Farrington aussi bien que vous... mieux même à en juger par l'interprétation que vous leur donnez.

— Et quelle est, je vous prie, votre interprétation personnelle ?

— Je me refuse à en discuter avec vous, mais je tenais simplement à vous avertir que si par aventure j'apprenais que vous vous livrez à de déloyales manœuvres contre moi, je vous en ferai repentir.

— Permettez-moi de vous reconduire, dit le comte en se levant. On n'est pas habitué dans ma famille à se laisser menacer impunément.

— Ne parlez pas de votre famille, répondit Frank froidement, cela vaudra mieux pour vous. Si j'en dois un jour rechercher les hauts faits, je sais d'avance à qui je pourrai m'adresser...

— À qui donc ? fit le comte hautain.

— Au directeur de la prison d'Alexandrovski, répondit le jeune Doughton en franchissant le seuil.

Le comte Poltavo referma la porte et demeura un moment songeur.

*** **

Les parents et amis de M. Farrington s'étaient rassemblés en silence dans le grand salon de l'immeuble de Brakely Square. Au grand déplaisir du comte, Frank Doughton l'y avait précédé, s'était assis à côté de Doris en grand deuil et avait engagé une conversation soutenue avec elle. Cependant, Poltavo ne crut pas prudent d'essayer de les séparer à ce moment et se contenta d'attendre les événements.

M. T. B. Smith était également présent. En qualité de chef de la Sûreté, il n'avait eu qu'un mot à dire pour se faire convoquer — discrètement — à cette réunion de famille.

Le principal clerc de l'étude de M^e Debenham, avec son secrétaire, étaient assis devant une large table où ils avaient déposé une volumineuse enveloppe étoilée de gros cachets rouges.

Pour plusieurs des assistants, le contenu de cette enveloppe était d'une grande importance. Farrington n'avait laissé aucune dette personnelle. Quelles que fussent les pertes qu'il avait pu occasionner aux sociétés financières qu'il administrait, il lui restait en tout cas quelque chose de sa fortune personnelle.

À son grand étonnement, M. Smith avait découvert, au cours de son enquête, que la fortune de Miss Gray était intacte, il connaissait d'avance quelques-unes des dispositions testamentaires qui allaient surprendre au moins trois des assistants,

et il avait tenu à être présent dans le but de voir confirmer certains détails dont il se doutait déjà.

Profitant de ce que Doris Gray avait été causer un instant avec l'homme de loi, T. B. Smith vint s'asseoir à côté de Frank Doughton.

— Vous étiez ami de M. Farrington, n'est-ce pas ? lui dit-il.

— Oui.

— Un ami intime ?

— Je n'oserais le dire moi-même, mais ce que je puis affirmer c'est que M. Farrington s'est montré toujours très bon pour moi.

— De quelle façon dois-je interpréter cette bonté de sa part ? Vous m'excuserez, n'est-ce pas, de vous poser une question si directe, mais vous savez que j'ai toutes raisons d'être curieux.

— Je sais, répondit le jeune Doughton en souriant légèrement, que vous n'êtes pas particulièrement disposé en sa faveur, et en somme, je m'étonne même un peu de votre présence ici, après ce qui est arrivé au théâtre...

— Vous faites allusion à mon intention de l'arrêter ce soir-là ? Qu'y a-t-il là de tellement extraordinaire ? Il arrive à bien des millionnaires de se trouver mêlés à des opérations plus ou moins illégales... Mais, pour en revenir, si vous le permettez, à ma question, je serais assez curieux de savoir les causes profondes de l'affection que vous portait M. Farrington et de quelle façon il vous témoignait sa bonté.

Frank Doughton hésita. Par dessus tout, il voulait rester fidèle à l'homme qui, malgré ses fautes, s'était montré son véritable ami.

— Eh bien, dit-il, par exemple, M. Farrington m'avait chargé d'une recherche qui aurait pu me rapporter, en cas de réussite, une centaine de mille livres.

— Puis-je savoir de quoi il s'agissait ? demanda M. Smith vivement intéressé.

Aussi brièvement que possible, Frank lui exposa l'affaire de l'héritier inconnu d'un certain Tollington.

— À vrai dire, conclut-il, je n'étais pas l'homme indiqué pour cette tâche... J'aurais dû vous passer cette affaire... Je n'ai absolument rien d'un détective, mais cela vous montre combien M. Farrington me voulait du bien.

M. Smith réfléchit un moment.

— Si je me rappelle bien les faits, dit-il, Tollington était roi de... quelque chose en Amérique, il mourut sans héritier direct... et l'on suppose que ses seuls parents habitent l'Angleterre...

Il fronça du sourcil dans son effort pour retrouver les dates et les détails de cette affaire.

— Oui, oui, dit-il enfin, Farrington était un des exécuteurs testamentaires, lui, un vieil ami de Tollington. Mais, ajouta-t-il comme se parlant à lui-même, ces sommes ne seraient pas saisissables, car il y a quatre autres exécuteurs qui occupent de hautes positions dans la finance américaine et sont connus pour leur intégrité. Merci de m'avoir parlé de cela, j'y repenserai, et si je puis vous aider à mener à bonne fin les intentions de M. Farrington, soyez sûr que je le ferai avec le plus grand plaisir.

À ce moment, un léger brouhaha se produisit à l'autre bout du salon, chacun se rasseyait et prenait une pose attentive.

Le notaire se leva, s'éclaircit la voix :

— Mesdames, Messieurs, dit-il au milieu d'un grand silence, mes fonctions m'appellent à vous lire le testament de

M. Farrington, et comme la teneur s'adresse à plusieurs personnes ici présentes, je vous serais reconnaissant de me prêter toute votre attention.

Le testament, après les préliminaires légaux débutait par quelques petits legs à des institutions charitables...

Après les avoir énumérés, le lecteur s'interrompt et, regardant par dessus ses lunettes, déclara :

— Je crois devoir avertir l'assistance que le paiement de ces premiers legs est subordonné à l'existence d'un capital minimum et libre de toute autre obligation dans la succession... Ceci dit, je continue :

« Sachant que ma chère nièce et pupille est personnellement pourvue d'une fortune suffisante, je ne puis que lui affirmer ici pour la dernière fois ma vive affection. J'exprimerai cependant le vœu qu'elle se marie le plus tôt possible avec celui que je lui souhaite très ardemment pour mari... je veux dire avec mon excellent ami Frank Doughton... »

Doris poussa un cri de surprise, Poltavo rougit et pâlit tour à tour, Frank frissonnait de bonheur, et M. Smith, qui connaissait ces paragraphes du testament, considérait attentivement les jeux de physionomie des auditeurs intéressés. C'est ainsi qu'il devina des remords chez la jeune fille, de l'étonnement joyeux chez Doughton, de la rage froide chez Poltavo.

« Connaissant l'insécurité des placements actuels et craignant que les capitaux de ma nièce ne soient engloutis en quelqu'une de ces catastrophes financières si fréquentes de nos jours, j'ai déposé toute sa fortune d'une valeur de huit cent mille livres dans un coffre de la Banque des Dépôts et Consignations de Londres, et, m'autorisant des pouvoirs qui m'ont été trans-

mis par le père de Doris Gray, j'ai pris des dispositions pour que la clef dudit coffre lui soit remise le jour de son mariage avec Frank Doughton. Si elle refuse ou si pour une raison quelconque ne réalise pas mon désir à ce sujet, ces capitaux ne pourront lui être délivrés que cinq ans pleins à partir du jour de mon décès. »

Le notaire s'arrêta un moment. Le silence régnait. Poltavo passait visiblement par mille sentiments violents, et M. Smith qui l'observait sans cesse aurait beaucoup donné pour pouvoir lire clairement les pensées qui l'agitaient en ce moment. Mais la lecture reprit :

« À Frank Doughton, je lègue la somme de mille livres pour l'aider à rechercher l'héritier de Tollington.

» À T. B. Smith, officier de la police de sûreté, en admiration pour les services qu'il rend à la société, je lègue la somme de mille livres, laquelle doit être doublée le jour où il mettra la main sur l'abominable malfaiteur, Montague Fallock. »

Le lecteur releva les yeux.

— Cette disposition aussi, dit-il, est subordonnée à certaines conditions.

— Que je connais parfaitement, répondit vivement le policier. Passez.

Il ne restait plus grand'chose à lire. Les derniers paragraphes disposaient de quelques objets mobiliers, et enfin léguaient quelques bijoux au comte Poltavo. C'était tout.

Le notaire enleva ses lunettes et les replaça dans sa poche.

— Je n'ai que quelques mots à ajouter, dit-il, c'est que les dépôts en banque de M. Farrington sont encore très considé-

rables. Il appartient maintenant au tribunal de dire si ces sommes sont disponibles ou si elles doivent être retenues pour couvrir les déficits des établissements dont s'occupait le défunt. En d'autres termes, c'est l'autorité compétente qui décidera si, dans certaines affaires, la responsabilité financière de M. Farrington était illimitée ou non.

Il y eut dans le salon une légère rumeur de chaises déplacées et de conversations particulières. Poltavo en profita pour aller rapidement interviewer le notaire. Il échangea quelques mots avec lui et se glissa vers la porte. Mais M. Smith le suivit et le rejoignit dans l'escalier.

— Puis-je vous dire deux mots ? lui demanda-t-il.

— Certainement, répondit le comte qui avait repris toute son urbanité froide et distante.

— Les dispositions de ce testament vous ont surpris ?

— J'avoue, en effet, répondit Poltavo d'un air hautain, ne pas très bien comprendre les idées de Farrington au sujet de...

Il hésita.

— Du mariage de Miss Gray, n'est-ce pas ?

... Alors, tout à coup, le beau gentilhomme perdit tout son sang-froid. Il répondit d'une voix altérée par la colère :

— Cet animal m'a abominablement trompé ! Mais je ne me laisserai pas faire, mille fois non ! Cette jeune fille m'est plus précieuse que l'on ne croit... Ah ! mais... me faire cela, à moi !... Puis-je vous parler en particulier ? ajouta-t-il après avoir repris son souffle.

— À votre entière disposition, répondit M. Smith qui fit, de la main, un signal presque imperceptible. Aussitôt un taxi qui roulait doucement derrière eux s'approcha et stoppa à leur côté.

Ils montèrent, et sans avoir reçu d'ordre, le chauffeur se dirigea vivement vers la Préfecture de police.

Lorsqu'il entra dans le bureau de M. Smith, Poltavo avait recouvré son calme. Il fit quelques pas de long en large, les mains dans les poches, la tête penchée d'un air profondément méditatif.

— Maintenant, fit le chef policier, en s'asseyant à sa table qu'aviez-vous donc à me confier ?

— Beaucoup de choses, répondit Poltavo, mais je suis maintenant en train de me demander s'il est de mon intérêt de les dire maintenant ou s'il est préférable que je garde le silence un peu plus longtemps.

— À l'égard de Farrington, puis-je vous aider à vous soulager de ce que vous savez ?

— Je ne crois pas, vous ne le connaissez pas comme je le connaissais. Oui, j'avais l'intention de vous révéler des choses qui vous auraient surpris, mais je viens de songer qu'il me vaut mieux attendre un jour ou deux afin d'avoir le temps de donner à certaines personnes l'occasion de réparer leurs erreurs. Il me faut partir immédiatement pour Paris.

M. Smith ne répondit rien. Il était inutile de forcer les événements. Poltavo était de nouveau en pleine possession de ses moyens et l'on pouvait être satisfait s'il parlait seulement un peu plus tard comme il l'avait promis. Le chef de police chercha un autre sujet de conversation.

— Vous plairait-il de visiter les services de la Préfecture ? dit-il aimablement.

— Je serais enchanté, répondit le comte.

M. Smith le conduisit à l'extrémité d'un long corridor, sonna pour l'ascenseur qui les déposa au troisième étage. Là, à

l'extrémité d'un long couloir, se trouvait une vaste pièce garnie de casiers sur tout son pourtour.

— Voici la salle des fiches, dit M. Smith et je crois qu'elle vous intéressera tout particulièrement.

— Pourquoi ? fit l'autre en souriant.

— Parce que vous êtes curieux, m'a-t-on dit, des méthodes de recherches criminelles.

Il passa entre deux rangées de casiers et s'arrêta soudain.

— Voici, par exemple, dit-il, des documents concernant un homme redoutable.

Il ouvrit le casier, chercha du bout des doigts le dossier désiré, le prit et le déposa sur une large table cirée. Il approcha deux chaises.

— Asseyons-nous, dit-il au comte. Je vais vous présenter un des maîtres criminels européens.

Il ouvrit le dossier, en tira deux enveloppes. De la première il sortit la photo d'un homme en uniforme militaire russe. Poltavo y jeta un coup d'œil, eut une exclamation étouffée et pâlit.

— C'est le portrait d'un gouverneur militaire du Don, dit M. Smith. Il fut assassiné, il y a quelques années, par un individu qui se fit passer pour son fils.

Le comte s'était levé et semblait haletant.

— Je n'ai jamais vu ce gouverneur, dit-il... Et, puis-je vous confier que l'atmosphère ici est étouffante, votre système de ventilation doit être mauvais.

— Attendez une minute, répliqua M. Smith sans s'émouvoir en prenant la seconde enveloppe. Il en sortit une autre photographie, celle d'un homme jeune et de belle prestance.

— Connaissez-vous cet homme ?

Poltavo ne répondit pas.

— C'est le portrait de l'assassin. Et ce n'est pas là son seul crime. Voici d'autres photos qui nous le montrent de plus en plus avancé dans la voie du mal.

Et tenez, regardez le portrait de cette jeune femme en robe de bal ; c'est la Princesse Lydia Boutasky, autre victime du même criminel.

Et puis, celle-ci : cette autre femme fut assassinée à Kief par notre excellent professionnel...

Maintenant, voici le rapport détaillé du pillage d'une banque organisé il y a cinq ans par de prétendus anarchistes, sous la conduite du même héros !...

... Mais je vois que cela ne vous intéresse guère.

Il referma le dossier avant, de relever les yeux. Le comte était maintenant d'une pâleur de cire.

— Mais si, mais si, bégaya-t-il, cela m'intéresse.

Il sortit de la salle en trébuchant.

— Voici l'escalier de sortie, dit M. Smith. Et, avant de vous quitter, permettez-moi, comte, de vous conseiller de faire attention à vos pas. Je vais avoir l'obligation de laisser savoir à la police étrangère que vous êtes en Angleterre. Elle réagira ou non, je n'en sais rien. Vos compatriotes ne sont pas particulièrement énergiques en ce qui concerne les vieilles histoires. Mais je dois vous avertir, conclut-il en lui mettant la main sur l'épaule, que si je vous trouve sur mon chemin, cela pourra avoir de très sérieuses conséquences pour vous.

Deux minutes plus tard, Poltavo sortait de la Préfecture se demandant s'il avait rêvé. Il héla un taxi et rentra chez lui. Il en ressortit au bout de dix minutes, une petite valise à la main.

Il se fit conduire au Grand Hôtel de Marylebone où le suivit un second taxi contenant l'inspecteur Ela. Ce dernier attendit que le comte fût entré, puis passa lui-même dans le hall.

Il ne l'y aperçut pas. Il traversa le grand vestibule et s'aperçut que l'hôtel avait là une autre entrée donnant sur la route de Marylebone. Il se hâta, questionna le portier. Celui-ci fut très affirmatif. Il avait vu le gentleman en question sortir par là et prendre un taxi.

Ela comprit sa sottise. Il alla téléphoner sa mésaventure à son chef, qui ne le complimenta guère.

— N'importe, ajouta-t-il, je crois savoir où nous pourrons le rattraper. Venez à la gare de Waterloo, nous allons y prendre ensemble le train de 6 h. 15 pour Bradley.

CHAPITRE X

LES MENACES DE POLTAVO

— Vous désirez voir M. Moole ? demanda M. Fall à son visiteur.

— Oui, c'est M. Moole que je désire voir, répondit Paltavo.

Il ne s'était pas borné à sonner à l'entrée de la « Maison Magique » mais avait pu dire le mot de passe qui le faisait accueillir par le docteur.

— Maintenant, dites-moi ce que vous désirez, demanda celui-ci à mi-voix lorsqu'il l'eut fait entrer.

— Conduisez-moi auprès de Farrington, répondit froidement le comte.

— Farrington ! s'exclama Fall en fronçant du sourcil.

— Eh, oui, Farrington ; pas tant d'histoires, s'il vous plaît, je suis Poltavo.

— Je le sais parbleu bien qui vous êtes, répliqua calmement Fall, mais pourquoi arrivez-vous ici avec l'intime conviction d'y trouver feu M. Farrington, c'est ce que je ne m'explique pas. C'est ici un asile et non un cimetière.

Cependant, il précéda le visiteur jusqu'au salon du premier et là, une fois toutes portes bien fermées, demanda :

— Que vous arrive-t-il ?

Poltavo lui conta sa visite à la Préfecture de Police. Fall l'écouta en silence.

— Je doute fort que Farrington veuille vous voir, dit-il enfin ; il n'est pas très abordable ces temps-ci, mais je vais voir.

Il resta absent dix bonnes minutes, puis revint appeler Poltavo. Ils se rendirent à la même chambre où le Chef de Police avait vu M. Moole. Tout y était semblablement disposé, mais en outre Farrington en personne et tel que Poltavo l'avait vu la nuit de sa disparition, se tenait debout au milieu de la pièce.

— Pourquoi êtes-vous venu ici ? cria-t-il à Poltavo. Vous allez amener à vos trousses toute une bande de détectives !

— Je ne crois pas que vous ayez à redouter les détectives, fussent-ils cent mille, fit Poltavo, qui ajouta en jetant un rapide regard au Dr Fall : Je voudrais vous voir seul, M. Farrington.

Le docteur sortit.

— Maintenant, reprit Poltavo, en s'avancant d'un air menaçant, voulez-vous me dire, à quoi vous avez pensé, sale traître que vous êtes, en confectionnant votre idiot testament !

— Asseyez-vous, répondit froidement Farrington, et sachez bien, Poltavo, que je ne permets pas que l'on me questionne sur ce ton-là.

— Vous êtes en mon pouvoir, gronda Poltavo, et vous savez bien que je n'ai qu'à lever le petit doigt pour réduire en poussière tous vos beaux plans !

— Je sais aussi bien d'autres choses, et si vous en étiez averti, vous tiendriez mieux votre langue. Asseyez-vous. Qu'y a-t-il donc de cassé ?

— Pourquoi avez-vous tout disposé dans votre testament de telle sorte que Doris doive épouser cet infernal Doughton ?

— Pour d'excellentes raisons.

— Expliquez-les.

— Je ne ferai pas cette sottise. Qu'il vous suffise de savoir que mon désir est d'assurer le bonheur de ma nièce. Ne savez-vous pas que cela a été le but de ma vie et que mon affection pour elle est ce que j'ai de plus précieux au monde ? Je veux qu'elle soit heureuse, et je sais qu'elle le sera avec Doughton.

— Folie ! grogna Poltavo, elle commençait déjà à m'aimer.

— Vous ? C'est absolument impossible !

— Pourquoi, impossible, je vous prie ?

— Pour plusieurs raisons : et la principale, c'est que vous n'êtes pas même digne d'être son valet de pied. Excusez-moi si je suis obligé de vous rappeler que vous êtes un faussaire, un voleur, un assassin...

... Vous venez de le dire vous-même à Fall, reprit Farrington après un instant de silence. J'ai ici des instruments perfectionnés qui me permettent d'entendre des conversations assez lointaines... Mais, ajouta-t-il, devant le geste de surprise de Poltavo, je n'avais pas besoin de cela pour m'éclairer sur votre compte. J'ai des documents aussi complets que ceux de votre ami Smith, et je vous le dis nettement, si d'une part, j'accepte que vous me serviez et vous permettez d'en tirer de beaux profits, d'autre part, je donnerai ma vie pour empêcher Doris d'être à vous. C'est compris ?

Un hideux sourire passa sur les lèvres de Poltavo.

— C'est votre dernier mot ? demanda-t-il.

— C'est mon dernier mot. Si vous m'écoutez, vous laisserez les choses suivre leur cours. Vous êtes sur le point de faire fortune, ne gâtez pas vos chances avec cette sentimentalité et cette ambition absurdes.

— Alors, quoi qu'il arrive, vous vous opposerez à ce que j'épouse Doris ?

— C'est exactement ce que je pense et ce que j'ai dit.

— Et si je vous forçais la main ? fit encore Poltavo en retroussant d'un air méchant sa légère moustache.

— Comment ?

— Si je profitais de ce que Miss Gray, jeune fille sensible et impressionnable, a déjà plus que de la sympathie pour moi... et si je l'épousais malgré tout ?

— Alors, vous vous en repentiriez, dit Farrington, et vous pourriez même regretter d'avoir proféré pareille menace.

— Je ne me borne pas à menacer, gronda Poltavo, mais je le ferai, et nous verrons bien si vous pourrez m'en empêcher !

Ce disant, au comble de l'exaspération, il agita son poing fermé sous le nez de Farrington. Celui-ci, sans s'émouvoir, le considéra longuement, d'un regard pénétrant, comme pour arriver jusqu'au fond de son âme.

— Je regrette fort ce contre-temps, dit-il enfin à mi-voix. J'avais espéré faire de vous un homme utile, Poltavo, mais je me suis trompé ! Je n'aurais jamais cru que vous vous laisseriez ainsi emporter... par... Voyons : est-ce son argent, sa fortune, que vous convoitez ?

— Je me moque de l'argent, dit-il. C'est elle que je veux. Je vous le dis, Farrington, elle me devient chaque jour plus indispensable...

— D'autres femmes vous ont paru également indispensables, autrefois, répondit Farrington d'une voix ardente, et vous avez profité de leur faiblesse, fané leur beauté pour un instant de plaisir... et puis, qu'en avez-vous fait ? Vous les avez rejetées, comme un fruit dont on a savouré la pulpe embaumée... Ah, je connais votre passé, mon ami, et tout ce dont je veux m'assurer présentement c'est de la sincérité de votre menace, parce que, alors...

— Alors quoi ?

— Parce que si vous avez réellement l'intention de faire ce que vous avez dit, vous ne sortirez pas vivant de cette maison.

Il parlait si tranquillement et sans forcer la voix que Poltavo fut un moment sans bien saisir le sens de ces derniers mots, mais soudain, son sourire un peu obséquieux s'éteignit sur ses lèvres, et d'une main preste il sortit son revolver.

— N'essayez pas de me jouer quelque mauvais tour, dit-il, je me suis prémuni contre toute éventualité, M. Farrington ; vous avez tort de me menacer.

— Je crains plutôt que ce ne soit vous qui ayez eu tort de vous fier à vos propres précautions... Essayez donc votre arme... J'ai l'impression qu'elle est vide de cartouches...

D'un coup d'œil, Poltavo s'assura que Farrington disait vrai. Il devint livide.

— Voyons, voyons, dit-il, finissons donc de nous quereller. Je suis venu voir en quoi je pourrais vous être utile.

— Vous êtes venu essayer de me contraindre de changer mes vues sur le mariage de Doris... et je regrette que vous ayez eu cette idée...

Il pressa un bouton de sonnette à portée de sa main, et le Dr Fall entra.

— Veuillez faire donner quelque rafraîchissement au comte, dit-il, il va repartir pour Londres.

Ces mots, calmement dits, rassurèrent Poltavo qui s'était senti envahi de terreur. Cette immense et silencieuse maison l'effrayait. Pénétré d'une nouvelle assurance, il se retourna sur le seuil et dit avec insolence :

— Vous ne revenez donc pas sur votre décision ?

— En aucune manière, répondit Farrington.

— Très bien.

Il suivit Fall le long du corridor jusqu'à la porte de l'ascenseur que le docteur lui ouvrit. Poltavo entra et la porte se referma aussitôt sur lui.

— Comment dois-je manœuvrer cet ascenseur ? demanda le comte à travers le croisillon métallique.

— Je le mets en marche de l'extérieur, répondit le Dr Fall. En effet, il pressa un bouton et l'ascenseur se mit à descendre lentement. Il passa devant un premier corridor : c'était le premier étage, puis un autre, c'était le corridor... et là il ne s'arrêta pas et continua sa course vers les profonds sous-sols... Au bout de quelques secondes, il se posa devant une porte ou plutôt une grille formée d'épais barreaux d'acier. À l'arrivée de l'ascenseur, la porte s'ouvrit. Poltavo se tenait maintenant sur ses gardes ; il ne sortit pas immédiatement de l'ascenseur, mais redoutant toute éventualité, il écrivit rapidement quelque chose au crayon sur un panneau de bois de la cage, puis il s'avança dans l'espace à demi-éclairé qui s'ouvrait devant lui. Il se trouva dans une assez grande chambre meublée d'un lit et quelques chaises. Sur une table, il y avait une faible lampe électrique, mais de nombreux interrupteurs aux parois lui firent espérer une plus abon-

dante lumière. Il se fouilla hâtivement. Il avait généralement sur lui quelques cartouches supplémentaires, et en effet en trouva deux dans une poche de son gilet. C'était très probablement son domestique qui, payé peut-être par Farrington, avait vidé le magasin de son revolver.

Ayant vaguement reconnu l'état des lieux, il essaya de faire un peu de lumière : il tourna un interrupteur au hasard, et trois ampoules électriques s'allumèrent simultanément. Un autre geste acheva d'inonder la pièce de clarté.

C'était évidemment une chambre souterraine, mais confortablement aménagée et pourvue de ventilateurs. Poltavo considérait attentivement ce qui allait être sans doute son domaine, lorsqu'il entendit soudain un cliquetis métallique ; il se retourna et vit la porte de l'ascenseur se rabattre d'elle-même et tout l'appareil remonter doucement vers les étages supérieurs. Il se trouva stupide de s'être laissé prendre de la sorte. En tout cas, il aurait bien dû mettre une chaise en travers de la porte de l'ascenseur. Mais les sièges n'étaient-ils pas fixés ? Non, ils étaient libres, sauf un, le grand fauteuil, lourd et profond, qui était solidement vissé au parquet.

Dans un coin, un panneau de boiserie paraissait mobile : Poltavo pensa qu'il s'agissait de la cage d'un monte-charge pour le service. En quoi il voyait juste, car, l'instant d'après, le panneau s'ouvrit et la planchette descendante apparut chargée d'un plateau où était disposé un substantiel repas. Il prit le plateau et en inspecta le contenu. Il y avait là une note écrite au crayon disant : « Ne craignez pas ces mets. Le Dr Fall s'en porte garant, et viendra les goûter sous vos yeux, si vous en témoignez le désir. Pour appeler quelqu'un, pressez le bouton de sonnette placé sous la table. »

Poltavo avait très faim. Il décida de se fier aux promesses du billet. Après tout, il était si complètement au pouvoir des maîtres de la « Maison Magique », qu'il était bien inutile de se méfier d'une chose plutôt que d'une autre. Il absorba donc

l'excellent repas qui lui était servi, et, quand il eut terminé, il sonna. Il n'attendit pas longtemps. Bientôt il entendit un léger glissement de l'ascenseur et s'en rapprocha, le revolver au poing... mais soudain il s'entendit appeler : il se retourna et aperçut le D^r Fall debout devant lui, au centre, de la pièce. Il sursauta.

— Vous ai-je fait peur ? dit le docteur en souriant. Je ne suis pas venu du côté où vous m'attendiez. C'est qu'il y a plusieurs issues à cette pièce.

— Puis-je savoir pourquoi vous me traitez ainsi ? demanda Poltavo.

— Votre indignation est tout à votre honneur, comte, répondit tranquillement Fall en tirant son étui à cigares de sa poche. Il le tendit à son prisonnier. Fumez-vous ? Non ? Tant pis. Une cigarette, alors ?

— Merci, j'en ai sur moi.

Le docteur décapita tranquillement son cigare et l'alluma.

— Je suis tout prêt, dit-il enfin, à répondre à votre question. J'agis sur les ordres de M. Farrington, qui est violemment irrité contre vous, et qui me paraît en ce moment tout disposé à vous traiter aussi durement que les deux constructeurs de cette maison dont il avait reçu des lettres de menaces.

— Je me moque bien de ces gens-là et les ignore.

— Vous avez tort. L'un d'eux était un excellent architecte et l'autre un ingénieur électricien remarquable. Chargés des travaux de construction et d'aménagement de cette maison, ils ne se sont pas contentés de leurs splendides honoraires, mais ont cherché à toucher davantage, par des moyens détournés, dont le principal effet a été leur mort soudaine, une nuit, en pleine rue, à Brakely Square.

— Vous voulez dire que Farrington les a tués ?

— Je n'irai pas jusque-là ! Je dis seulement qu'ils sont morts. Malheureusement pour eux, ils n'agissaient pas de concert, ils se sont disputés en s'apercevant qu'ils avaient tous deux l'intention de vendre leur silence à M. Farrington.

— Ah ! ah, je comprends maintenant, dit Poltavo. Ces deux excellents gentlemen ayant été tués devant la maison de M. Farrington, ce ne peut être que lui...

— Encore une fois, je n'oserais, pour ma part, conclure aussi vite, répondit tranquillement le docteur. Je remarque seulement que ces deux personnages ont eu une fin prématurée du fait de leur désir inconsidéré d'extorquer de l'argent à M. Farrington, et j'ajoute, comte Poltavo, que vous risquez fort de partager ce déplorable destin.

— Je me suis trouvé dans des impasses plus terribles que celle-ci, grommela Poltavo en cherchant à cacher son inquiétude.

— Ne vous vantez pas trop, mon cher. Je doute fort de ce que vous venez de dire. Nous sommes tout prêts à vous envoyer dans un monde meilleur car, d'ordinaire, M. Farrington ne laisse pas libre champ à ses ennemis. Cependant, dans le cas particulier, il est disposé à vous laisser encore une chance ; il pense que vous savez maintenant de quoi il est capable ; il ne vous demande aucune promesse solennelle, aucun serment ; il voudrait simplement vous voir bien convaincu que vous serez magnifiquement récompensé si vous le servez fidèlement, mais que votre mort est certaine si vous contrecarrez ses plans. Est-ce clair ?

— Limpide, répondit Poltavo en rallumant sa cigarette d'une main tremblante.

— Je vous confierai encore... reprenait le docteur lorsqu'il fut interrompu par une forte sonnerie. Fall se leva et alla se pos-

ter auprès d'un panneau qui ne présentait aucune particularité, mais derrière lequel devait se trouver un téléphone.

— Voilà ! dit-il. Oui, j'entends. — Très bien.

Il se retourna et regarda gravement Poltavo.

— On m'informe, lui dit-il, que la maison est actuellement cernée par la police. On vous a évidemment suivi.

Poltavo eut une lueur aux yeux.

— Très désagréable pour vous, dit-il.

— Encore plus pour vous, fit le docteur en se dirigeant vers l'ascenseur.

— Arrêtez !

Le docteur se retourna. Poltavo braquait sur lui son revolver.

— Je vous prie de croire, dit le comte, que cette fois mon revolver est chargé. J'avais heureusement quelques cartouches de réserve dans ma poche. Il y en a assez, en tout cas, pour...

Il n'en dit pas davantage, car à ce moment même, toutes les lumières s'éteignirent, et à son discours interrompu un rire moqueur seul répondit :

— Tirez donc !

Ses deux cartouches étaient trop précieuses pour être gaspillées dans l'obscurité. Il demeura donc, immobile, prêt à tout. Soudain, la lumière revint, mais le Dr Fall avait disparu.

Le prisonnier haussa les épaules.

Si M. Smith l'avait filé jusque-là et s'il avait cru devoir faire cerner la maison, Poltavo pouvait espérer une délivrance pro-

chaine. Si non, il n'avait qu'à faire de bonnes promesses à Farrington.

Il entendit bientôt le déclic de l'ascenseur qui s'arrêta devant sa porte. Les portes s'ouvrirent. Il saisit l'occasion, y entra, en referma la porte. Aussitôt, l'appareil se mit à remonter. Il était éclairé par deux petites ampoules électriques : Poltavo les cassa avec la crosse de son revolver et, l'arme à la main, se tint prêt à tout événement.

M. Smith était alors dans le hall avec deux agents et le Dr Fall, toujours imperturbable et poli.

— Il vous est parfaitement loisible de perquisitionner partout, disait-il. Et quant au comte Poltavo, il est en effet ici, attiré comme tant d'autres par les merveilles de nos installations mécaniques.

Quelque chose dans ses mots ironiques surprit le policier.

— Montrez-nous le comte, dit-il.

— Avec plaisir.

À ce moment même, l'ascenseur s'arrêtait en face d'eux, et Poltavo apparut, l'arme au poing.

Apercevant le groupe, il eut vite décidé avec qui il devait plutôt s'entendre. Il savait bien au fond qu'il n'avait rien de bon à attendre de la police, tandis que l'influence de Farrington pourrait lui être encore fort utile.

— Vous avez là un joli joujou, lui dit Smith. Que craigniez-vous donc en visitant les œuvres d'art du château ?

— Rien du tout, répondit Poltavo, mais il y a dans le sous-sol une installation de tir où je me suis un peu exercé. Vous devriez aller visiter cela, M. Smith, cela en vaut la peine.

Fall, qui n'avait pas quitté Poltavo du regard, eut une lueur approbative dans ses yeux sombres.

— En temps ordinaire, je ne prendrais pas la peine de visiter un tir de salon, dit M. Smith, étant donné surtout que vous ne me dites pas la vérité, mon cher comte. J'ai l'impression, d'autre part, que ma présence ne vous est pas nuisible en ce moment. Pour toutes ces bonnes raisons, il ne me sera peut-être pas inutile en effet d'aller visiter cette partie de l'immeuble que je ne connais pas encore.

Le docteur haussa les épaules.

— On ne peut guère appeler cela un tir, dit-il, mais comme c'est dans le sous-sol, on l'utilise quelquefois pour des exercices d'armes à feu. Je ne vois d'ailleurs aucun inconvénient à ce que vous y alliez voir par vous-même.

M. Smith entra dans l'ascenseur, rendu obscur par suite des précautions prises un moment auparavant par Poltavo.

— Je descends seul, déclara le Chef de Police. M. Fall s'inclina, referma la porte et l'ascenseur partit.

Ils attendirent quelque temps. Fall qui pouvait seul manœuvrer l'appareil à volonté, était maître de la situation, mais il avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas en abuser, et, au bout de quelques minutes, l'ascenseur réapparut. M. Smith en ressortit.

— Merci. Je sais maintenant ce que je voulais savoir, dit-il avec un léger coup d'œil à Poltavo. Mais, vraiment, Dr Fall, votre demeure est extraordinairement aménagée !

— Elle est toujours ouverte à vos investigations, répondit le docteur poliment.

M. Smith joua un instant d'un air distrait avec sa petite lampe électrique... puis il se dirigea vers la grande porte. Là il se retourna :

— Votre prudence est remarquable, dit-il à Poltavo. Lorsque vous vous êtes vu pris au piège, vous avez eu la précaution de signaler votre passage par écrit. Mais maintenant que votre inscription a atteint son but, vous serez bien avisé en conseillant à vos amis de l'effacer.

Là-dessus, après un léger salut, il sortit de la maison suivi de ses trois acolytes.

— Qu'a-t-il voulu dire ? demanda vivement Fall.

— Il a vu, bégaya Poltavo, fort démonté et troublé... il a lu quelques mots que j'avais écrits au crayon... en descendant... dans l'ascenseur... Oh ! rien de grave, je vous assure... une simple phrase pour annoncer que j'étais emprisonné dans les sous-sols.

En poussant un juron, Fall se précipita dans l'ascenseur et l'explora à la lueur d'une allumette. Il vit ce que Poltavo avait écrit : Cela ne dévoilait certes pas le secret de la Maison Magique, mais c'en était assez pour éveiller les soupçons de l'actif Chef de Police.

— Vous en faites de belles, vous ! dit sévèrement le docteur ; tâchez de ne pas recommencer ! Pour cette fois, on s'arrangera, mais une récidive vous serait fatale, à vous le premier ; tenez-vous le pour dit !

CHAPITRE XI

LA PETITE LAMPE ROUGE

Une heure venait de sonner à l'église de Bradley, lorsque M. Smith émergea de l'ombre d'une haie qui courait parallèlement à la façade est de la Maison Magique. Deux autres hommes également, cachés dans l'ombre, se levèrent et s'avancèrent à sa rencontre sur le chemin.

— Je crois que j'ai découvert un bon endroit, leur dit le policier à voix basse. Comme je le pensais, il y a des réseaux de fils électriques dans les haies et des sonneries aux murailles. Mais, je crois avoir trouvé une brèche par où nous pourrions passer.

Il les conduisit à l'endroit d'où il était sorti de la haie.

— Ah, voilà cependant un fil ! dit-il en touchant du doigt un très fin et délié linéament ressemblant à un rameau de plante flexible. Un de ses compagnons l'examina avec sa lampe de poche.

— Je peux y faire un raccord, dit-il.

Il prit une bobine de fil électrique et travailla quelques secondes ; après quoi, ils passèrent tous trois...

— Il doit y avoir un homme de garde par là, dit M. Smith, et j'ai l'idée qu'il y a aussi des fils tendus un peu au-dessus du sol. Il avait fixé une sorte de tuyau à sa lampe de poche, de manière

à n'en pas laisser disperser la lumière, et il explora soigneusement le terrain sur lequel ils avançaient.

— En voici un.

Les trois hommes aperçurent un léger fil courant à quelques centimètres de terre et soutenu de distance en distance par de petits pieux.

— On place cela chaque soir, une fois la nuit venue, dit M. Smith. J'ai aperçu l'homme qui le faisait l'autre soir. Il doit y en avoir un autre plus près de la maison.

En effet, ils virent bientôt un autre fil qu'ils sautèrent en évitant soigneusement de le toucher.

— À terre ! ordonna vivement M. Smith.

D'un moment, Ela n'aperçut rien d'anormal, mais après quelques secondes, l'ombre de la sentinelle parut, passa entre eux et la maison. Le gardien allait lentement, et malgré la faible clarté des étoiles, on put voir un instant le canon de son fusil briller dans l'ombre. Il fallut attendre qu'il eût tourné le coin de la maison. Alors, ils traversèrent la pelouse. M. Smith portait un sac qu'il ouvrit alors, et dont il sortit un lapin.

— Mon pauvre ami, dit-il, il faut te sacrifier à la grande cause d'une enquête criminelle...

Il gravit les marches du perron et posa le lapin devant la porte. L'animal effrayé, chercha immédiatement à se dissimuler sous l'espace qu'il devinait entre le rideau métallique mobile et la porte elle-même, mais à peine eut-il écarté deux des bizarres pendeloques qu'une lueur bleuâtre jaillit et il roula à terre inanimé.

M. Smith le ramassa. — Il est bien mort, dit-il... Maintenant, à vous, Johnson !

Celui-ci mit des espadrilles et des gants de caoutchouc. Avec beaucoup de précautions pour ne pas se laisser toucher une autre partie du corps par le rideau mobile, il relia les fils en un faisceau ce qui permettait d'atteindre la porte sans risquer le fâcheux contact. M. Smith, pourvu également de semelles et de gants isolateurs, examina la serrure : elle était d'un modèle très ordinaire et il ne leur fut pas difficile de la faire jouer. Le seul danger était que la porte fût en outre pourvue d'une barre ou d'une chaîne de sûreté, mais les habitants de la maison, se fiant sans doute à leur protection électrique n'avaient mis aucun autre obstacle à l'entrée.

La porte ayant tourné silencieusement sur ses gonds, les détectives entrèrent dans le hall.

— Restons un moment-là, dit le Chef, et examinons l'état des lieux. Espérons que la sentinelle ne remarquera pas que le rideau mobile est écarté, lorsqu'elle repassera.

Ils ne découvrirent aucun nouveau piège électrique dans le hall, et M. Smith, y laissant ses deux subordonnés, gravit doucement les escaliers. À chaque étage, il s'arrêtait pour écouter, mais toute la maison était plongée dans le plus complet silence.

Au troisième, il s'orienta. Il avait, à sa première visite, fait quelques observations qui lui permirent de se diriger sans trop d'hésitation vers la chambre où il avait interviewé le pauvre M. Moole. Il se rappelait qu'il y avait là une double porte. Il ouvrit la première toute grande sans le moindre bruit, puis tâta le loquet de la seconde : elle s'ouvrit. Il l'entrebâilla seulement, mais cela lui suffit : Ce n'était pas la même pièce que celle où il avait vu le malade : Celle-ci était richement meublée en cabinet de travail, et, devant un bureau de luxe un homme était occupé à écrire. Il lui tournait le dos. Mais comme M. Smith poussait un peu plus la porte, l'homme tourna la tête, se leva et vint à la rencontre de son visiteur nocturne... Mais celui-ci n'eut que le temps d'entrevoir une figure entièrement masquée, car aussitôt que l'inconnu l'aperçut, il fit un geste et la pièce se trouva plon-

gée dans l'obscurité la plus profonde. En même temps, la porte mue par une force irrésistible, se referma, rejetant le détective dans le corridor. Là, changement de scène ; de la lumière à profusion, et, à quelques pas, la face souriante du Dr Fall.

— À quoi dois-je l'honneur de votre visite inopinée ? demanda-t-il obséquieusement.

— À mon insatiable curiosité, répondit froidement M. Smith. Je désirais ardemment revoir ce pauvre M. Moole.

— Et comment l'avez-vous trouvé ?

— Malheureusement je me suis trompé d'étage, et au lieu de trouver le malade, j'ai dérangé sans le vouloir un gentleman en train d'écrire, avec un masque sur le visage... ce qui ne doit pas être entièrement confortable...

Le docteur fronça du sourcil.

— Je ne vous suis pas, dit-il comme s'il éprouvait quelque crainte pour l'état d'esprit de son interlocuteur.

— Si vous me suiviez dans cette chambre, reprit M. Smith gaiement, vous me comprendriez mieux.

À ce moment un étrange bruit sourd retentit accompagné d'une forte trépidation, comme celle que produit le passage d'un camion à proximité.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le détective.

— Cela ? C'est une des déplorables conséquences qu'il y a à bâtir une maison sur une vieille mine abandonnée, répondit le docteur ; mais en ce qui concerne votre bizarre hallucination de tout à l'heure, je serais fort heureux de vous désabuser : Vous ne vous êtes trompé ni d'étage ni de porte.

— Allons donc !

Le D^r alla droit à la double porte et l'ouvrit : il n'y avait aucune lumière, mais le docteur tourna un commutateur, et M. Smith se vit en effet dans la pièce même où il avait visité M. Moole : elle n'avait pas changé ; Il y avait toujours au centre le tapis bleu sur lequel se trouvait le lit, et il y aperçut la face jaune du malade... M. Smith jeta un cri de surprise et se passa la main sur le front.

— Vous voyez, reprit le docteur, que vous avez été victime d'un trouble passager... Peut-être le manque de sommeil... ?

— Ça m'étonnerait... Enfin... Mais, puis-je visiter les chambres situées immédiatement au-dessus et au-dessous de celle-ci ?

— Tant que vous voudrez. Au-dessus, c'est une chambre à provisions.

Il le précéda à l'étage et en effet, immédiatement au-dessus de la chambre de M. Moole, se trouvait une pièce où il n'y avait que des ballots d'épicerie...

— Vous ne vous en servez guère..., observa M. Smith.

— Non, nous avons tellement de place ! Voyons maintenant au second.

En descendant, le même bruit trépidant qu'un instant auparavant se renouvela.

— Que c'est déplaisant ! n'est-ce pas ? remarqua le docteur ; au début, cela m'alarmait fort, mais maintenant je commence à m'y habituer.

La pièce située au-dessous de celle qui avait tellement intrigué le docteur était une chambre à coucher d'ameublement assez ordinaire.

— Une chambre d'amis, déclara Fall.

M. Smith entra et inspecta soigneusement celle pièce : Il n'y aperçut rien d'anormal.

— J'espère que vous voilà satisfait, reprit le docteur, et que vos deux compagnons ne s'impatientent pas trop dans le hall.

— Vous les avez vus ?

— Oui, quelques secondes après votre entrée, répondit gravement l'autre. C'est que, mon cher Monsieur, nous n'employons pas ici de ces carillons qui épouvantent toute une maison... Lorsque la porte d'entrée tourne sur ses gonds, une petite ampoule rouge s'allume dans ma chambre, et c'est tout. Malheureusement, lorsque vous êtes entré, je me trouvais dans une pièce contiguë ; je n'ai aperçu la lumière rouge qu'en venant chercher un papier dont j'avais besoin, de sorte que j'exagère un peu en disant que je suis au courant de vos faits et gestes depuis que vous avez franchi le seuil, mais il s'en est fallu de peu... Je vous montrerai mon système avertisseur si cela peut vous intéresser.

— Je serai ravi.

M. Smith était vraiment curieux d'en savoir le plus possible sur l'organisation de l'étrange demeure. L'appartement du docteur se trouvait au premier étage, immédiatement au-dessus de la partie du hall la plus proche de la porte d'entrée. Il consistait en un cabinet de travail et une riche chambre à coucher. À côté du lit était placé un meuble cylindrique pareil extérieurement à ces sortes de consoles employées pour supporter des plantes d'ornement.

— Regardez là-dedans, dit le docteur.

L'objet était creux, et à quelque distance de son orifice se voyait un petit carré de papier argenté... ou plutôt, on eût dit du papier argenté, mais sur cette glace sans tain se mouvaient, se dessinaient, allaient et venaient, en raccourci deux personnages

en qui M. Smith n'eut pas de peine à reconnaître ses agents Ela et Johnson.

— Vous voyez là une de mes inventions, déclara le Dr Fall. C'est un jeu de miroirs qui condense toutes les images du hall et me les renvoie ici ; c'est si sensible que je vois même ce qui se passe dans la demi-obscurité.

— Merci, dit M. Smith. Vous êtes très ingénieux.

Il n'avait qu'à accepter sa défaite avec autant de grâce que possible, car évidemment il n'y avait rien à dire à ces excentriques procédés du docteur. Néanmoins, il restait intrigué.

En descendant, Fall lui dit :

— Vous allez éprouver quelque difficulté à rouvrir la grande porte.

— Dans ce cas particulier, je crois que vous vous trompez, répondit Smith avec assurance.

Le docteur alluma les lampes du hall et les deux agents s'approchèrent de leur chef.

— Nous avons laissé la porte entr'ouverte, expliqua Smith.

— C'est possible, répliqua le docteur ; malgré cela je crains que vous ne puissiez l'ouvrir sans mon aide.

Ela la tira de toutes ses forces, mais sans la faire pivoter d'un millimètre.

— Commande électrique, expliqua le docteur. Tous vos efforts réunis ne pourraient l'ébranler dans un sens ou dans l'autre. J'ai encore appliqué là une de mes bonnes idées. Il faudra que je la fasse breveter un de ces jours.

Il prit alors une minuscule clef dans la poche de son gilet et l'introduisit dans un trou presque invisible du lourd panneau de chêne, et, instantanément, la porte s'ouvrit toute grande.

— Je vous souhaite une bonne nuit, dit Fall debout sur le seuil. J'espère avoir le plaisir de vous revoir.

— Soyez bien sûr que ce plaisir sera partagé, répondit M. Smith.

CHAPITRE XII

L'INCERTAIN AMOUR

Doris Gray se trouvait en présence d'un douloureux dilemme. Sa position avait même quelque chose de tragique depuis l'ouverture du testament de son oncle. D'ailleurs elle en était à douter encore de la réalité de sa mort. Mais, vivant ou mort, il lui avait laissé un terrible problème à résoudre.

Elle ne détestait certes pas Frank Doughton, mais elle était peut-être trop jeune encore, elle manquait de lumière sur les plus graves éléments de la vie, de l'amour et du mariage pour se décider en pleine connaissance de cause. Et alors, Poltavo, ce gentleman si courtois et raffiné, ce comte romain, qui connaissait toute l'Europe, qui avait fréquenté les sociétés les plus aristocratiques des grandes capitales, cet homme fin, disert et spirituel lui avait fait une très vive impression. Il vint un moment où elle n'aurait su dire qui elle préférerait du jeune Anglais ou du noble cosmopolite.

Et même, à tout prendre, si elle avait eu à se décider sur le champ, la balance aurait penché en faveur du comte. Elle se disait aussi que son oncle n'avait pas le droit par delà la tombe de lui imposer un mari, et elle en éprouvait un certain ressentiment.

En fait, elle ne désirait pas encore se marier à tout prix. Elle préférerait laisser la question irrésolue. Elle avait cinq ans

devant elle avant d'être obligée de s'assurer des sentiments qu'elle pourrait éprouver pour ou contre Frank Doughton. Celui-ci ne lui était pas indifférent, et il y avait quelque chose de particulièrement vivifiant, réconfortant et rassurant en lui. Il était empressé, bon, plein de sympathie, oui... mais n'y avait-il pas certaines nuances auxquelles il restait étranger ? D'ailleurs, elle eût été elle-même bien embarrassée le plus souvent s'il lui avait fallu définir ces nuances...

Par une glorieuse matinée d'avril, elle se promenait seule à Green Park. Elle était d'humeur joyeuse, car tout autour d'elle, depuis les cimes des arbres jusqu'au moindre brin d'herbe respirait le bonheur de vivre, de fleurir, dans l'atmosphère enchantée du printemps. Ce matin-là, elle rencontra Frank. Il était si épanoui, lui aussi, si débordant de joie, qu'elle ne pût s'empêcher d'en sentir l'influence bienfaisante. Il l'avait aperçue le premier et hâta le pas pour la rejoindre.

— Écoutez, lui cria-t-il ; j'ai d'excellentes nouvelles !

— Asseyons-nous, répondit-elle en lui désignant un banc près de là.

... Et maintenant, voyons, quelles sont donc ces merveilleuses nouvelles ?

— Vous vous rappelez que M. Farrington m'avait chargé de retrouver l'héritier de Tollington ?

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, je l'ai retrouvé... ou presque, répondit triomphalement le jeune homme. Et c'est tout à fait extraordinaire pour quelqu'un comme moi qui suis un bien piètre détective. J'avais bien prévenu M. Farrington de mon impuissance à rien découvrir d'intéressant. D'autant plus qu'il ne pouvait me fournir aucune donnée d'où l'on aurait pu partir. On savait seulement que le vieux Tollington avait un neveu, le fils d'une sœur décédée, et que la fortune revenait naturellement à ce neveu.

Mais où l'affaire s'embrouillait, c'était à ceci : Cette sœur de Tollington avait été fiancée à un riche agent de change de Chicago. Or, la veille de son mariage, elle se fit enlever par un Anglais, qui était reçu chez elle, mais que ses parents connaissaient fort peu. On estimait généralement que c'était un « propre à rien » venu en Amérique pour chercher fortune. Il se révéla cependant aventurier de marque peu commune, en tout cas, car il ne se borna pas à refuser toute communication avec les parents de la jeune fille – quoiqu'il les sût extrêmement riches –, mais il les laissa même dans l'ignorance de son nom véritable. Il ressortit plus tard de l'enquête qu'il avait pris un faux nom en venant en Amérique. Dès ce moment, on n'entendit plus parler de lui. On sut vaguement qu'il était retourné en Angleterre avec sa jeune femme, et qu'il avait réussi par son travail et sa persévérance à se faire une assez bonne situation, croit-on. La jeune femme écrivait régulièrement à ses parents, mais sans jamais donner son nom entier ni son adresse. On devait lui répondre par l'intermédiaire des annonces du *Times*. De la sorte, il ne fut jamais possible de l'atteindre directement, et quand ses parents moururent et que son frère reprit les recherches, il échoua complètement. Vous comprenez, conclut Frank un peu naïvement, il est bien impossible de découvrir quelqu'un dont personne ne sait même pas le nom.

— Je vois, dit Doris. Et alors, vous, vous avez réussi là où tout le monde a échoué ?

— Je ne prétends pas encore avoir réussi, répondit-il en riant, mais ce que j'ai découvert, c'est que l'homme qui a enlevé la sœur du vieux Tollington, a vécu pendant quelques années à Bradley.

— À Bradley ! Mais je connais cette petite ville. C'est là qu'habite Lady Constance Dex !

— Oui, dit-il. Tout le monde semble s'y être donné rendez-vous... Même ce personnage...

— Quel personnage ?

— Poltavo. Il paraît qu'il est l'hôte du D^r Fall... à la Maison Magique... Tout le monde en Angleterre a entendu parler de cette extraordinaire demeure...

— Je ne suis pas tout le monde, dit-elle ; mais n'importe. Continuez votre récit. Comment avez-vous découvert que cet époux de Miss Tollington a habité Bradley ?

— Par pur hasard ! Vous savez que j'ai demeuré moi-même quelques années à Bradley.

C'est là que j'ai fait la connaissance de votre oncle. J'étais encore un gamin. Mais ce n'est pas d'avoir vécu aussi dans cette remarquable cité qui m'a beaucoup aidé...

N'avez-vous pas vu récemment dans les journaux qu'en démolissant un vieil immeuble qui avait abrité longtemps le bureau de poste de Bradley on a découvert tout un paquet de lettres qui avaient glissé dans une fente de la paroi sous la boîte et ainsi n'étaient jamais parvenues à destination ?

— J'ai lu quelque chose de ce genre, répondit Doris. Ces lettres dataient de quarante ou cinquante ans, n'est-ce pas ?

— Oui, et l'une d'elles était adressée à Tollington par sa sœur. Comme journaliste, j'ai pu avoir connaissance de cette lettre et en ai pris copie. Voici :

Il sortit de son portefeuille et lut à Doris la note suivante :

« Mon cher George,

Un petit mot seulement pour te dire que nous sommes très bien et heureux. J'ai vu ta dernière réponse dans le *Times* et suis bien contente d'avoir eu ainsi de tes bonnes nouvelles. Henry t'envoie ses meilleurs messages.

Ta sœur affectionnée,

ANNIE. »

... Naturellement, ce n'est pas énorme, reprit Frank en repliant la lettre, car je pense bien qu'il y a toujours eu de nombreuses Annie à Bradley, mais enfin, c'est un premier point acquis.

— En effet » dit-elle en souriant.

— C'est que, reprit-il, cette affaire a beaucoup d'importance pour moi – ou, du moins, en avait – car, par l'intermédiaire de votre oncle, j'avais conclu un arrangement extrêmement avantageux avec les exécuteurs testamentaires de Tollington... Oui, extrêmement intéressant, répéta-t-il à dessein.

Elle le regarda vivement.

— Au point de vue pécuniaire ? demanda-t-elle.

— Oui, d'abord, mais, indirectement, à d'autres points de vue aussi... Ah Doris, ajouta-t-il en baissant la voix, je n'avais pas encore eu l'occasion de vous dire combien je déplore les termes du testament de votre oncle ! Il est abominable que vous vous croyiez forcée d'agir d'une façon contraire à vos sentiments !

Elle rougit légèrement et détourna les yeux.

... Je ne prétends aucunement profiter de cet état de chose. Je désire que vous ne veniez à moi que pour une raison, la

grande, la seule qui compte, et non pour de misérables questions de gros sous...

Elle ne répondit pas et il soupira profondément.

— C'est pourquoi, reprit-il, j'avais espéré être en mesure d'apporter un jour tout le luxe et le confort désirables à la femme que j'aime...

— Mais cela ne ferait aucune différence, dit-elle vivement.

— Oh, si ! répliqua-t-il avec force, car, alors, vous comprenez, vous ne croiriez plus que c'est à votre fortune que j'en veux, mais que c'est à vous, à votre cœur seulement !

Cette fois elle tourna vers lui des yeux à la fois plus brillants et plus doux.

— Je n'arrive pas à voir clair en moi-même, dit-elle ; mon propre cœur est un mystère pour moi. Certes, j'ai beaucoup de sympathie pour vous, mais est-ce celle que vous cherchez ? Je ne sais...

— Y a-t-il... quelqu'un d'autre ? demanda-t-il avec effort.

Elle évita son regard et se mit à jouer avec le manche de son ombrelle.

— Non, dit-elle enfin, en tout cas, rien de définitif...

— Mais possible ? insista-t-il.

— Il y a toujours des possibilités de ce genre autour de nous, répondit-elle en parant adroitement le coup droit... Mais, je crois, Frank, que vous avez pour le moins autant de chance que quiconque...

Elle haussa les épaules... — Je parle, reprit-elle, comme si j'étais une grande princesse à conquérir. Croyez bien que rien n'est plus loin de ma pensée. Je ne crois pas être orgueilleuse, et plus je vais, plus j'apprécie la modestie.

... Ils se levèrent et sortirent du parc. Il l'accompagna jusqu'à un taxi et demeura immobile sur le trottoir tant que la voiture fut en vue.

La jeune fille elle-même était émue, mais indécise. Il lui aurait fallu quelque circonstance grave, quelque fort choc inattendu, pour libérer ses sentiments latents et lui faire voir clair en elle. En attendant, Poltavo l'influçait beaucoup ; sa belle prestance, sa voix agréable, toute sa distinction lui en imposaient de plus en plus.

En arrivant chez elle, elle se disposait à monter droit dans sa chambre, lorsque le valet de pied l'arrêta d'un air important.

— Il y a là une lettre très urgente, Mademoiselle. Le porteur a insisté pour qu'elle vous soit remise en main propre le plus tôt possible.

Elle prit la missive qui portait en inscription son nom et son adresse écrits à la machine. Elle déchira l'enveloppe dans laquelle s'en trouvait une autre où elle lut : « Ne lisez cette lettre qu'une fois seule. Fermez bien votre porte et prenez soin qu'il n'y ait personne à proximité. »

Ces mots étaient également dactylographiés. Elle fronça du sourcil. Qu'était-ce encore que ce mystère ? Néanmoins elle se prêterait volontiers à l'étrange requête. Elle alla s'enfermer dans sa chambre et ouvrit la seconde enveloppe... Alors elle étouffa un cri de surprise et pâlit, car en ces lignes tracées cette fois à la main, elle reconnut l'écriture de son oncle. Il lui disait :

« Je vous ordonne de vous marier avec Frank Doughton d'ici sept jours. Ma fortune et ma vie en dépendent. »

C'était lisiblement signé : « Grégory Farrington » et, au-dessous de la signature, il y avait encore : « Brûlez soigneusement tout ceci, si vous avez quelque égard pour moi. »

*** **

M. Smith venait d'entrer dans le cabinet du Préfet de Police qui l'avait fait appeler.

— Quelles nouvelles m'apportez-vous ? lui demanda celui-ci.

— Monsieur le Préfet, je sais maintenant beaucoup de choses sur cette affaire, et, sur de solides hypothèses, j'en déduis plus encore.

— Bien, mais voyons d'abord les faits.

— Le premier, M. le Préfet, c'est que Grégory Farrington est encore en vie. Le cadavre repêché dans le fleuve doit-être celui du cambrioleur blessé dans la tentative sur les entrepôts des douanes. L'hypothèse qui en découle est que le second cambrioleur n'était autre que Farrington et qu'il ne s'agissait pas là de voler quelques marchandises courantes, mais de s'emparer des papiers du Dr Goldworthy où devaient se trouver des choses très compromettantes pour Farrington, en particulier les preuves de ses torts envers quelqu'un qui ne lui pardonnerait pas.

— Vous faites allusion à Lady Constance Dex ?

— Oui. Évidemment Farrington est responsable de la mort du fiancé de Lady Dex, c'est lui qui a informé Georges Doughton du scandale qui avait atteint autrefois cette dame, et lui, âme chevaleresque, est parti immédiatement pour l'Afrique. Tout cela, j'en suis convaincu ressortait clairement des documents rapportés par le Dr Goldworthy et Farrington pouvait s'attendre à la vengeance immédiate et terrible de Lady Dex.

— Avez-vous des preuves ?

— Quelques-unes. Voici surtout la copie d'une lettre de Georges Doughton à son ex-fiancée... C'est très important... et je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai dû recourir à un moyen un peu violent pour me procurer ce document.

Le Préfet sourit.

— Je sais, dit-il, que la Cure de Bradley a été cambriolée, il y a quelques jours, et je suppose que votre fidèle Sikes n'est pas étranger à cet événement.

— En effet, répondit M. Smith. Mais j'arrive au second fait : c'est que Grégory Farrington et le maître chanteur international Montague Fallock sont une seule et même personne.

Le Préfet fit un geste de surprise.

— Vous êtes sûr ?

— Je le crois fermement. Les dispositions du testament de Farrington confirment cette opinion : elles étaient faites pour nous dépister, mais avec quelque chose de trop achevé qui m'a donné l'éveil. De plus, de nouvelles lettres de chantage adressées récemment par Fallock à de grands personnages sont venues renforcer mes soupçons.

— Où se trouve Fallock actuellement ?

— Il est l'hôte de la Maison Magique.

— Où il doit être facile de l'arrêter, n'est-ce pas ?

— Pas tant que cela, M. le Préfet. Cette maison renferme plus de secrets que nous ne l'imaginons. Elle a été construite, évidemment, par un savant et habile homme, tel que précisément Farrington. Son principal objet a dû être de se ménager des moyens de fuir en n'importe quelle circonstance. Et je suis parfaitement certain que tout coup de force de notre part

n'aurait d'autre résultat que de le faire fuir qui sait où... Il nous faut attendre.

— Ce que je ne m'explique pas, dit le Préfet, c'est ce qui lui a fait faire ce sensationnel et faux suicide !

— C'est simple cependant, répondit M. Smith en souriant. Farrington ne se sentait plus en sécurité : il se doutait que je l'identifiais avec Fallock ; il savait surtout que je le soupçonnais fort de l'assassinat des deux hommes qui s'étaient disputés devant sa porte. Nous savons en effet qu'il faisait toujours venir de l'étranger les artisans ou spécialistes dont il avait besoin pour achever et perfectionner l'aménagement de sa fameuse maison de Bradley. Commencé il y a trente ans, cet immeuble n'a été tout à fait complété que ces dernières années. Ce sont ces derniers détails qui ont de l'importance. Or, j'ai découvert que les deux individus tués devant sa porte avaient précisément été employés par lui à des ouvrages de précision électriques et mécaniques. L'un était architecte, l'autre électricien ; tous deux avaient été bien payés et rapatriés une fois leur ouvrage fini. Mais ils découvrirent, malheureusement pour eux, quelle sorte d'homme était leur employeur, et ils étaient revenus en même temps, quoique sans se concerter, pour se faire payer leur silence. Farrington-Fallock admit lui-même qu'il surprit l'objet de leur querelle. Il se tenait derrière sa porte. Il s'avisa qu'il y avait là une excellente occasion de se débarrasser à la fois de deux menaçants personnages. Il entrebâilla sa porte, les tua à coups de revolver, referma, alla replacer son arme dans un tiroir, et revint à temps pour accueillir le premier agent accouru... Mais, en entrant chez lui, j'ai nettement senti l'odeur de la poudre qui n'avait pu se dissiper si vite dans le hall. Lady Dex se trouvait là aussi ; elle a dû être témoin de tout.

— Mais pourquoi était-elle chez Farrington ?

— Mon hypothèse est qu'elle était venue pour obtenir de lui confirmation de ce que les documents rapportés d'Afrique lui avaient appris sur la mort de Georges Doughton.

— Ceci n'explique pas le motif de Farrington pour disparaître comme il l'a fait. Il avait du crédit. Il disposait de la fortune de sa nièce. Il aurait pu déjouer toutes vos recherches ; il n'est pas de ceux qui prennent peur pour si peu.

— Là, je le confesse, je me perds en conjectures, dit M. Smith. Cette comédie de suicide ne s'accorde pas avec ce que nous savons de son caractère. Il n'avait pas touché à la fortune de sa nièce, et il semble que son affection pour elle fût bien réelle. Je ne vois pas ce qui l'a incité à agir ainsi...

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je vais me borner à faire surveiller étroitement la « Maison Magique ». Je ferai tout pour endormir sa méfiance et l'attirer au dehors. Hors de cette damnée demeure, il sera bien habile s'il nous échappe.

— Et Poltavo ?

— Poltavo est de retour à Londres. Je crois qu'il sera plus facile à surprendre. Il sert d'agent à Farrington et il est d'une vanité effrayante !

CHAPITRE XIII

LES SUCCÈS DE POLTAVO

Poltavo était en effet rentré en ville et avait déjà fait une brillante apparition dans les salons les plus cotés de la capitale.

Jusqu'alors, sa situation financière et sa position sociale avaient bien fait l'objet de quelques doutes, et les maîtresses de maison prudentes avaient hésité avant de l'inviter. On se chuchotait que son titre de comte ne signifiait rien, qu'il y avait une demi-douzaine de Poltavo dans le *Gotha* et qu'il était bien difficile d'être au clair sur son origine. Lui-même répondait à peine ou par monosyllabes dédaigneuses aux questions qu'on essayait de lui poser négligemment, au hasard des conversations.

Mais après son bref séjour à Bradley, les plus sceptiques n'eurent plus d'excuse à ne pas l'admettre sur un pied d'égalité dans le monde le plus fermé. Le jour même de son retour, il loua un délicieux appartement à Burlington Gardens, acheta deux autos de grand luxe qu'il paya comptant, fit de nombreuses emplettes de tout genre et, pour tout dire, se mit immédiatement à vivre en homme habitué à la plus large opulence.

Il avait profité de la sévère leçon reçue à la Maison Magique. Depuis cette heure de transe épouvantable où il avait pu craindre une mort immédiate et sans phrase, il était dompté. Sans l'avoir voulu avouer au Dr Fall ni à son maître, il avait décidé de modifier son plan de conduite et de se soumettre – au

moins en apparence. « Je vous obéirai », se murmurait-il à lui-même, en classant les papiers de son bureau modern style, « oui je vous obéirai tant que j'y trouverai mon avantage, mais ce qu'il y a de sûr c'est que je ne vous procurerai plus le plaisir de ma présence à la Maison Magique ».

Poltavo était donc actuellement bien pourvu d'argent, mais il devait agir selon les ordres reçus. Il connaissait maintenant à fond l'organisation de *L'Indiscret* qui avait des centaines de collaborateurs et de correspondants épars dans tous les pays, et recrutés dans toutes les classes de la société. Le journal ne rapportait par lui-même pas grand'chose. Mais il payait bien ses collaborateurs occasionnels et offrait des prix supérieurs à la moyenne pour tout article acceptable.

Nombre d'hommes et de femmes en proie au malin désir de se venger de quelque ennemi lui adressaient des informations, qui étaient publiées – avec ménagement – quand il s'agissait de gens impossibles à saigner.

Mais très souvent ces articles visaient des scandales qu'il eût été difficile d'imprimer. Cependant, le collaborateur était payé. Dans quelque lointain château de campagne, un valet haïeux ou une femme de chambre envieuse recevait bien un mandat-postal, mais sans jamais découvrir dans les colonnes du journal leurs phrases laborieusement construites et remplies de fiel.

Par contre, les malheureux objets de ces révélations recevaient quelques jours plus tard une lettre du mystérieux Fallock où, ils voyaient avec horreur leurs précieux secrets étalés. Jamais ils ne songeaient à associer cette lettre de chantage avec la sale petite feuille qu'ils voyaient quelquefois traîner à l'office. Fallock agissait en maître, vendait son silence à des prix si élevés qu'il ne pouvait y avoir un rapport quelconque entre les deux organisations.

Mais ce n'était pas seulement une prose de domestiques qui alimentait *L'Indiscret*. Souvent, des hommes ou des femmes, ayant perdu tout sentiment de décence et d'honneur, trahissaient cyniquement des égaux ou même des amis qui avaient eu le malheur de les offenser et envoyaient sur eux des détails scandaleux. D'une façon anonyme, quelquefois, mais quand l'affaire semblait intéressante, quelque émissaire de Fallock avait vite fait d'en découvrir le bien-fondé. Aussitôt, la lettre habituelle proposant un arrangement, arrivait, et la victime sortait généralement fort appauvrie de l'aventure. Elle devait s'estimer heureuse quand ce n'était qu'une plaie d'argent.

Car cet homme sans cœur, ce vrai bandit, avait autre chose que ces vols sur la conscience : de nombreux suicides récents avaient fait l'objet d'une enquête serrée, et dans plusieurs cas, l'acte désespéré avait été visiblement causé par une lettre reçue, et brûlée peu d'heures auparavant.

Le bureau du journal n'avait guère changé d'aspect depuis le jour où Poltavo y était entré. Un seul employé y devait recevoir la correspondance, en faire un paquet qu'il allait consigner dans une gare de Londres ; une heure après, un autre employé venait reprendre le paquet qu'il allait mettre en consigne autre part. Ce n'est qu'après ces multiples transferts, que le courrier arrivait en main de l'éditeur responsable.

À part les potins, assez insignifiants qui remplissaient les colonnes du journal, il y avait un article de deux pages d'informations mondaines où Fallock-Farrington s'appliquait à donner vraisemblance et vie à son périodique. Une annonce permanente offrait cinq livres sterling pour toute information intéressante, et, il faut le dire à la honte de l'humanité, il arrivait que la caisse du journal payât de ce chef près de mille livres en une semaine !

Farrington devait reconnaître qu'il avait eu la main heureuse en s'adjoignant Poltavo. Celui-ci était instruit, psychologue et prudent.

Dans son splendide cabinet de travail, il songeait à l'avenir en triant sa correspondance. Il voyait tout en beau et était parfaitement satisfait de sa situation actuelle qui lui offrait de très gros profits avec un minimum de risques. Durant les quelques heures passées en compagnie de Farrington, celui-ci lui avait fait observer l'utilité des petits bénéfices.

... « Si vous ne pouvez tirer que cinq shillings d'un ouvrier, lui avait-il dit, n'hésitez pas, ne méprisez pas les petites sommes. » En conséquence, Poltavo examinait avec une même attention les épîtres mal écrites et bourrées de fautes d'orthographe des petites femmes de chambre vicieuses que les billets d'allure aristocratique des prétendues « bonnes amies » de quelque mondaine coupable d'une faiblesse momentanée. Il triait méthodiquement cette douteuse correspondance, plaçant à sa droite ce qui pouvait paraître dans le journal et réservant la pile de gauche pour un usage plus lucratif et illicite... Mais, tout à coup, il s'interrompit, resta un instant songeur :

« Se peut-il qu'elle doive se marier avec Doughton d'ici huit jours ? » se dit-il.

Il semblait bien en effet qu'il en devait être ainsi. Farrington l'avait exigé et Poltavo, en ce qui le concernait, n'avait eu qu'à s'incliner... « Faut-il donc que je renonce à elle ? » murmura-t-il encore... « Non, elle est trop belle ; je la veux... Non, il ne faut pas trop m'en demander ! Vais-je me laisser faire ? Ah, il faut que je me débrouille d'ici à lundi. »

À ce moment, son téléphone de bureau sonna.

— Oui ? dit-il... et comme il reconnut la voix de Doris, son visage prit aussitôt une expression de douceur feinte.

— Pourriez-vous venir me voir demain ? lui demanda-t-elle.

— Aujourd'hui... immédiatement même si vous voulez...

Son interlocutrice parut hésiter.

— Eh bien, dit-elle enfin, cela me ferait plaisir... Je suis un peu ennuyée...

— Rien de grave, j'espère ?

— J'ai reçu une lettre embarrassante...

— Ah, je crois que je comprends : quelqu'un veut que vous fassiez une chose qui vous déplaît ?

— Je n'irais pas jusque là, répondit-elle d'une voix triste, tout ce que je sais, c'est que les événements prennent une tournure qui m'effraye. Connaissez-vous le contenu de cette lettre ?

— Oui, dit-il de sa voix la plus sympathique, et j'ai eu le malheur d'en être le désolé messenger.

— Eh bien... qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle après un silence.

— Vous savez bien, ce que j'en pense, fit-il ardemment. Vous ne vous attendez pas, j'espère, à ce que je l'approuve ?

La chaleur qu'il mit dans ces mots parut effrayer la jeune fille et elle s'efforça de lui faire reprendre son sang-froid.

— Venez demain, dit-elle ; je serais heureuse de causer un peu avec vous.

— Je viens tout de suite.

— Non, il vaut mieux demain.

— Si fait, je viens immédiatement.

En cette minute, il oublia tous les dangers dont il avait été menacé à la Maison Magique. Il ne ressentait plus qu'un instinct de chasseur qui sent la belle proie prête à tomber devant lui. Cinq minutes plus tard, il se trouvait à Brakly Square, dans le

salon de Doris. Elle était pâle et triste ; elle avait les yeux cernés, les traits fatigués.

— Je ne sais vraiment que faire, dit-elle ; j'aime beaucoup Frank... mais... se décider ainsi... si subitement. Puis-je vous parler à cœur ouvert, comte Poltavo ?

— Vous pouvez vous fier entièrement à moi.

— Eh bien, si je l'estime fort, je dois dire que ce n'est pas tout de même au point de me marier tout de suite avec lui.

— Mais vous allez le faire tout de même.

— Comment puis-je désobéir à cette lettre ?

Elle lui tendit la missive qu'il prit et alla lentement, délicatement, jeter dans le feu.

— Je vois que vous n'avez déjà pas obéi entièrement aux instructions qu'elle contenait, dit Poltavo en souriant.

Chose étrange, cet acte par lequel il avait voulu démontrer le peu de cas qu'il fallait faire de cette lettre, alla à fin contraire. Doris crut qu'il agissait par crainte de Farrington, et, par une de ces sautes d'humeur qui lui étaient familières, elle en voulut à Poltavo de cette faiblesse.

— Maintenant, écoutez-moi, dit-il, d'un ton paternel, vous n'allez pas vous faire du souci ; vous ferez exactement ce qu'il vous plaira et vous me permettrez de tout arranger avec Farrington. Il est très autoritaire, c'est vrai, et il a peut-être des raisons de vous faire épouser Doughton, mais à cet égard, j'ai l'intention de me renseigner plus exactement. En attendant, chassez tout ce souci et laissez-moi faire.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas, dit-elle. À moins d'avoir une lettre de mon oncle et tuteur révoquant ce qu'il a dit précédemment, je

dois suivre ses désirs. C'est affreux d'être mise dans une position pareille ! Comment ce mariage peut-il lui aider, le sauver... comme il dit ? Pouvez-vous m'expliquer cela ??

— Avez-vous causé avec M. Doughton ? demanda-t-il au lieu de répondre à la question posée.

— Non, je lui ai écrit. Voulez-vous voir la copie de ma lettre ?

Il sentit une rage sourde et violente l'envahir, mais il se domina.

— Volontiers, dit-il.

Elle lui tendit la copie. Il lut :

« Mon cher Frank, pour une raison que j'ignore, il faut, paraît-il, que notre mariage – si désiré par mon oncle – ait lieu dans le courant de la semaine prochaine. Vous connaissez mes sentiments à ce sujet : Je n'éprouve pas d'amour pour vous et si tout était laissé à mon libre choix, ce mariage ne se ferait pas. Mais pour des motifs que je ne puis expliquer en ce moment, je dois m'incliner. J'ai beaucoup de chagrin à vous parler ainsi, mais je connais assez votre largeur d'esprit, votre indulgence, votre compréhension pour être certaine que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir dévoilé le trouble de mon cœur. »

Lorsque Poltavo eut lu cette lettre si touchante et embarrassée, il la posa sur la table et fit quelques pas de long en large dans le vaste salon.

— Par la Madone ! s'écria-t-il tout à coup avec la fougue et l'accent du méridional qu'il était... S'il s'agissait de moi au lieu de Doughton, hésiteriez-vous autant ?

Devant le regard alarmé de Doris, il comprit son erreur. Il avait confondu sa reconnaissance avec un sentiment plus profond. En un éclair il se rendit compte des véritables sentiments de la jeune fille et y vit plus clair qu'elle-même. Il sut à n'en pas douter qu'en fin de compte c'est Frank Doughton qu'elle préférerait. Il arrêta du geste les confuses paroles qu'elle disait.

— Inutile, déclara-t-il. Mais peut-être un jour vous rendrez-vous compte de la grandeur et de la force de mes sentiments... sentiments uniques dans ma vie !

Sa voix tremblait et peut-être était-il sincère. Il avait dit ces choses déjà à bien d'autres femmes oubliées depuis longtemps, mais chaque fois sa nature passionnée l'emportait.

— Maintenant, ajouta-t-il vivement, il faut attendre la réponse de M. Doughton.

— Il a déjà répondu, répondit-elle ; il m'a téléphoné.

— C'est bien anglais, fit-il en souriant. Et, à quand la cérémonie ?

— Oh, je vous en prie, s'écria-t-elle en se couvrant la figure de ses deux mains, je n'ai encore que bien juste la force d'accepter en principe les volontés de mon oncle !

— Cependant... Quand ?

— Dans trois jours. Frank doit faire le nécessaire... Nous allons... Elle hésita un moment, puis reprit : Nous irons à Paris... Elle s'arrêta encore, rougit et acheva enfin : Frank veut que... pour le moment, notre mariage ne soit qu'une simple formalité légale...

— Je comprends, dit-il. M. Doughton témoigne là d'une délicatesse que j'apprécie grandement.

À ces mots, de nouveau, elle se sentit irritée contre Poltavo. Son attitude, son affectation de supériorité, l'imperceptible al-

lure de maître qu'il prenait lui déplurent. Il y avait même quelque impertinence à approuver ainsi, de très haut, l'attitude de Frank.

— Vous êtes-vous demandé, demanda-t-il après un instant de silence, ce qui arriverait si vous n'épousiez pas Doughton malgré les désirs de votre oncle ? Quelle est donc la terrible catastrophe qui s'abattra alors sur lui ?

— Je l'ignore, dit-elle franchement. Je commence seulement à me douter du véritable caractère de M. Farrington. Jusqu'ici, je n'avais vu en lui que le meilleur des hommes, mais maintenant...

Elle s'interrompit, n'osant dire toute sa pensée. Poltavo y suppléa.

— Maintenant, dit-il, vous savez qu'il est fourbe, méchant et même criminel, qu'il joue depuis des années — à son profit — avec les malheurs et la crédulité de son prochain. Cela a dû être pour vous une terrible découverte, Miss Gray ! Cependant, vous reconnaîtrez qu'il n'a pas touché à votre fortune.

— C'est affreux... fit-elle à voix basse... et chaque jour m'apporte quelque nouvelle révélation. Ma tante, Lady Dinsmore, avait bien raison...

— Lady Dinsmore est la sagesse même... mais en quoi avait-elle particulièrement raison ?

— Je ne sais si j'ai bien le droit de vous le répéter, répondit Doris en secouant la tête ; mais il le faut, sans doute. Eh bien, elle a toujours soupçonné M. Farrington d'être engagé dans des affaires louches et m'a fréquemment avertie.

— Elle est très intelligente, fit Poltavo... Dans trois jours ! reprit-il d'un air songeur... Eh bien, en trois jours il peut arriver beaucoup de choses. J'avoue que j'aurais surtout voulu con-

naître quelles terribles conséquences votre refus aurait eu pour Farrington.

... Il n'attendit pas sa réponse, et, s'inclinant, il prit congé.

« Trois jours ! » se répétait-il en revenant chez lui. Mais pourquoi donc Farrington est-il si pressé de marier cette fille et pourquoi a-t-il choisi ce pauvre petit journaliste ? »

Cette question demandait à être examinée longuement.

*** **

Les deux premiers jours, Frank Doughton vécut comme dans un rêve. Il ne voulait pas croire à son bonheur, fortement tempéré pourtant par l'aveu de Doris. Il savait qu'elle agissait contre son gré, mais il se promettait de gagner rapidement son amour. Il était plein d'optimisme et de confiance en soi et dans les autres. Il voulut employer ces derniers jours à éclaircir l'affaire Tollington au moyen de la vieille lettre retrouvée dans l'ancien bureau de poste. Il avait soigneusement parcouru les registres de l'état-civil et noté toutes les personnes portant le prénom d'Annie. Mais il y en avait des centaines, et, de plus, beaucoup d'autres qui ne figuraient nulle part pour une raison ou pour une autre, soit qu'elles n'aient porté ce prénom que comme « nom d'amitié », soit que, mariées, leur époux seul ait été inscrit...

Il releva cependant un ou deux indices qu'il chercha à compléter. Mais ses pensées étaient ailleurs en ces heures précédant son mariage et c'est à peine s'il put se tenir à son travail ordinaire.

Lorsqu'il eut achevé les articles promis, l'avant-veille du jour fixé pour son mariage, il les porta lui-même au Directeur du *Monitor*. Celui-ci lui présenta ses félicitations.

— Je suppose qu'il ne faut plus compter sur votre copie durant un certain temps, lui dit cet aimable homme en souriant.

— Pas tant que cela, répondit Frank. Je ne vois pas pourquoi je vivrais en oisif sous prétexte que je suis marié. Ma femme a une grosse fortune, c'est vrai, mais j'ai la ferme intention de n'en pas utiliser un sou pour mes besoins personnels.

— Bravo ! fit le Directeur en lui tapant familièrement sur l'épaule. Ça, c'est bien parlé ! L'homme qui vit de la fortune de sa femme n'est plus rien !

— J'approuve cette maxime, dit Doughton.

En descendant du cabinet directorial, il regarda sa montre. Il était neuf heures et il n'avait pas dîné. Il décida d'aller prendre un frugal repas dans un restaurant de Soho et de se coucher de bonne heure. Il avait eu une journée fatigante, et celle du lendemain devait l'être davantage encore. Devant l'hôtel du journal se trouvait une luxueuse auto toute étincelante de vernis neuf. Le chauffeur le salua.

— Excusez-moi, Monsieur, dit-il ; vous êtes bien M. Frank Doughton ?

— Oui, répondit le jeune homme surpris.

— J'ai ordre de venir vous chercher.

— Me chercher ? Mais de la part de qui ?

— De la part de Sir Georges Frederick.

Sir Georges Frederick était un membre influent du Parlement, mais Frank Doughton n'arrivait pas à se rappeler s'il lui avait jamais été présenté...

— Mais, dit-il enfin, puis-je savoir ce que Sir Georges Frederick désire de moi ?

— Cinq minutes de conversation, m'a-t-il dit, répondit le chauffeur.

Le jeune homme hésita, mais il eût été bien impoli de ne pas accéder à la demande d'un tel homme. D'ailleurs, il réfléchit que cela ne l'écarterait pas beaucoup de sa route. Il ouvrit la portière et monta. Mais en entrant dans la voiture, il s'aperçut qu'il y avait déjà quelqu'un.

— Qu'est-ce que... commença-t-il. Il ne put achever, une main vigoureuse l'avait saisi à la gorge et il fut vivement repoussé au fond de la voiture qui déjà avait pris de la vitesse.

CHAPITRE XIV

LE COTTAGE SUR LES DUNES

Après une nuit d'insomnie, Lady Constance Dex descendit déjeuner avec son frère. Le Révérend Jeremiah Bangley, gros homme jovial, qui passait plus de temps à Londres qu'à la Cure, ne fut pas légèrement surpris de voir Lady Constance apparaître à la salle à manger à cette heure matinale. Il n'était cependant pas homme à s'étonner facilement ; il était plutôt porté par nature à accueillir les plus extraordinaires événements comme de simples incidents de la vie quotidienne.

Néanmoins son apathie parut tout ébranlée lorsqu'il vit que sa sœur l'avait précédé à la table.

— Que vous arrive-t-il, Constance ? Il y a des années que vous n'êtes descendue de si bonne heure !

— Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, répondit-elle en se servant de jambon. Je crois que je vais aller écrire un peu à Moor Cottage.

Le Révérend fit la moue.

— J'ai toujours pensé, dit-il, que M. Farrington n'avait pas été très bien inspiré en vous offrant ce cottage...

Il attendit une réponse qui ne vint pas. Alors il poursuivit :

... Il est affreusement isolé, tout en haut de la colline, loin de tout passage fréquenté. J'ai souvent peur, ma chère Constance, que vous ne soyez attaquée là un jour ou l'autre par quelque chemineau...

Ces craintes étaient légitimes. Moor Cottage, joli chalet d'un étage, avait été construit par le propriétaire de la Maison Magique. Il devait servir de pavillon d'été, et offrait certes tous les avantages d'une retraite absolue, le chemin qui y conduisait n'étant guère fréquenté depuis que l'exploitation des usines de Bradley avait cessé.

Plusieurs années auparavant, lorsque de nombreux tunnels passaient sous la lande et la colline, lorsque tout un village de mineurs autour de la haute cheminée d'usine, à moins d'un kilomètre de là, était fort peuplé, Moor Cottage était au centre même des travaux, mais il n'y avait plus d'étain ni de plomb sous ces terres incultes et le pavillon seul conservait un air coquet et soigné au milieu de l'universel abandon.

Le propriétaire de la Maison Magique avait mis tous ses soins à la construction, à l'aménagement et à l'ameublement du cottage. Puis il l'avait offert à Lady Constance Dex à un moment où il lui prodiguait les marques de la plus haute estime.

Là, elle trouvait, dans la solitude des petits boudoirs luxueux, ample matière à souvenirs.

— C'est un peu solitaire, je l'avoue, dit-elle à son frère, mais vous savez que je ne suis pas peureuse, et, d'ailleurs, je laisserai Brown à proximité.

Le Révérend reprit la lecture du *Times*. Au bout d'un moment il reposa le journal.

Qui donc est ce M. Smith ? demanda-t-il.

— Smith ! Quel Smith ?

— Un détective, je crois, qui nous a honoré plusieurs fois de sa visite.

— Je ne comprends pas...

— Je veux dire qu'il est venu à Bradley. Est-ce qu'on aurait enfin découvert quelque chose de louche à la Maison Magique ?

— S'il y avait là quelque chose à redire, répliqua-t-elle, on le saurait depuis dix ou vingt ans...

Il haussa ses larges épaules.

— Je n'ai pas de bonne opinion de ces constructeurs trop habiles, dit-il.

Lady Dex se leva, agita la main en signe d'adieu.

— Il est rare que tu aies bonne opinion de ce qui sort de l'ordinaire, répondit-elle en s'approchant de la fenêtre. Elle aperçut la victoria attelée et le valet Brown imperturbable sur son siège.

— Je serai de retour pour le lunch, dit-elle.

Le Révérend la vit monter en voiture avec un gros portefeuille sous le bras. Ce qu'il ne savait pas, c'est que dans ce portefeuille se trouvaient les lettres et le journal intime que le Dr Goldworthy avait rapportés du Congo. C'était dans la solitude parfaite de Moor Cottage que Lady Dex retrouvait l'atmosphère enchantée que créaient à nouveau pour elle les phrases douloureuses inscrites en lettres de feu dans son cœur. C'était là qu'elle mûrissait à loisir ses ardents projets de vengeance.

Moor Cottage était inhabité. Après chacune de ses visites, elle y envoyait des domestiques pour remettre de l'ordre. Elle ouvrit elle-même la porte sous le porche tout enguirlandé de roses.

— Vous pouvez dételer, dit-elle, à Brown. Je resterai à peu près deux heures.

Le valet salua. Il avait l'habitude de ces sortes d'excursions et avait de la patience. Il conduisit la victoria un peu à l'écart, près de la barrière. Il y avait une petite écurie à l'arrière du cottage, mais on ne s'en servait jamais. Il détela, attacha le cheval à la barrière, et s'assit sur l'herbe pour lire à loisir son journal favori. C'était une feuille pleine de potins sur les erreurs et les sottises de ces pauvres gens qui ont le malheur d'avoir des domestiques. Brown n'avait pas la lecture facile, et les colonnes de *L'Indiscret* avaient bien de quoi l'occuper trois ou quatre heures.

Au bout d'une heure cependant, il crut s'entendre appeler, il se leva, alla à la porte d'entrée. Là, il écouta, mais n'entendant rien, il retourna s'asseoir. Quatre heures durant, il n'eut d'autres sujet de méditation que les désastreux errements des classes dirigeantes, mais il n'en profita guère vu l'absence de plus en plus probable de son lunch accoutumé. Sa faim eut enfin raison de sa patience.

Il se leva, alla méthodiquement atteler et fit passer ostensiblement la victoria devant la petite fenêtre du petit salon où se tenait ordinairement Lady Dex. Mais une demi-heure passa encore sans qu'il osât faire de plus amples démonstrations. Enfin, il alla frapper à la porte.

Pas de réponse, il heurta de nouveau. Toujours rien. Décidément alarmé, il alla regarder à la fenêtre : Il aperçut de nombreux papiers épars, une chaise renversée et un encrier retourné... Pris de panique il essaya d'ouvrir la porte : elle était fermée à l'intérieur ; puis la fenêtre, qu'il trouva également close. Il se préparait à casser une vitre pour pouvoir entrer lorsque le bruit d'un moteur se fit entendre. Une auto s'arrêta devant la porte et M. Smith en descendit.

Brown avait déjà vu le détective lors de ses précédentes visites et son arrivée soudaine lui parut une bénédiction divine.

— Où est Lady Dex ? demanda vivement M. Smith.

L'homme désigna le cottage d'une main tremblante.

— Dans le pavillon, dit-il... mais j'ai beau frapper, elle ne répond pas... et le salon paraît tout en désordre.

Il conduisit le policier à la fenêtre.

Après un bref coup d'œil à l'intérieur, M. Smith lui commanda de se reculer un peu, puis d'un coup de sa canne d'ébonite il cassa un carreau, fit jouer l'espagnolette et sauta dans la chambre. Il passa rapidement partout, mais n'aperçut nulle part celle qu'il cherchait. Il ramassa sur un tapis un morceau de ruban visiblement arraché à la robe de Lady Dex.

— Et ça ! s'écria Ela qui l'avait suivi. Il montrait du doigt l'empreinte d'une main ensanglantée sur une des feuilles de papier qui couvraient la table.

— C'est Farrington qui a passé par là, dit M. Smith, mais par où est-il sorti ?

Il questionna Brown qui fut très affirmatif.

— Monsieur, dit-il, il est absolument impossible que quelqu'un soit sorti du pavillon sans que je l'aie vu. Non seulement, je voyais toute la maison de l'endroit où j'étais assis, mais toute la pente de la colline.

— Y a-t-il quelque recoin où nous n'avons pas passé ?

— Il y a la remise... où nous mettons la victoria quand il pleut...

La remise comprenait un emplacement pour la voiture et une petite écurie. Les portes n'étaient pas pourvues de serrures. Il y avait un tas de foin dans un coin. M. Smith s'en approcha,

puis tout à coup bondit et saisit au collet un personnage couché dans le foin.

— Voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer ce que vous faites là ? demanda-t-il à son prisonnier, puis il poussa un cri d'étonnement, car l'homme aux yeux lourds de sommeil qu'il tenait n'était autre que Frank Doughton.

*** **

— C'est une drôle d'histoire que vous me contez là, dit M. Smith.

— Je l'admets, répondit Frank Doughton, et j'ai si sommeil que je ne sais plus bien si je vous raconte mes rêves ou la réalité.

— Vous m'avez dit en résumé, que vous aviez été enlevé en auto la nuit dernière à Londres, que l'on vous a conduit hors de la ville durant plusieurs heures et que vous avez réussi ce matin de bonne heure à sauter hors de la voiture à un moment où elle ralentissait.

— C'est bien cela... et je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve... Pouvez-vous me renseigner ?

— Vous êtes tout près de Bradley... et je m'étonne que vous ne reconnaissiez pas un endroit que vous avez habité !

— Quelle étrange idée de m'amener ici ! s'écria Frank.

— Il importe en effet de découvrir le motif de cet enlèvement, déclara M. Smith.

— Ah ! s'exclama le jeune Doughton, n'était-ce pas à la fameuse Maison Magique que l'on voulait me conduire ?

Le policier secoua la tête.

— Cela m'étonnerait, dit-il. Je soupçonne plutôt cet excellent Poltavo d'avoir exécuté cette affaire entièrement de son chef et d'avoir pris cette direction uniquement pour qu'on suspecte les propriétaires de la Maison Magique... Mais comment avez-vous fait pour entrer dans la remise ?

— J'étais à bout, répondit Frank. Dans un dernier sursaut d'énergie, j'ai réussi à distancer les gens qui me poursuivaient, mais dès que je fus hors de vue, je crus que j'allais tomber comme une masse. J'aperçus ce cottage, et après avoir vainement frappé à la porte, j'allai me jeter sur ce foin, dans la remise et m'y endormis instantanément.

M. Smith n'objecta rien à ce récit ; c'était une énigme nouvelle qui s'ajoutait à toutes les autres.

— Vous n'avez rien entendu pendant que vous reposiez là ? demanda-t-il encore.

— Absolument rien.

— Je veux dire un bruit de lutte, par exemple, ou le cri de surprise d'une femme...

Il lui conta la disparition mystérieuse de Lady Dex.

— Elle est forcément dans la maison, dit Doughton.

Ils revinrent au Cottage et reprirent les recherches. Il y avait un étage composé d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette. Au rez-de-chaussée, deux pièces : un salon et un boudoir contenant un piano. Mais l'exploration la plus minutieuse n'eut aucun résultat. Lady Constance Dex avait disparu comme si la terre s'était entrouverte et refermée sur elle. On ne découvrit de trappe nulle part, et M. Smith en était, cette fois, absolument déconcerté.

— Il est cependant reconnu, dit-il à son collègue Ela, que la matière occupe de l'espace, Lady Dex est donc corporellement

quelque part ; elle ne peut pas s'être évaporée, dissoute dans l'atmosphère. Je ne quitterai pas la place sans l'avoir trouvée.

Ela réfléchissait profondément.

— Vous rappelez-vous, demanda-t-il tout à coup, ce médaillon trouvé sur l'un des deux cadavres à Brakely Square ?

— Oui, dit M. Smith, tirant l'objet de sa poche.

— Voulez-vous que nous regardions de nouveau l'inscription qu'il contenait ?

Ils s'approchèrent d'une fenêtre et examinèrent ensemble les mots :

Mor : Cot.
God sav the Keng

— Il semble qu'il [y] ait là un indice, dit Ela. Vous voyez que les deux premiers mots désignent très probablement Moor Cottage.

— En effet, s'écria M. Smith. Je n'avais pas encore songé à cela. Cet homme avait découvert un secret concernant cette maison, et, c'était cela qu'il tâchait de revendre à Farrington. Mais quant à la seconde ligne, j'avoue que je n'en vois pas la signification.

— Elle veut certainement dire quelque chose aussi, affirma Ela. Vous voyez qu'il manque une lettre au second mot et que King est orthographié *Keng*...

Les deux policiers attendirent l'arrivée du Révérend que le cocher Brown était allé chercher. M. Jérémiah Bangley ne paraissait pas fort alarmé.

— J'ai souvent averti ma sœur du danger qu'il y avait à venir seule ici, déclara-t-il.

— Vous ne songez à aucune explication possible ?

Le Révérend secoua la tête. Il connaissait à peine le cottage où il n'avait pour ainsi dire jamais mis les pieds. C'était un homme fort peu curieux et qui prenait rarement la peine de s'occuper des affaires d'autrui. La police locale arriva peu après.

— Je présume qu'il convient de conserver ce jeune homme à notre disposition, dit le chef du poste de Bradley.

— Pourquoi faire ? demanda M. Smith. Que gagnerons-nous à l'arrêter ? Rien ne l'implique dans cette affaire et je suis prêt à me porter moi-même garant de sa bonne foi.

Puis, s'adressant à Doughton, lui-même, il reprit : Ce que vous avez de mieux à faire, mon ami, c'est de rentrer à Londres. Vous avez besoin de repos. Tout cela n'est pas un plaisant prélude à votre mariage... qui doit avoir lieu demain, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Frank.

— Je me demande si le guet-apens dont vous venez d'être l'objet a quelque chose à faire avec votre mariage. Connaissez-vous quelqu'un qui ait intérêt à l'empêcher ?

Frank hésita.

— Je n'aime pas à porter des accusations à la légère, dit-il enfin, mais je crois que Poltavo...

— Eh bien, Poltavo ?

— Oui, il semble que Miss Gray ne lui est pas indifférente...

C'est à contre-cœur qu'il mêlait le nom de Doris à cette affaire, mais il fallait bien tâcher de seconder les efforts du sympathique Chef de la Sûreté.

— En effet, dit ce dernier, Poltavo avait avantage à vous éloigner... Dites-moi exactement ce qui s'est passé dans l'auto.

Frank relata brièvement les circonstances dans lesquelles sa capture s'était produite.

— Il y avait deux hommes dans la voiture, dit-il en terminant. Dès que je me vis là, je me dis que j'avais peu de chance d'échapper. L'auto allait à une vitesse incroyable malgré les signaux des agents. Dès qu'on fut dans les faubourgs, mes deux geôliers baissèrent les rideaux et s'éclairèrent à l'intérieur avec une petite lampe électrique. Ils étaient tous deux masqués. C'étaient des étrangers, je crois. L'un ne cessa de tenir à la main un gros revolver dont il semblait bien qu'il se serait servi si j'avais résisté.

Je ne pus donc me rendre compte de la direction prise, mais après un long parcours, ils ouvrirent une des glaces sans lever le rideau, de sorte que je pus sentir nettement l'odeur des champs, de la vraie campagne. Nous étions donc déjà fort loin de Londres. J'ai dû m'assoupir déjà dans l'auto, car il me sembla que le jour s'était levé subitement : j'eus la bonne idée de feindre de dormir encore. Entre mes paupières mi-closes, je vis que l'homme au revolver somnolait et que l'autre ronflait.

Je me rendis compte des chances qui s'offraient : l'auto allait beaucoup plus doucement maintenant. À chaque portière il y avait une poignée, mais il était certainement plus facile de manœuvrer celle dont j'étais le plus près, quoique l'homme armé en fut aussi proche, étant assis devant moi. Alors, je me décidai, bondis de côté, ouvris et me jetai dehors en un clin d'œil. Je suis heureusement très habitué à descendre des autobus en marche.

Je me trouvai dans les champs découverts, et instinctivement je me dirigeai vers un bouquet d'arbres que j'apercevais à un demi-mille environ. Fort heureusement pour moi, le terrain, qui paraissait uni, était en réalité légèrement ondulé, de sorte

que je fus hors de vue avant que les deux gardiens aient eu le temps de faire comprendre la situation au chauffeur qui devait être lui-même à moitié endormi. Comme je courais toujours, je m'exposai un instant de nouveau à leur vue, ils me tirèrent un coup de feu sans m'atteindre. Mais je les dépistai, et leur poursuite cessa. C'est alors que j'aperçus ce pavillon. C'est tout.

Le Révérend et Doughton retournèrent ensemble à Bradley, laissant M. Smith poursuivre ses investigations. Elles n'apportèrent malheureusement aucun nouvel indice.

— La seule supposition admissible, dit enfin le détective, c'est que Lady Dex se soit glissée sans le moindre bruit hors du cottage et se soit éloignée tout doucement pendant que Brown lisait. Elle est peut-être tranquillement rentrée à la Cure.

Mais M. Smith ne se satisfaisait pas si aisément. Il sentait au fond de lui-même que cet espoir-là était vain. Les portes fermées à l'intérieur ; l'empreinte sanglante sur la table, le désordre de la pièce où avait travaillé Lady Dex, tout disait qu'une scène tragique s'était déroulée là.

— Quoi qu'il en soit, Lady Dex est quelque part dans un rayon de quatre milles, dit-il gravement, et je la retrouverai, même s'il fallait démolir la Maison Magique pierre par pierre.

CHAPITRE XV

LE MARIAGE DE DORIS

Le jour du mariage de Doris Gray était arrivé. Le ciel était radieux et l'atmosphère légère. La jeune fille accoudée à sa fenêtre qui donnait sur les jardins de Brakely Square, avait l'âme pleine de pensées confuses et contradictoires. « En somme, songeait-elle, il est heureux que les événements me pressent, car si j'avais eu à décider... » La veille, elle avait reçu de son fiancé un télégramme daté à sa grande surprise de Bradley. Sans bien démêler pourquoi, elle avait été vaguement ennuyée de voir qu'il pouvait ainsi s'absenter et se livrer à ses occupations habituelles la veille de leur mariage. Elle supposa que son voyage était relatif à l'affaire Tollington, et elle pensa qu'il aurait bien dû rester plus près d'elle en cette circonstance. Poltavo se fût sans doute montré plus empressé. Il était revenu la voir dans la journée et avait délicatement évité toute allusion à la cérémonie du lendemain. Mais s'il n'avait rien dit, sa physionomie avait été éloquente : il avait l'air horriblement malheureux. Elle avait éprouvé de la pitié pour lui, pour la sincérité de sa douleur muette et de son désintéressement...

Elle évoquait encore la face contractée de cet amoureux trop tôt éconduit lorsque sa femme de chambre la tira de sa rêverie :

— M. Debenham est au salon, Mademoiselle.

— M. Debenham ? fit Doris d'un air absent. Ah, oui, le notaire ; dites que je descends.

Elle trouva l'homme de loi se promenant dans le salon, les mains derrière le dos et la physionomie préoccupée.

— Vous savez déjà, lui dit-il après l'avoir saluée et complimentée, que j'ai l'obligation d'assister à votre mariage. Je dois en effet vous remettre à cette occasion sitôt après la cérémonie les clefs du coffre de votre oncle à la Caisse des Dépôts. J'ai ici un mémorandum indiquant exactement le montant des valeurs qui s'y trouvent.

Il déposa un papier sur la table.

... Vous pourrez vérifier cela à loisir, mais en gros les sommes en question doivent se monter à huit cent mille livres, héritage de votre père, décédé lorsque vous étiez tout enfant, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ces sommes consistent en titres de tout repos et sur lesquels vous aurez sans doute à toucher de nombreux coupons arriérés. Ce fut, je dois le dire, contre mes conseils que M. Farrington choisit cette façon un peu exceptionnelle de mettre votre fortune à l'abri. Il y a six ans déjà, il me fit part de cette idée, et j'essayai de l'en dissuader. J'avais tort, car immédiatement après qu'il eût mis son projet à exécution, il fit des pertes énormes, et quoique son caractère fût au-dessus de tout soupçon, on aurait pu craindre que la faillite des Canadian-Pacifics eût entraîné à de mauvaises pensées un homme moins fort que M. Farrington.

... En tout cas, pour le moment, je n'ai qu'à exécuter ma mission, et je suis venu ce matin pour vous demander en outre si votre oncle vous a jamais parlé du millionnaire Tollington dont il était l'un des exécuteurs testamentaires, mais dont il ne gérait pas, je crois, l'héritage.

Doris parut fort surprise.

— Il est curieux que vous me demandiez cela, répondit-elle, car justement mon fiancé s'occupe fort de rechercher l'héritier inconnu de Tollington.

— Oui, je sais, répondit M. Debenham. Je me suis permis de vous entretenir de cela parce que j'ai reçu récemment des communications de la part des autres exécuteurs testamentaires qui sont en Amérique, et d'après ces dernières nouvelles, il est à craindre que les efforts de votre futur mari ne soient vains, à moins qu'il ne découvre l'héritier en question d'ici quarante-huit heures.

— Oh ! pourquoi cela ?

— Les dispositions testamentaires de M. Tollington sont aussi très bizarres, répondit l'homme de loi. La fortune des Tollington, comme vous savez...

— Mais non, je ne sais rien, je ne suis pas au courant.

— Alors, je vais vous expliquer, répondit-il en souriant. La fortune doit être partagée entre l'héritier et sa femme.

— Et s'il n'est pas marié ?

— Dans ce cas, la moitié disponible attendra qu'il se marie. Mais une autre disposition exige que cet héritier soit connu trente ans au plus après la mort de Tollington. Or, ce terme de trente années expire demain.

— Pauvre Frank, dit alors Doris. Lui qui se donnait tant de mal pour découvrir de nouveaux indices ! Si donc il ne découvre pas ce mystérieux inconnu d'ici à demain, il ne touchera pas la prime !

— Je ne pense pas, dit M. Debenham... car les conditions ne seraient pas remplies à temps. C'est justement parce que je savais l'intérêt que prenait M. Doughton à cette affaire que je

vous ai avertie... Je me demandais aussi si peut-être votre oncle ne vous avait pas fait quelque confidence importante à ce sujet.

— Oh ! Monsieur Debenham ! Pensez-vous que mon oncle aurait pu savoir et me dire qui était ce fameux héritier, et puis ne pas rendre la chose publique ?

— Je vous en prie, ne me prêtez pas de si noires pensées, riposta le notaire. Je ne prétends en rien soupçonner M. Farrington, mais je sais qu'il était très avisé, calculateur et retors, et je m'étais dit qu'il vous avait peut-être dit certaines choses qui auraient permis à votre mari de gagner la forte prime promise...

Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle ; il ne m'a jamais parlé de cela, ni d'ailleurs d'autre affaire confidentielle ; il n'était pas fort communicatif et parlait peu, quoique, au fond, je suis sûre qu'il avait beaucoup d'affection pour moi.

Elle eut les yeux pleins de larmes au souvenir des bontés de son oncle, mais d'autre part, elle se sentait un peu humiliée devant l'obligation que les dernières volontés de M. Farrington lui avaient créée, et elle en éprouva une vive confusion.

— Et bien, c'est tout, dit M. Debenham. Je vous retrouverai au bureau d'état-civil... Et, en attendant, je me permets de vous offrir mes vœux les plus sincères pour votre bonheur...

— Merci, répondit-elle.

Y eut-il jamais cérémonie plus prosaïque et plus terre à terre ? songeait Doris en se rendant quelques heures plus tard en taxi au bureau d'état-civil. Comme tant d'autres, elle avait rêvé de ce beau jour où elle entrerait dans une vaste église, au son des grandes orgues, appuyée peut-être au bras de son oncle... Et voici que tout se réduisait à une ennuyeuse course dans un local obscur, à une signature sur une table poussiéreuse !

Frank Doughton attendait sur le trottoir. M. Debenham, accompagné d'un clerc, arriva quelques instants après. La cérémonie fut brève et sans intérêt. Doris Gray devint M^{me} Doughton sans presque en réaliser la signification.

— Il ne nous reste plus qu'à nous rendre ensemble aux Bureaux de la Banque des Dépôts, dit M. Debenham en sortant. Vous ouvrirez votre coffre, et, si vous voulez bien m'en donner le pouvoir, je m'occuperai du placement de votre fortune.

Frank demeura singulièrement silencieux durant le trajet, et Doris lui en fut reconnaissante. Elle avait l'esprit tourmenté : elle se trouvait la femme d'un homme pour qui elle avait de la sympathie, certes, mais qu'elle n'aimait pas « d'amour », comme on dit communément. Ce qui la choquait le plus peut-être, c'était qu'un autre eût choisi pour elle. Elle regardait Frank du coin de l'œil : il n'avait pas l'air plus joyeux qu'elle. Qui sait ce qui adviendrait d'une union si bizarrement commencée ?

Devant l'imposante façade de la Banque des Dépôts et Consignations, tout le monde descendit. Il y eut dans le cabinet directorial un bref colloque avec M. Debenham, et comme les assistants retraversaient le hall, le comte Poltavo parut. Il s'inclina longuement devant la nouvelle mariée, serra la main de Frank et fit un léger salut à Debenham.

— Le comte Poltavo, annonça ce dernier, doit également assister à l'ouverture du coffre, conformément aux désirs exprimés par M. Farrington peu de temps avant sa disparition.

Frank ne pouvait donc s'opposer à la présence du comte ; il essayait d'ailleurs d'être juste envers lui en se représentant ce qu'il devait éprouver s'il aimait réellement Doris.

Un employé de banque en livrée les conduisit dans les sous-sols, à travers d'innombrables corridors jusqu'au compartiment voûté où se trouvait un coffre de petite dimension. Si petit vraiment, remarqua Frank, qu'on avait peine à s'imaginer

qu'il contient une grosse fortune. M. Debenham introduisit la clef dans la serrure et ouvrit ; les assistants, demeurés derrière lui, ne pouvaient apercevoir l'intérieur du coffre. Alors, il se retourna, et d'une voix altérée déclara :

— Ce coffre est vide !

— Vide ! s'écria Doris.

— À l'exception de ceci, reprit le notaire en tendant une petite enveloppe à la jeune femme. Elle l'ouvrit rapidement et lut à haute voix :

« Ma chère Doris, j'ai été malheureusement contraint d'employer votre fortune à la réalisation de mes propres affaires. Tâchez de me pardonner ; mais je vous offre plus que vous n'avez perdu en vous donnant un mari...

Elle s'interrompit pour dire :

— Vraiment, je ne comprends pas !

Elle tourna le feuillet et poursuivit : « un mari, Frank Doughton, qui est l'héritier des millions de Tollington, comme son père l'était avant lui. Toutes les preuves de son identité et de ses relations de parenté sont renfermées dans l'enveloppe cachetée, marquée C. et confiée à M. Debenham. »

... La lettre était signée : « G. Farrington ».

Le notaire fut le premier à recouvrer ses esprits :

— Je possède, en effet, l'enveloppe à laquelle M. Farrington fait allusion, dit-il. Elle porte en suscription qu'elle ne doit être ouverte que sur instructions nouvelles et précises à ce sujet... Je me permets de vous offrir mes félicitations, M. Doughton.

Celui-ci l'écoutait comme dans un rêve. Lui, l'héritier des fabuleux millions de Tollington ; lui, le fils de George Dough-ton ! Alors un trait de lumière lui traversa l'esprit.

Cette Annie, qu'il avait tant recherchée, c'était sa propre grand'mère ! Entre toutes les femmes qui avaient porté ce nom, pourquoi n'avait-il pas songé à la mère de son père ?

Il n'avait qu'un imprécis souvenir de la dame à la douce physionomie qui était morte pendant qu'il était au collège. Il poussa une exclamation en se rendant compte que le moment même qui le faisait riche, ruinait sa jeune femme. Il se rapprocha d'elle, et, tandis que Poltavo les regardait avec un hideux petit sourire, Frank saisit la main de Doris :

— Ne vous inquiétez pas, dit-il : votre oncle a dû avoir besoin momentanément d'une grosse somme... cela vous sera restitué...

— Il ne s'agit pas de cela, répondit-elle ; mais ce qui me consterne, c'est l'obligation de m'épouser que vous a imposée mon oncle. Je ne lui en veux pas d'avoir dissipé ma fortune ; l'argent n'est rien pour moi. Mais il s'est servi de vous et de moi comme d'instruments ; il vous a fait tomber dans un piège en me prenant comme amorce... Oh, quelle honte !

Elle se couvrit la figure de ses mains.

... Lorsqu'elle se fut un peu remise, Frank la reconduisit à leur voiture. Le comte Poltavo les regarda s'éloigner en clignant malignement des yeux.

— Quel habile homme que ce Farrington ! dit-il au notaire.

— Oui, répondit ce dernier froidement, mais les prisons d'Angleterre abondent en personnages de cette habileté là.

Et il s'éloigna sans ajouter un mot.

CHAPITRE XVI

LE DUC D'AMBURY

M. Smith jouait au golf à Walton Heath, lorsqu'on lui télégraphia les résultats de l'ouverture du coffre. Il revint immédiatement en ville, alla chercher son collègue Ela et l'emmena dîner à Fritz Hôtel.

— Toute l'affaire est maintenant très claire, lui dit-il. La disparition de M. Farrington s'explique et je lis ses motifs comme écrits sur une enseigne lumineuse.

— Je n'en puis pas dire tout à fait autant, répondit Ela.

— Alors, je vais démontrer devant vous cette superbe machination, reprit M. Smith en reprenant des hors-d'œuvre. Farrington savait depuis fort longtemps que George Doughton, père de Frank, était l'héritier de Tollington. C'est pourquoi il alla s'installer à Bradley où avaient vécu les Doughton. Le couple était mort et la famille était uniquement représentée par George Doughton, l'explorateur, fiancé avec Lady Constance Dex. Sachant que la fortune devait être également partagée entre l'héritier et son épouse, il fit de son mieux pour s'attirer les bonnes grâces de Lady Dex. Mais Doughton était veuf et avait un petit garçon qui devait être en pension quelque part, et il est fort possible que Farrington n'en connut pas l'existence.

Lorsqu'il l'apprit, il dut, sans doute, changer ses plans. Il fallait faire rompre les fiançailles et échafauder des plans pour s'emparer du plus grand nombre possible des millions en dés-hérence. Ce dut être à ce moment là qu'il fut nommé tuteur de Doris Gray, et comme il avait de l'affection pour cette jeune fille – ce qui semble avoir été l'unique bon sentiment de sa vie, – il vit quelle chance admirable lui était donnée là.

Il eut l'idée diabolique de supprimer George Doughton et de marier son fils avec Doris. Tous ses actes subséquents le démontrent surabondamment.

Mais il dut apprendre assez récemment, comme les autres exécuteurs testamentaires de Tollington, la clause limitant le délai où l'on pouvait découvrir utilement l'héritier. Il essaya de pressentir Doris qui accueillit assez froidement ces ouvertures ; puis il eut l'effronterie de charger Frank de se découvrir lui-même ; ce faisant, il poursuivait un double but : il gardait contact avec le jeune homme et montrait aux autres exécuteurs testamentaires qu'il s'occupait de l'affaire.

Rien de tout cela ne lui servit beaucoup. Le moment où il devait rendre des comptes à sa pupille coïncidait presque avec l'époque où expirait le délai utile pour la découverte de l'héritier de Tollington. Il fallait risquer le tout pour le tout ; et il devait avoir encore d'autres raisons pour faire semblant de disparaître. Il savait que je me méfiais de lui, que Lady Dex le dénoncerait dès qu'elle aurait la preuve de sa responsabilité dans la mort de son fiancé... Et surtout une mort simulée lui permettait de faire cet excentrique testament contenant, comme clause impérative, le mariage immédiat de Doris Gray avec l'héritier de Tollington. Je suppose qu'elle a su assez tôt qu'il n'est pas mort. Pris de panique à la vue du retard qu'elle mettait-à accomplir ses vœux, il a dû la presser, et pour cela lui laisser savoir une partie de la vérité.

... Après cet exposé, M. Smith détourna la tête et considéra d'un air songeur le flot humain qui roulait sans interruption sur les trottoirs de Piccadilly.

— Je puis arrêter Farrington demain, si je veux, reprit-il, mais je voudrais d'abord tenir tous les fils de cette organisation.

— Et Lady Dex ? demanda Ela. En attendant, elle doit courir de graves dangers.

M. Smith secoua la tête.

— Si elle n'est pas morte à l'heure actuelle, on l'épargnera sûrement. Farrington a pu la faire assassiner tout de suite, s'il a voulu, mais j'incline à croire qu'il la retient prisonnière dans quelque chambre souterraine de la Maison Magique. Pour arriver jusqu'à elle, il nous faut attendre une occasion favorable, mais soyez sûr que je ne la laisserai pas échapper et que je ne dormirai que d'un œil tant que je n'aurai pas extirpé du pays et arrêté jusqu'au plus humble comparse cette bande de malfaiteurs de haut vol.

— Et Poltavo ?

— Oh ! Poltavo, lui, peut attendre... il aura son compte aussi !

Les deux détectives demandèrent l'addition et sortirent. Ils traversèrent Piccadilly. À ce moment un individu qui avait paru flâner par là en regardant les vitrines, les observa du coin de l'œil, et se mit à les suivre. Derrière lui, un autre homme, qui lisait tranquillement son journal, apercevant cette manœuvre se mit à le suivre aussi à quelques pas.

M. Smith et Ela tournèrent le coin des arcades de Burlington et atteignirent Cork Street. À part un ou deux piétons, cette rue était déserte. Alors, le premier individu qui suivait les détectives hâta le pas et sortit de sa poche un petit objet métallique qui brilla un instant... mais l'homme au journal était derrière lui

et, d'un bond, lui sauta dessus, lui serrant le cou et appuyant le genou à son dos, le renversa en arrière et le désarma.

M. Smith et Ela, entendant la lutte revinrent prêter main forte au policier qui avait prévenu le geste de l'assassin. Celui-ci était un petit homme brun, aux brillants yeux noirs, portant une légère moustache frisée, un pur méridional... Les policiers le fouillèrent, lui passèrent les menottes et l'emmenèrent en taxi au poste de Vine Street.

Trouvé porteur d'un long stylet, outre son revolver, l'auteur de la tentative de meurtre sur la personne du Chef de la Sûreté, garda le mutisme le plus complet. Dans une de ses poches on trouva un morceau de papier contenant, en italien, des renseignements sur les habitudes de M. Smith, les heures où il passait à certains endroits, etc.

— Mettez-le en cellule, dit M. Smith. Je crois que nous allons faire de bonnes découvertes. Si Poltavo n'a pas trempé dans cette affaire, je serais grandement surpris.

Le lendemain matin, le prisonnier fut réveillé de bonne heure et conduit en auto jusqu'à Douvres. Là, deux agents de la sûreté prirent pour lui un billet pour Calais, lui remirent cent francs et lui dirent qu'une haute influence ayant intercédé pour lui, les autorités anglaises se bornaient à l'expulser du territoire.

L'homme parut fort heureux de l'issue de cette affaire et dès son arrivée à Calais employa la plus grande partie de ses cent francs à expédier un long télégramme à Poltavo. Ce fut à M. Smith, qui avait donné des ordres en conséquence, que le télégramme fut d'abord remis. Il le lut soigneusement, puis le fit porter à la Direction des Postes avec une note disant que le message pouvait être remis à son destinataire ; il savait ce qu'il voulait savoir.

Poltavo reçut son télégramme et frémit en voyant à quelle imprudence s'était porté son agent. Tout le jour il prépara sa dé-

fense et ses explications pour le cas où la police aurait eu connaissance du texte envoyé en langage clair par l'imbécile qu'il avait employé. Il était prêt à la riposte lorsque, vers le soir, M. Smith se présenta chez lui, mais à son grand soulagement, le Chef détective venait l'entretenir d'une tout autre question : Il s'agissait de la jeune M^{me} Doughton et de sa fortune si bizarrement évanouie.

— Je jouissais de la confiance de M. Farrington, répondit Poltavo tout heureux de voir que cette visite n'avait rien à faire avec le malheureux télégramme, cependant j'ai été fort surpris que le coffre fût vide. Cela a dû être terrible pour la jeune femme... Elle est, maintenant, à Paris avec son mari, ajouta-t-il.

— Oui, dit M. Smith, et je serais heureux d'avoir leur adresse... Pouvez-vous me la donner ?

— Certainement, avec plaisir, répondit le comte en cherchant son livre d'adresses.

— Il se peut que j'aie moi-même à Paris demain, reprit le détective, et j'irai les voir. Il n'est peut-être pas très correct d'aller faire visite à de jeunes mariés, mais les membres de la police ont des privilèges...

Ils échangèrent des sourires entendus et polis. Poltavo exultait. Il craignait fort le Chef de la Sûreté, le savait perspicace et habile, mais ne le croyait pas très rusé. Il ne se douta pas une minute que cette visite n'avait d'autre but que de le rassurer, d'endormir sa méfiance afin de mieux exécuter le grand coup de filet que méditait le Chef détective.

Après quelques banalités, M. Smith prit congé.

De sa fenêtre, Poltavo guetta le départ du taxi de M. Smith, puis, se frottant les mains, revint à son bureau.

Il ouvrit un tiroir au fond duquel, sous une planchette à ressort s'ouvrait une cachette fort bien dissimulée. Il sortit de là

plusieurs documents dont plusieurs portaient les armes du duc d'Ambury. D'autres, des lettres surtout, étaient d'une écriture féminine, d'une orthographe douteuse et couvertes de taches d'encre. Mais, dans leur ensemble, ces papiers ne laissaient aucun doute sur le passé romanesque du duc : Aux jours de son exubérante jeunesse, étant en garnison à Gibraltar, il avait contracté mariage, sous un faux nom, avec une belle Espagnole de basse extraction. Le certificat de mariage figurait dans le dossier de Poltavo.

Sans doute, le duc, plus âgé et une fois en possession de son titre et de sa fortune, avait regretté cette folie, car peu d'années plus tard, il épousait la troisième fille du comte de Westchester, sans avoir pris la peine de faire dissoudre sa première union.

Il y avait là pour Poltavo une magnifique opération à faire. Le duc d'Ambury était un des hommes les plus riches de l'Angleterre ; il possédait des quartiers entiers de Londres et avait des terres un peu partout. S'il y avait au monde quelqu'un qui pût être fortement rançonné, c'était bien lui.

L'épouse espagnole était morte à l'heure actuelle, mais elle avait donné au duc un fils dont l'existence menaçait de compromettre non seulement l'honneur du nom des d'Ambury, mais aussi tout le système des successions. Tous les faits étaient en la possession de Poltavo, l'opération de chantage était fort avancée déjà, puisque la réponse du duc avait déjà paru dans les annonces du *Times*.

Réponse favorable s'il en fut : Il ne proposait pas l'entremise d'hommes d'affaires, ne menaçait pas d'aviser la police, il consentait à « chanter » et à faire un gros sacrifice pour sauver sa maison du déshonneur.

Il n'y avait plus qu'à fixer le chiffre. Poltavo avait décidé de demander cinquante mille livres. Avec cela, il pourrait quitter l'Angleterre, abandonner son périlleux métier et vivre à sa guise.

Sans doute, d'après ses arrangements avec Farrington, il devait lui remettre les deux tiers de toute somme perçue, mais il ne se proposait nullement de s'acquitter de cette promesse. Farrington, réduit à se cacher, était pratiquement entre les mains de Poltavo. Celui-ci avait déjà touché quelque dix mille livres pour différentes affaires, et il n'avait répondu que par le mépris aux lettres menaçantes du Dr Fall qui lui réclamait la part de la « maison ». Il se sentait maître de la situation ; il avait déjà placé des capitaux à son nom dans une banque parisienne, et il se préparait à arrondir définitivement sa fortune avec l'or à extorquer au duc d'Ambury.

Il sonna. L'homme qui répondit à cet appel était un Italien à face sinistre, que Poltavo employait un peu comme domestique, et surtout comme agent dans ses opérations louches.

— Carlo, lui dit-il, Antonio a été arrêté, puis reconduit à la frontière et envoyé à Calais.

— Je sais, signor, répondit l'homme. Il a eu de la chance. J'ai eu très peur...

Poltavo sourit.

— La police anglaise, dit-il, a de bizarres façons d'agir. Antonio est arrêté au moment où il essaie de nous débarrasser du Chef de la Sureté, et on se borne à l'expulser ! N'est-ce pas stupide ? En tous cas, Antonio ne doit pas chercher à revenir, car alors, si naïve que soit la police, elle l'arrêterait pour de bon. Je lui ai télégraphié d'aller m'attendre à Paris... et à ce propos, Carlo, si jamais vous vous trouviez dans la même situation qu'Antonio, faites-moi le plaisir de ne pas me télégraphier !

— Assurément, signor, je ne le ferai pas, car je ne sais pas écrire.

— Excellent défaut ! s'écria Poltavo. Prenant une lettre sur sa table, il ajouta : Voici un message que vous remettrez à une

personne qui vous attendra au coin de Branson Square... comme je vous ai déjà indiqué en détail.

Cette personne vous donnera en échange une autre lettre. Après cela, vous ne reviendrez pas directement ici, mais vous irez chez votre frère, à Great Saffron Street, et devant sa maison, vous verrez un homme revêtu d'un grand manteau : Vous passerez tout près de lui, et, en le frôlant, vous glisserez votre lettre dans la poche de son pardessus. Avez-vous bien compris ?

— Parfaitement, signor.

— Bien, allez, et que le Ciel vous protège ! dit l'ironique Poltavo en remettant à son agent le message qui allait, selon lui, porter la terreur et la consternation dans l'âme du duc d'Ambury.

... Il était déjà tard, ce soir-là, lorsque Carlo Fregetti descendit Great Saffron Street, déserte à cette heure. Son frère, qui habitait là, était un respectable ouvrier, employé par une Compagnie d'Asphaltes. Près de la porte se tenait, en effet, un inconnu qui semblait attendre quelqu'un. Carlo passa si près de lui qu'il le heurta du coude ; il s'excusa et, ce faisant, glissa sa lettre dans la poche du promeneur ; mais, relevant la tête, il chercha à distinguer les traits de cet étranger : c'était Poltavo lui-même. La rue n'était pas très éclairée, il n'y avait aucun passant à proximité et il eût fallu, en outre, de bons yeux pour s'apercevoir du transfert de la lettre dont Carlo était porteur.

Poltavo alla jusqu'au bout de la rue, sauta dans un taxi qui l'y attendait et revint chez lui, non sans avoir plusieurs fois changé de voiture. Une fois enfermé dans son cabinet de travail, il ouvrit sa lettre d'une main fébrile. Le duc allait-il consentir à verser la somme énorme qui lui était demandée ? Et, dans la négative, combien faudrait-il en rabattre ?... Mais les premiers mots lui enlevèrent toute appréhension.

« Je veux bien vous donner ce que vous réclamez pour prix des documents qui sont en votre possession, mais je vous considère comme un forban et un bandit. Puisque vous avez tant d'inquiétude au sujet de la sûreté et du secret de l'opération, je choisirai pour vous apporter l'argent, un vieil ouvrier de ma propriété du Lancashire, sur lequel on peut compter et qui ignorera d'ailleurs ce dont il s'agit. Il vous remettra la somme en échange de vos papiers, notamment du certificat de mariage. À vous de choisir un lieu de rendez-vous qui vous plaise et j'y enverrai mon homme. »

Poltavo eut un sourire de triomphe en repliant cette lettre.

« Maintenant, se dit-il à mi-voix, mon cher Farrington, je n'ai plus besoin de vous, je vous quitte. Adieu, portez-vous bien !... Cinquante mille livres ! Ah, Poltavo, mon ami, tu n'es pas un imbécile ! Cinquante mille livres ! Quelle joyeuse vie on va mener avec ça ! Félicitations ! »

Dans son joyeux délire, il n'oublia pas de songer sérieusement au lieu de rendez-vous final. C'était très important, bien que sa victime se montrât très désireuse d'en finir au plus vite sans scandale, il fallait se méfier jusqu'au bout. Ce vieil ouvrier agricole que le duc enverrait serait certainement de bonne foi, mais encore où convenait-il de le convoquer ? Lorsque Poltavo avait enlevé Frank Doughton, il avait l'intention de le faire conduire dans une petite maison qu'il avait louée dans le quartier d'East End. Le voyage à la Maison Magique n'avait eu pour but que de faire porter les soupçons sur Farrington ; mais l'auto devait ensuite revenir à Londres. Une fois Frank enfermé et endormi au moyen de puissants soporifiques, il devait être détenu jusqu'à l'expiration du délai que Farrington avait stipulé pour son mariage.

Mais la question de la réception des cinquante mille livres était autre. Il ne fallait pas qu'elle ait lieu dans un endroit faci-

lement cerné par la police, mais en un endroit découvert d'où l'on pourrait voir de loin.

Pourquoi pas Bradley ? Ce n'était pas une mauvaise idée. Si l'on avait des soupçons, les recherches seraient fatalement dirigées du côté de la mystérieuse Maison Magique, et, en cas d'alerte, Poltavo pourrait s'y réfugier. Il n'aurait qu'à laisser croire à Farrington qu'il travaillait pour lui.

Oui, Bradley était tout indiqué, et les champs incultes du sud du village conviendraient parfaitement. Poltavo prit ses dispositions en conséquence.

CHAPITRE XVII

L'ENVOYÉ DU DUC

Trois jours après son échange de lettres avec le duc d'Ambury, le comte Poltavo, en complet de grosse laine, sortait d'un pas de promeneur de la petite ville de Bradley et se dirigeait nonchalamment vers le point le plus élevé des dunes qui s'élevaient au sud de l'agglomération. De là, la vue s'étendait sur un rayon d'une douzaine de milles au moins dans toutes les directions.

Le ciel était couvert et un vent frais soufflait. Ce n'était pas un jour propice aux excursions et promenades. À la gauche du touriste solitaire, sous une couche de brouillard bleuâtre, s'élevaient les cheminées d'usine de Bradley. À sa droite, au loin, s'apercevaient, entre les arbres, la façade blanche et carrée de la « Maison Magique », et tout à côté se dressait la haute cheminée de son usine électrique particulière. Plus loin, les bâtiments des mines abandonnées, auprès desquels, enfin on voyait le coquet pavillon d'où Lady Dex avait si mystérieusement disparu depuis neuf jours déjà.

Toutes les explications possibles et impossibles de cet événement avaient été envisagées sans résultat, et la police locale continuait méthodiquement les recherches.

Poltavo, arrivé au point culminant des dunes, prit une paire de jumelles et scruta attentivement tous les environs, sui-

vit notamment des yeux les différents chemins qui parcouraient la contrée. Une auto, minuscule à cette distance, apparut à l'horizon, et le comte la garda dans le champ de sa longue-vue jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans un flot de poussière sur la route de Londres. Un instant plus tard il aperçut enfin ce qu'il cherchait : c'était à un mille environ, un homme un peu courbé qui cheminait dans sa direction. Poltavo se coucha à terre et continua d'observer le nouveau venu dans sa lunette.

Le personnage qui s'approchait avait toute l'apparence d'un vieux paysan, avec sa barbe blanche, ses vêtements grossiers et son foulard de laine autour du cou.

Ce premier examen satisfit l'observateur : cet homme n'avait pas l'air rusé, et toutes les précautions prises contre lui étaient vaines sans doute. Mais Poltavo n'avait rien voulu laisser au hasard : sur chacune des trois routes qui passaient à proximité, il avait envoyé des autos toutes prêtes à démarrer, et s'il avait eu à fuir, quelle que fût sa direction, il aurait trouvé les moyens de disparaître rapidement.

Le vieillard arriva près de lui. Poltavo le considéra un instant des pieds à la tête... « Ça va bien », se dit-il, et se relevant, il se montra au messager.

— Vous avez une commission pour moi ? lui demanda-t-il.

L'autre lui jeta un regard méfiant.

— Comment vous appelez-vous ?

— Poltavo, répondit le comte en souriant.

À gestes lents et mesurés, le paysan sortit de sa poche un volumineux paquet scellé.

— Vous avez quelque chose à me remettre en échange, dit-il.

Poltavo lui tendit les documents espagnols et reçut le paquet. Cela fait, il regarda encore l'honnête physionomie du brave homme : ses yeux étaient clairs et vifs et sauf la blancheur de sa barbe et de ses cheveux, on eût dit un jeune fermier des environs.

— Voilà ce que j'appelle une affaire rondement menée ! s'écria gaiement Poltavo. Dites-moi votre nom, mon ami, afin que je puisse quelque jour boire à votre santé.

— Mon nom, répondit le vieillard en se redressant est Smith, et je vous arrête sous l'inculpation de chantage qualifié.

Poltavo bondit en arrière, tout en cherchant son revolver de poche, mais M. Smith l'avait déjà saisi à la gorge et renversé sous lui. Sous la violence du coup, il resta une seconde étourdi. Il revint très vite à lui, mais trop tard ; déjà les menottes lui étaient passées au poignet et une main peu tendre l'aidait à se remettre debout. M. Smith, avec sa barbe postiche toute de travers offrait un aspect plutôt comique, mais Poltavo ne se sentait pas d'humeur à rire en ce moment.

— Je vous tiens enfin, mon cher comte, dit le Chef de la Sûreté en s'essuyant la figure pour enlever son fard.

— Il ne vous sera pas facile d'établir des charges sérieuses contre moi, fit Poltavo d'un air de défi. Après tout, nous sommes sans témoins et ma parole vaut la vôtre jusqu'à preuve du contraire. Quant au duc d'Ambury...

À ce nom, M. Smith éclata de rire.

— Mon pauvre ami, dit-il, mais il n'existe pas votre duc d'Ambury ! J'ai heureusement fait fond sur votre ignorance de la noblesse anglaise..., et je ne me suis pas trompé. Cette famille est éteinte depuis plus de deux cents ans. Château d'Ambury, d'où vous avez reçu des lettres, est une petite ville, non loin de Bolton, et elle a un blason, comme la plupart des vieilles cités...

Que dites-vous de cela, comte ? Nous avons tout de même quelque peu d'imagination en Angleterre !

Il prit son prisonnier par le bras et descendit avec lui la pente de la colline.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda Poltavo.

— Vous conduire au poste de Bradley, et de là à Londres. J'ai trois mandats d'arrêt contre vous et une demande d'extradition du Gouvernement polonais. Vous aurez, je crois, à purger en Angleterre une assez longue peine avant de regagner votre beau pays.

En passant devant Moor Cottage, M. Smith décida d'attendre là les agents qu'il y avait convoqués pour un peu plus tard. Il avait tout calculé à un quart d'heure près. Il ouvrit la porte du pavillon et fit entrer Poltavo.

— Nous allons nous reposer un moment là, dit-il, mais pas dans le boudoir d'où Lady Dex a disparu récemment en des circonstances extraordinaires. Ce sera, si vous le voulez bien, dans le petit salon que nous pourrons causer amicalement pendant quelques instants.

Lorsqu'ils eurent pris des sièges, le détective adressa son plus aimable sourire au comte et lui dit :

— Parlons à cœur ouvert : Vous êtes passible de nombreuses années de prison, car dans l'affaire d'aujourd'hui vous agissiez, non plus en tiers, mais à votre propre compte. Vous aviez pris vos dispositions pour quitter l'Angleterre sitôt votre coup fait.

— Oui, dit Poltavo franchement.

— Il vous eût été inutile de nier. J'ai vu vos belles malles neuves toutes étiquetées, et je les ai fouillées.

Poltavo réfléchissait.

— N’y a-t-il aucun moyen pour moi de sortir de là ? dit-il enfin.

— Vous ne pouvez qu’atténuer un peu votre cas.

— De quelle manière ?

— En me confiant tout ce que vous savez sur M. Farrington et la « Maison Magique », en me disant, par exemple, où se trouve actuellement Lady Constance Dex.

— On ne l’a pas tuée, je vous en répons, répliqua-t-il. Fall me l’a fait entendre dans une de ses lettres récentes. Je ne sais comment on s’est emparé d’elle, ni aucun détail de cette affaire. Mais je suis certain qu’elle se porte bien. Farrington, évidemment, avait intérêt à la réduire à l’impuissance. Vous savez qu’elle lui a déjà tiré dessus une fois, et il savait qu’elle méditait de recommencer. Quant aux mystères de la Maison Magique, je n’en connais pas grand’chose, sinon rien. Farrington, comme vous l’avez déjà deviné sans doute, n’est autre...

— Que Montague Fallock ! Cela, oui, je le savais, interrompit M. Smith.

— Alors, que voulez-vous que je vous dise d’autre ? fit Poltavo. Je suis tout prêt à répondre de mon mieux à vos questions... Le personnage connu sous le nom de Moole est un pauvre vieil idiot de paysan ramassé je ne sais où par Farrington. Il en a fait un faux millionnaire dont il est censé administrer la fortune. Vous voyez, cela a pour but d’écarter les soupçons d’une maison où personne n’est jamais reçu.

— Fort bien, dit M. Smith ; c’est très ingénieux. Et le Dr Fall ?

— Je ne le connais pas mieux que vous. Mais il y a d’autres informations que je serais en mesure de vous fournir et que vous donneriez beaucoup pour posséder.

Ainsi, Farrington : Vous ne vous emparerez jamais de lui.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— C'est mon secret, et j'ajoute que je suis prêt à vous le vendre.

— À quel prix ?

— Contre ma liberté, répondit froidement Poltavo. Vous êtes le Chef de la Police de Sûreté, vous savez, d'autre part, que mon cas n'est pas pendable : simple tentative d'escroquerie, si vous voulez, et encore ne sera-t-il pas facile de la démontrer... Évidemment vous soutenez le contraire, mais j'ai quelque connaissance des lois anglaises, et je sais ce que je dis. Ce n'est pas la loi anglaise que je redoute, mais l'extradition qui suivra... Je vous parle franchement, M. Smith.

Il frissonna légèrement et ajouta : — C'est pour éviter d'être livré aux autorités de mon pays que je vous fais des offres. Mettez-moi hors de cause, et je vous ferai connaître les moyens secrets dont Farrington compte se servir pour fuir, ainsi que la liste des agents qui travaillent pour lui. Cette liste n'existe nulle part, car j'ai utilisé mon séjour à la Maison Magique à l'apprendre par cœur.

M. Smith regarda son prisonnier d'un air songeur.

— Vos propos sont à considérer, répondit-il. Il faut que j'y réfléchisse.

À ce moment on entendit une auto s'arrêter devant le cottage et le détective aperçut par la fenêtre ses hommes qui descendaient de voiture. Parmi eux se trouvait son collègue Ela.

— Je vais me permettre de vous enfermer un moment dans ce salon, dit M. Smith à Poltavo.

Il sortit, mit la clef dans sa poche et alla parler à M. Ela.

— Vous avez Poltavo ? lui demanda celui-ci.

— Oui, et plus encore, car je crois bien avoir maintenant en mains toutes les clefs de l'affaire...

— Vraiment ?

— Oui, mais tout dépend de ce que nous obtiendrons de Poltavo. Si nous pouvions éviter sa comparution devant le juge d'instruction, nous serions en mesure de tout terminer... Je sais que la chose serait illégale, mais j'ai bien envie d'en assumer la responsabilité dans l'intérêt même de la loi... De combien d'hommes pouvons-nous disposer ?

— J'ai cent cinquante agents à Bradley, répondit Ela. La moitié vient avec moi à Londres, le reste fait partie de la police locale.

— Bien. Envoyez quelqu'un leur donner l'ordre de cerner aussi complètement que possible la fameuse Maison Magique. Que personne n'en sorte sans être appréhendé, et surtout qu'aucune voiture n'y entre ou n'en vienne sans être attentivement fouillée... Mais, qu'est-ce que cela ?

Un cri étouffé était parti soudain de l'intérieur du pavillon.

— Vite ! cria M. Smith.

Il se précipita dans le petit salon où il avait enfermé Poltavo : la pièce était vide.

CHAPITRE XVIII

L'EXÉCUTION

Farrington et le Dr Fall s'entretenaient ensemble, toutes portes fermées, dans le cabinet de travail du docteur. À en juger d'après la physionomie soucieuse de Fall et aux gestes de colère de Farrington, quelque événement inattendu était venu bouleverser leurs plans.

— Vous êtes sûr de tout cela ?

— Parfaitement sûr, répondit Fall. Il a fait tous ses préparatifs pour quitter Londres. Ses malles ont déjà été expédiées à Paris. Il a résilié son bail de location et a chargé un négociant de revendre ses meubles... Il nous a trahis.

— Il n'aurait jamais osé... s'écria Farrington, les veines du front gonflées à se rompre, et en proie à une rage dont il n'était presque plus maître. J'ai tiré cet homme du ruisseau, Fall ; c'est un chien galeux que j'ai sauvé. Je lui ai pardonné une fois... il sait à quel prix et à quelles conditions... Non, il n'a pas osé.

— Hélas, dit le docteur, je crois qu'au contraire il était capable de tout. C'est une affaire de race et de tempérament. Tout miel d'un côté et la haine dans le cœur. Sans parole. Vous dites qu'il n'est pas capable de vous trahir, mais c'est un homme prêt à vendre son frère, sa sœur, sa mère... Je vous avais mis en

garde contre lui, Farrington. Si vous m'aviez écouté, il ne serait plus jamais sorti d'ici.

Farrington secoua la tête.

— C'est dans l'intérêt de Doris que je l'ai laissé aller. Oui, oui, répéta-t-il en voyant une lueur de surprise dans les yeux de Fall. Il me fallait quelqu'un qui me craigne pour faire aboutir mes projets... Le mariage de Doris était nécessaire.

— Excusez-moi, mais je crois que vous avez fait du sentiment dans cette affaire...

Farrington poussa un juron.

— Je n'ai que faire de votre opinion, dit-il ; vous ne comprendrez jamais mon affection pour cette enfant. Son père était mon ami intime et il me l'a confiée en mourant. J'avoue qu'au prime abord, j'ai été tenté de m'emparer purement et simplement de sa fortune, mais à mesure que les années passaient, j'éprouvai un sentiment tout nouveau pour moi, une sorte de tendresse pour cette petite, et j'en vins à l'aimer plus que l'argent même, et c'est beaucoup dire. Je voulus agir correctement vis-à-vis d'elle, et quand, par suite de mes opérations malheureuses, j'en fus réduit à emprunter sa fortune, c'était dans l'intention bien arrêtée de la lui restituer... Mais lorsque, au contraire, tout m'a manqué, poursuivit-il d'une voix plus basse et altérée, lorsque j'ai vu que j'avais ruiné la seule créature au monde que j'ai jamais aimée, alors j'ai commis celui de mes crimes pour lequel j'ai le plus de remords, j'ai fait disparaître George Doughton afin de marier Doris à son fils... c'est-à-dire au seul héritier des millions de Tollington. Je savais que c'était lui. J'ai tué un homme pour sauver Doris... Ah, quelle ironie ! s'écria-t-il avec un rire lugubre. Quelle comédie !

Quant à Poltavo, reprit-il, je l'ai laissé aller parce que j'avais encore besoin de lui. Peu importe ce sale individu ! Doris est mariée, et si elle n'aime pas encore son mari, elle l'aimera un

jour. Il est digne d'elle. Je connais Doris, je sais ce qu'il y a de beau et de grand dans son âme... Elle m'oubliera et sera heureuse... Oh ! puisse-t-elle m'oublier vite !

Il détourna la tête et changea de sujet :

— Avez-vous eu des nouvelles de Poltavo ce matin ?

— Non, répondit Fall. Notre agent m'informe seulement qu'il combine quelque gros coup... dont il n'a pas daigné nous informer.

— Si jamais il joue double jeu...

— Alors, que voudriez-vous faire ? Il est hors de notre portée...

À ce moment, une sonnerie de téléphone retentit.

— Le guetteur de la tour ! s'étonna Fall. Qu'est-ce qui arrive ?

La grande bâtisse carrée était surmontée d'une tour au sommet de laquelle un veilleur se tenait jour et nuit. Fall alla décrocher le récepteur et écouta. Il ne répondit que par monosyllabes, puis raccrocha et revint à Farrington.

— Poltavo est à Bradley, dit-il. Un de nos hommes l'y a vu et a signalé la chose ici.

— À Bradley ! Mais qu'est-ce qu'il y vient faire !

— Probablement la même plaisanterie que l'autre jour, quand il a essayé d'enlever Doughton : il veut attirer les soupçons sur nous.

La sonnerie retentit de nouveau. Fall conversa encore quelques secondes à voix basse avec le guetteur.

— Il paraît, annonça-t-il ensuite à Farrington, que Poltavo est sorti du village, il se promène d'un air désœuvré sur les

dunes... Avec sa longue vue notre veilleur a vu un autre individu se diriger prudemment vers lui...

— Allons voir nous-mêmes, déclara Farrington.

Ils passèrent dans une autre pièce, y ouvrirent ce qui semblait être la porte d'une simple armoire mais qui donnait en réalité sur un des nombreux ascenseurs électriques dont l'étrange maison était si abondamment pourvue.

En quelques secondes l'ascenseur les amena au sommet de la tour, à la cage vitrée où un puissant télescope monté sur un fort trépied permettait aux regards de fouiller le pays jusqu'à l'horizon.

— Regardez dans cette direction, dit le guetteur. Sans hésitation, Farrington reconnut Poltavo ; mais qui donc était l'étranger à barbe blanche qui venait lentement à sa rencontre ?

Le Dr Fall, l'œil à l'objectif d'un autre télescope, crut deviner.

— C'est l'intermédiaire, dit-il.

... Ils assistèrent ainsi de loin à tous les détails de la rencontre, virent l'échange des lettres et l'attitude triomphante de Poltavo, mais soudain Farrington poussa un cri : il avait vu l'inconnu bondir sur Poltavo, le jeter à terre... et l'acier des menottes jeter un bref éclair...

— Le voilà pris ! Va-t-il nous vendre ?

— Il nous vendra, soyez-en sûr, dit Fall. Il faut voir ce qui arrive. Si on le conduit en prison, nous avons tout à craindre.

— Je ne vois aucun policier, dit Farrington. Attendons.

Ils suivirent des yeux la marche de Smith et de son prisonnier, puis Fall s'écria :

— On dirait qu'ils vont au cottage !

— Quelle farce !

Leurs yeux se rencontrèrent.

— Impossible ! fit encore Farrington, mais une lueur d'espoir brillait dans ses yeux.

— Oui, oui, ils entrent dans le pavillon, cria Fall au bout d'un instant. Allons vite !

En un instant, les deux hommes furent dans l'ascenseur qui les descendit à toute vitesse dans les sous-sols. De là ils suivirent un long corridor voûté, où des ampoules électriques brillaient de distance en distance. Ils passèrent devant une porte à leur gauche.

— Il faudra nous débarrasser d'elle, dit Farrington en regardant de ce côté.

— On verra, répondit laconiquement Fall.

Au bout du corridor, il y avait une forte porte de fer qui donnait sur une salle obscure. Fall tourna un commutateur qui remplit la pièce de clarté. Dans un coin se trouvait la porte d'un autre ascenseur. Ils le prirent et descendirent longtemps, longtemps, comme s'ils allaient jusqu'au centre de la terre. Enfin, l'appareil s'arrêta cependant et les deux hommes sortirent dans une galerie creusée dans le roc.

Cette vieille galerie de mine était également éclairée à l'électricité et des rails y étaient posés. Près de l'ascenseur, se trouvait un wagonnet à trolley. Ils y montèrent, et à grand bruit, le moteur se mit en marche. La petite voie ferrée suivait la galerie qui montait, descendait, tournait à droite et à gauche selon les couches rocheuses dans lesquelles elle était percée. Le wagonnet s'arrêta enfin dans une sorte de rotonde au fond de laquelle se trouvait l'inévitable ascenseur...

— Montons lentement, dit le Dr Fall à mi-voix. Il ne faut faire aucun bruit, n'oublions pas que nous avons affaire à Smith !

Lorsque l'ascenseur s'arrêta, les deux occupants ne bougèrent pas. Ils pouvaient entendre des voix, dont l'une était indubitablement celle de Poltavo... de Poltavo qui précisément offrait de les trahir... Bientôt le bruit de l'auto amenant les agents de police parvint jusque dans la cage de l'ascenseur. L'oreille collée à la porte, les deux hommes se rendirent compte de la sortie momentanée de M. Smith. Alors, Fall pressa un bouton et un panneau de bois s'ouvrit directement dans le salon où attendait Poltavo.

Celui-ci n'aperçut ses visiteurs inattendus que lorsqu'ils furent presque sur lui, et ce qu'il lut dans leurs regards sinistres n'était rien moins que son arrêt de mort.

— Que me voulez-vous ? fit-il en un souffle.

— Taisez-vous, répondit Farrington en lui mettant la pointe d'un stylet sur la gorge.

— Où voulez-vous me conduire ? demanda encore le prisonnier devenu livide.

— Nous allons vous mettre dans un endroit où il ne vous sera plus possible de nous nuire, dit Fall.

À l'horrible sourire de cet homme, Poltavo comprit ce qui l'attendait et, oubliant la pointe acérée qui griffait déjà sa gorge, il poussa un cri...

Mais des mains puissantes étouffèrent son ultime appel, il reçut un coup violent sur la tête et perdit momentanément conscience. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouva couché entre les jambes de Farrington dans le wagonnet qui courait à toute vitesse sur la ligne souterraine. Il n'esquissa pas un mouvement, ne prononça pas une parole, se laissa hisser, à l'arrivée, dans

l'ascenseur et enfermer dans une des pièces s'ouvrant sur le long corridor des caves de la Maison Magique.

Laisse seul, il reconnut la pièce où il avait déjà été enfermé une fois ; oui, c'était bien la même table, le même lit, le même fauteuil vissé au sol. En tout cas, il était hors des mains de la police.

Mais qu'est-ce que Farrington et son acolyte prétendaient faire de lui ? Quel subterfuge employer pour les induire en erreur ? Quelle excuse leur donner ? Ils avaient dû entendre ses offres de trahison. Il maudit son imprudence ; il aurait dû attendre d'être à Bradley pour parler ; il savait bien qu'il y avait un mystère attaché à Moor Cottage...

Ces pensées et mille autres l'assiégèrent tandis qu'il allait et venait dans l'appartement souterrain. Il avait oublié l'heure, ne savait plus s'il faisait jour ou nuit ; il avait encore aux poignets les menottes que lui avait passées M. Smith. Frappé de terreur et le cœur battant, il fit le tour de la pièce, comme un fauve en cage. Aucun moyen de fuir. Il fallait attendre le bon plaisir de ses geôliers qui pouvaient être à leur gré ses bourreaux. Il les avait trompés, c'est vrai, mais s'il ne lui arrivait rien de plus terrible que son emprisonnement actuel, il pouvait avoir encore quelque espoir. Il avait déjà été enfermé là et avait pu en sortir. Cependant quelque chose lui disait que cette fois les forces diaboliques et obscures de la Maison Magique étaient toutes liguées contre lui.

Il n'avait qu'un espoir – fort léger en vérité –, c'était que le Chef de la Sûreté eût découvert par où on l'avait enlevé et ait suivi le même chemin jusqu'au souterrain de la Maison Magique. Certes, il eût éprouvé un grand soulagement à passer des mains de Farrington à celles de la police. Évidemment les habitants de la Maison Magique n'étaient pas tranquilles ; Poltavo entendait de moment en moment des roulements sourds, des grincements de machines, des cliquetis métalliques comme si une armée d'ouvriers avait envahi les appartements voisins.

Il n'attendit pas fort longtemps. L'ascenseur illuminé s'arrêta tout à coup devant la porte grillée, et le Dr Fall en sortit.

— Le Chef de la Police perquisitionne dans la maison, lui dit-il ; il va descendre ici dans une minute. Je suis donc obligé de vous laisser connaître un de nos secrets.

Il prit rudement Poltavo par le bras et le mena dans un coin de la chambre qui n'offrait aucun aspect spécial, mais il toucha du pied ou de la main quelque bouton électrique, car toute une section de la paroi s'ouvrit.

Il poussa Poltavo dans un étroit passage voûté au bout duquel était une petite cellule où il enferma son prisonnier.

Quelques instants plus tard, M. Smith entrant dans la pièce qu'il avait déjà visitée lors du premier emprisonnement de Poltavo, n'y vit rien d'anormal, rien en tout cas qui décelât la présence récente de celui qu'il cherchait, et il se retira.

Le séjour de Poltavo dans son cachot dura longtemps. Malgré l'exiguïté de la cellule, il pouvait respirer facilement, un ventilateur lointain envoyant jusque là de l'air frais par des tuyaux invisibles.

Enfin, la porte se rouvrit. On l'appela et il revint à la grande pièce souterraine. Cette fois Farrington et l'ouvrier italien borgne que Poltavo avait aperçu déjà lors de sa précédente visite, accompagnaient le Dr Fall.

En rentrant là, Poltavo vit que quelques changements avaient été opérés dans la pièce, notamment toutes les chaises et la table avaient été éloignées du grand fauteuil vissé au sol.

Et justement Fall et le mécanicien borgne qui s'assuraient apparemment de la solidité des écrous du fauteuil, s'emparèrent de Poltavo et l'y firent asseoir.

— Que voulez-vous faire ? demanda Poltavo blanc comme cendre.

— Vous le verrez assez tôt.

On l'attacha sur ce siège, les avant-bras et les poignets solidement ligaturés aux bras du fauteuil, et ses chevilles également bien appliquées aux pieds massifs et métalliques du meuble.

Poltavo cherchait à deviner les sentiments de Farrington qui debout, bras croisés, face de marbre, surveillait l'opération. Alors, Fall se baissa et se mit à déchirer les bords du pantalon de Poltavo comme pour mieux lui faire sentir le froid du métal.

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda le prisonnier.

Personne ne lui répondit. Que prétendait-on lui faire ? Les deux hommes écartèrent le tapis et remontèrent jusqu'aux pieds de Poltavo de curieux instruments. Ils lui serrèrent les poignets, les mollets entre des pinces arrondies qui s'appliquaient en dessous de l'armature métallique du fauteuil.

À ce moment-là encore, Poltavo ne comprit pas ce qui se préparait.

— M. Farrington, dit-il, écoutez-moi... je sais que j'ai perdu la partie...

— Oui, dit laconiquement Farrington.

— Laissez-moi de quoi quitter le pays, juste avec ce que j'avais sur moi, et je vous promets que vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

— Mon ami, répondit froidement Farrington, j'ai eu trop longtemps confiance : ça ne prend plus. Vous avez cherché à vous imposer à un moment où je n'avais nul besoin de vous, et puis vous m'avez lâché et trompé à chaque pas, et j'ai la ferme intention de vous empêcher de recommencer.

— Mais, au nom du Ciel, qu'allez-vous faire ? s'écria Poltavo au comble de l'angoisse. Il venait d'apercevoir les fils qui re-

liaient les pièces métalliques du fauteuil à des fiches plantées dans la paroi.

Il poussa des cris de rage et de terreur folle en saisissant enfin le projet de ses ennemis.

— Dieu ! Vous voulez, me tuer ?

— Oui, et sans douleur, répondit doucement Farrington. Votre existence nous importune. Nous ne vous imposerons pas de souffrances inutiles, mais vous voici arrivé au terme de votre carrière terrestre, Poltavo !

— Vous allez m'électrocuter ! Mais Farrington, vous êtes fou ! C'est impossible ! Non, non, de grâce ! Donnez-moi un pistolet, une arme, battons-nous loyalement ! Vous n'allez pas m'assassiner ! Grâce ! Pitié ! Faites de moi ce que vous voudrez ; livrez-moi à la police ! Farrington, je vous en supplie !

Mais le Dr Fall alla prendre sur une table un casque qu'il plaça sur la tête du condamné.

— Pas cela, Farrington ! continuait à gémir Poltavo d'une voix étouffée par son masque. Non, non ! Je jure de vous obéir comme un esclave !

Farrington leva la main et le Dr Fall alla se placer auprès d'un grand commutateur noir...

— Je serai fidèle... Demandez-moi l'impossible... Non... non...

Fall tourna le commutateur et la mort interrompit ses supplications.

Le cadavre eut une légère contraction des mains. Farrington fit un signe et le docteur interrompit le courant.

Rapidement, ils délièrent le corps et ce qui avait été une créature faite pour agir, penser, aimer, s'écroula comme une masse inerte sur le sol.

Farrington considéra le cadavre de son ex-complice d'un œil sombre et haussa les épaules. Il ouvrait la bouche pour dire quelque chose à Fall qui retirait les fiches du mur, lorsqu'une voix impérieuse les fit tous sursauter.

— Haut les mains !

La porte donnant accès aux galeries de mine s'était ouverte sans bruit et sur le seuil parut M. Smith, suivi d'Ela, revolver à la main...

CHAPITRE XIX

LA BRAVOURE D'UN CHEF

La perquisition opérée pendant que Poltavo attendait son arrêt dans un cachot, n'avait donné aucun résultat. M. Smith avait compris qu'il arrivait trop tard et qu'une fois de plus, il était joué.

— Où allons-nous maintenant ? lui avait demandé Ela en sortant de la maison.

— Nous retournons à Moor Cottage. Je suis certain maintenant qu'il existe un passage souterrain entre le pavillon et la Maison Magique. C'est la seule et unique façon d'expliquer l'enlèvement de Lady Dex et la disparition de Poltavo ; et quand je devrais démolir le cottage jusqu'en ses fondations, je découvrirai ce passage.

Durant une demi-heure, les deux policiers se livrèrent aux plus minutieuses recherches dans le salon où avait été enfermé Poltavo. Ils sondèrent particulièrement le plancher, sans rien découvrir. Quant aux parois, ils s'aperçurent que sur tout leur pourtour, les boiseries de chêne étaient doublées de plaques de métal.

— C'est inutile ! s'écria enfin M. Smith. Nous n'arriverons à rien, il faudrait des techniciens...

Il reprit alors le médaillon trouvé sur l'un des hommes que Farrington avait tués devant sa porte, et ajouta : Dire qu'il y a peut-être dans cette inscription si simple la solution de l'énigme ! « God save the Keng » ! qu'est-ce que cela peut vouloir dire au sujet de l'ouverture d'un passage souterrain ?

Ela essaya de rire, mais on sentait qu'il n'avait pas non plus grande confiance dans la révélation qu'aurait dû leur apporter l'inscription.

— Il ne nous reste plus qu'à chanter en chœur notre hymne national, dit-il en plaisantant.

Mais à ces mots, M. Smith eut une inspiration aussi bizarre qu'inattendue : il alla au piano, s'assit et commença à jouer l'hymne patriotique. L'instrument n'était pas excellent, il n'avait pas dû recevoir depuis fort longtemps la visite de l'accordeur, mais enfin M. Smith parvint à en tirer les notes voulues.

— J'espérais qu'un miracle se produirait, dit-il lorsqu'il eut plaqué le dernier accord... Néanmoins, je vais essayer de le jouer d'une octave au-dessus du ton habituel.

Il recommença, et aux dernières mesures, tout un panneau de la boiserie du salon glissa comme dans une rainure, laissant voir une ouverture béante.

... D'un moment, les deux détectives ne purent que se regarder en silence. Ils étaient seuls dans le cottage, ayant laissé deux agents en sentinelle dans la cour et tous les autres autour de la Maison Magique.

Enfin M. Smith, armé de sa lampe de poche, se pencha au-dessus de l'ouverture sombre.

— J'entre là le premier, dit-il.

— Je vous suis, répondit Ela.

— Voilà un interrupteur, reprit M. Smith.

Il tourna le bouton et une petite ampoule s'alluma dans une cage d'ascenseur.

— Voici maintenant les commandes, reprit le chef détective. Allons-y.

Ils réussirent sans peine à mettre en marche l'ascenseur, qui s'arrêta après une assez longue descente.

Ils furent bientôt dans l'ancienne galerie de mines et découvrirent facilement les contacts électriques qui l'illuminèrent d'un bout à l'autre !

— Quelle ingéniosité et quelle prévoyance ! s'écria M. Smith. Voici maintenant notre tram qui nous attend !

Ils n'hésitèrent pas à monter dans le wagonnet et à le mettre en marche. Au bout de la course, ils sautèrent à terre, prirent l'ascenseur qui s'offrait et arrivèrent enfin dans le corridor voûté qui desservait toutes les pièces du sous-sol de la Maison Magique.

Avisant la première porte qui se présenta, ils essayèrent de l'ouvrir, mais elle ne possédait aucun système visible de fermeture.

Ela passa les doigts sur les pourtours du cadre et enfin s'écria :

— Il y a ici un petit trou pas plus gros qu'une tête d'épingle. Nous allons voir !

Il ouvrit son couteau de poche qui contenait un poinçon qu'il enfonça dans le petit trou. Instantanément, la porte s'ouvrit toute grande.

M. Smith entra le premier, revolver à la main.

— Si c'est une prison, dit-il, elle est luxueuse !

Partout en effet des tapis, des meubles précieux, des objets d'art s'offraient à sa vue. Une dame, assise dans une chaise longue, lisait auprès d'un guéridon d'acajou.

— Lady Dex ! s'écria M. Smith.

Lady Dex se retourna, jeta un cri et se précipita vers lui.

— Oh ! Monsieur Smith, grâce au Ciel, vous voici enfin !

Elle le saisit par le bras, elle disait des choses confuses et incohérentes, en proie à la plus vive émotion.

— Calmez-vous, Madame, lui dit le Chef de la Sûreté, asseyez-vous et rassemblez vos souvenirs. Avez-vous vu Poltavo ?

— Non, dit-elle, reprenant son sang-froid. Est-il aussi ici ?

— Il n'est certainement pas bien loin ; je suis à sa recherche. Voulez-vous nous accompagner, ou rester ici ?

— Je vais avec vous !

Ils ressortirent tous ensemble dans le corridor.

— Toutes les portes que nous voyons donnent-elles sur des pièces comme la vôtre ? demanda M. Smith à Lady Dex.

— Je crois, répondit-elle, qu'il y a plusieurs cellules semblables, mais la principale est celle-ci, conclut-elle en désignant une porte peinte en rouge à une vingtaine de pas.

Ils s'en approchèrent. Ela renouvela son exploration du bout des doigts. Sans doute, toutes les fermetures de la maison étaient du même système, car ici encore, une pointe métallique enfoncée dans un petit trou situé loin de la place ordinaire d'une serrure, fit jouer un ressort et la porte s'ouvrit comme d'elle-même.

M. Smith s'avança et demeura un instant abasourdi devant le spectacle qui s'offrait à lui : Un cadavre par terre, Farrington,

les bras croisés, devant le corps de son ennemi ; Fall en train de dégager des connexions électriques...

Alors le revolver du détective s'éleva et son ordre retentit :

— Haut les mains !

À peine ces mots eurent-ils été prononcés que l'obscurité la plus complète les enveloppa tous. En même temps Ela, qui était déjà sur le seuil, fut violemment repoussé en arrière et la porte se referma vivement devant lui. Il essaya vainement de la rouvrir, mais cette fois le poinçon n'obtint aucun effet.

Ela pâlit.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, ils tiennent le Chef !

Il resta une seconde indécis.

... Retournons ! Retournons vite, dit-il enfin. Guidant Lady Dex par la main, il revint à l'ascenseur, descendit dans la galerie, reprit le wagonnet et fut bientôt de retour à Moor Cottage. L'auto du chef attendait là.

— Venez avec moi, dit-il encore à Lady Dex. À la « Maison Magique » ! cria-t-il au chauffeur... Je vous remettrai chez vous dans quelques instants, expliqua-t-il à Lady Dex tandis que la voiture descendait la dune à toute vitesse. Pour le moment, je ne peux pas perdre une seconde ; il y va de la vie de notre Chef.

— Mais que peuvent-ils faire ?

— Je ne le sais que trop ce qu'ils peuvent oser, Madame ! Farrington joue sa dernière carte et M. Smith va être sa dernière victime !

*** **

Dans l'obscurité absolue de la chambre souterraine, M. Smith attendait, le doigt sur la détente de son gros browning.

— Que personne ne bouge, dit-il. Je ferai feu sans la moindre hésitation.

— Inutile de vous donner cette peine, répondit la voix onctueuse du Dr Fall. La lumière s'est éteinte par pur accident. Je vous assure que ni vous ni vos amis n'ont à éprouver la moindre crainte.

M. Smith s'avança prudemment en suivant la paroi. À un moment donné il devina devant lui la haute stature du docteur et avança la main, mais à l'instant même il reçut sur la tête un coup violent qui l'étourdit tandis que son adversaire se ruait à ses jambes et le faisait rouler à terre.

— Au fauteuil, vite ! entendit-il dire à Farrington.

— Passez-moi un bout de fil ! répondit tranquillement Fall.

En un clin d'œil, M. Smith se trouva attaché au fauteuil. La lumière revint. Les deux bandits se mirent tranquillement à préparer les détails d'une nouvelle exécution. Les contacts métalliques furent remis aux mollets et aux poignets du patient, les fils raccrochés aux fiches.

— Eh bien, M. Smith, dit enfin Farrington d'un air jovial, vous voici malheureusement tombé entre mes mains !... Ah ! à propos, où est l'autre policier ? acheva-t-il en se tournant vers Fall.

— Tiens ! répondit ce dernier, je l'ai oublié : je vais voir ce qu'il est devenu.

Il alla à la porte invisible qui s'ouvrit comme par enchantement et sortit. Il revint, au bout de quelques minutes à peine, la face toute assombrie et soucieuse.

— Il s'est échappé, dit-il, et la dame avec lui.

— Cela n'a aucune importance, grogna Farrington. Ils en savent maintenant déjà trop. Mettez la fermeture de sûreté aux portes.

Il revint à M. Smith.

— Vous vous rendez bien compte de ce qui vous attend, lui dit-il, et je vais vous informer aussi exactement que possible de la seule façon dont il vous serait possible d'y échapper.

— Je vous écouterai volontiers, répliqua M. Smith, mais je dois vous prévenir tout de suite que si mon salut devait dépendre, en quelque mesure que ce soit, du vôtre, il serait inutile d'insister.

— Vous l'avez deviné, reprit Farrington. Vous ne m'échapperez que si vous me laissez fuir librement, moi et mes amis. Ma première condition est que vous me laissiez tranquillement quitter l'Angleterre. Je sais ce que vous allez me répondre, que vous n'avez ni le droit ni le pouvoir de me promettre cela ; mais je sais assez de quels privilèges jouit la police. Je sais que vous pouvez très bien me conduire vous-même à Calais demain matin sans que personne ne se doute de rien. Je vous offre la vie sauve en échange.

— Et si je refuse ?

— Alors je vous électrocute comme je viens d'électrocuter Poltavo. Vous êtes mon plus dangereux adversaire. Il y a longtemps que je me méfie de vos trop habiles manœuvres, et j'aurai un très grand plaisir à vous tuer parce que c'est vous qui m'avez forcé à vivre cette vie de bête traquée qui est la mienne depuis que je me suis enfermé ici. Savez-vous que vous avez été tout près de me prendre le jour où vous avez ouvert la porte pendant que j'écrivais ? Mais notre système électrique m'a sauvé. Vous pouvez fort bien apprendre maintenant que nos étages, ici, à la Maison Magique, ne sont que de grands ascenseurs. Je peux entrer chez moi au premier étage et me trouver ma chambre et

moi, au troisième aussi aisément qu'une bouteille de vin est transportée de l'office à la salle à manger.

— C'est admirable, répondit M. Smith. Avez-vous jamais réfléchi que vous auriez pu faire une magnifique carrière comme ingénieur électricien ?

— J'en doute, sourit Farrington, mais le choix de ma carrière et les occasions que j'ai pu perdre m'intéressent moins pour le moment que mon avenir et le vôtre. Qu'allez-vous faire ?

— Rien du tout, Monsieur, répondit le grand détective. Car, je vous le dis, la mort seule peut me contraindre à laisser aller et venir par le monde un monstre tel que vous. Votre heure vient Farrington, et, que je meure moi-même un peu plus tôt ou un peu plus tard, cela ne changera rien à votre propre destinée : vous mourrez dans moins d'un mois, que vous m'ayez assassiné auparavant ou non !

— Vous avez du courage, dit Farrington.

À leurs figures crispées, M. Smith vit que les deux forbans n'étaient pas si tranquilles qu'ils le voulaient paraître.

— Ne vous imaginez pas un instant que vous allez échapper au châtement, reprit M. Smith d'une voix assurée, et si vous voulez un bon conseil, ne gaspillez pas le court espace de temps qui vous sépare de votre entrée au bagne...

— Vous abrégez vous-même vos derniers moments, dit Fall.

— Quant à cela, répondit le chef détective en haussant les épaules, je ne puis, pas plus que vous, prévoir l'avenir, et s'il entre dans les desseins de la Providence que je meure à mon poste, j'estime que j'aurai mérité le même honneur qu'un soldat frappé sur le champ de bataille, sinon davantage, car les ennemis de la société sont plus dangereux que les armées d'un envahisseur. Contre ceux-ci la lutte ne dure pas toujours, elle ne

s'exerce que durant la période de folie collective qu'on appelle une guerre, tandis que contre vous, il n'y a pas de trêve, comme il ne doit pas y avoir de merci.

Pour toute réponse, Fall jeta un regard interrogateur à Farrington qui fit un signe affirmatif. Le docteur alla chercher le casque qui avait servi à l'exécution de Poltavo et le plaça sur la tête de M. Smith.

— Je vous donne trois minutes pour réfléchir à ma proposition, dit Farrington.

— Vous perdez trois minutes, répondit le détective.

Néanmoins, Farrington prit sa montre et la tint dans sa main ouverte. Durant ces cent quatre-vingts secondes, il n'y eut d'autre bruit dans la pièce que le tic-tac régulier de la montre de Farrington.

Alors, il la remplaça dans son gousset.

— Acceptez-vous ? demanda-t-il.

— Non ! cria vigoureusement M. Smith sous son masque.

— Allez-y ! fit rudement Farrington.

Fall porta la main à l'interrupteur, mais à ce moment même la lumière des ampoules qui éclairaient la pièce se mit à vaciller et à s'affaiblir.

— Vite ! cria Farrington.

Le docteur pressa la manette du commutateur à l'instant où les lumières s'éteignaient.

M. Smith eut une sensation de brûlure sur tout le corps et s'évanouit.

CHAPITRE XX

L'ARRÊT DES DYNAMOS

Un groupe d'agents de police se trouvait aux grilles de la Maison Magique lorsque l'auto contenant Ela et Lady Dex y arriva.

Le détective sauta à terre.

— Les bandits se sont emparés du Chef ! dit-il à l'officier qui commandait le détachement. Faites resserrer le cordon d'agents et que quelques hommes, bien armés, me suivent.

Il s'élança, non vers la maison, mais vers l'atelier électrique tout proche. Un ouvrier qui s'efforçait de lui barrer le passage et rabattait déjà les volets métalliques de la petite usine, fut saisi à la gorge et roula sur le sol.

En un instant, Ela eut pénétré à l'intérieur malgré la résistance d'autres ouvriers et se trouva face à face avec le contre maître, homme à physionomie ouverte et intelligente, qui un pique-feu à la main, se préparait à se défendre. Mais le revolver d'Ela lui en ôta vite l'envie.

— Arrière ! lui cria-t-il. C'est vous qui commandez ici ? ?

— Oui, et je ne comprends pas...

— Je vous donne trois minutes pour arrêter la dynamo.

— Impossible, Monsieur l'Agent, j'ai ordre de la faire marcher quoi qu'il arrive.

— Arrêtez-la, cria Ela, arrêtez-la immédiatement, ou vous êtes un homme mort !

L'électricien hésita, puis se dirigea vers les commandes. À ce moment, une petite ampoule rouge s'alluma sur le tableau distributeur.

— Qu'est-ce que cela ? fit Ela.

— C'est un signal des souterrains, répondit l'homme. Cela veut dire qu'ils ont besoin de tout le courant.

Ela leva son revolver et visa l'homme d'un air si résolu que ce dernier prit peur et exécuta rapidement la manœuvre qui arrêta la production d'électricité. Presque instantanément les lumières faiblirent tandis que les lourds volants d'acier ralentissaient et que le sourd bourdonnement des machines faisait place au silence. La grise lumière du jour remplaça les étincelantes ampoules électriques. Ela s'essuya le front d'une main tremblante.

— Plaise au Ciel que je sois arrivé à temps ! s'écria-t-il.

L'usine était maintenant envahie par les agents.

— Arrêtez tout le monde, ordonna Ela, et veillez surtout à ce que personne ne touche plus aux machines, commutateurs ou interrupteurs d'aucune sorte !

Quant à vous, reprit-il s'adressant au jeune ingénieur électricien, vous ne semblez pas complice de vos maîtres : je peux vous offrir, non seulement la liberté, mais encore une honnête récompense si vous me guidez loyalement dans mes recherches. Vous venez de parler des souterrains : pouvez-vous m'y conduire ?

L'homme hésita.

— Les ascenseurs ne marchent plus, Monsieur, puisque nous n'avons plus d'électricité.

— N'y a-t-il pas un autre moyen d'y arriver ?

— Il y a des escaliers, répondit l'homme après une nouvelle hésitation... Mais, Monsieur, quel que soit le crime dont on puisse accuser ce pauvre M. Moole mon maître, je vous jure que je n'y suis pour rien et me suis toujours contenté de diriger cette petite usine de mon mieux.

Comprenant que cet homme disait la vérité, Ela lui expliqua rapidement que Moole n'était rien et qu'en réalité, la maison était le refuge de deux bandits de grande envergure.

Sans se faire prier davantage, l'électricien conduisit le policier au dehors : ils traversèrent la pelouse, longèrent la maison, derrière laquelle se trouvait une petite porte de fer à serrure compliquée. L'électricien sortit son trousseau de clés et l'ouvrit ; au bout de quelques pas dans un corridor, se trouvait une autre porte qui fut ouverte de la même façon. De là un escalier en spirale descendait dans les profondeurs mystérieuses des sous-sols. À son grand étonnement, Ela y vit briller des lumières électriques, mais son guide le rassura :

— Ils ont des accumulateurs, expliqua-t-il, mais uniquement pour s'éclairer en cas d'accident aux dynamos.

Il semblait que cet escalier ne finirait jamais. Ela compta quatre-vingt-sept marches avant d'arriver enfin devant une porte d'acier. Il observa qu'alors l'électricien n'ouvrait plus avec une clef, mais au moyen d'une mince pointe d'acier... exactement comme il avait fait lui-même quelques instants auparavant. Mais le policier ne songea plus à ces détails à la vue de son chef garrotté et évanoui sur le fauteuil de mort... Il bondit en avant. Farrington fut le premier à l'entendre et se retourna, revolver à la main. Un coup de feu éclata, puis un second, puis un troisième. Ela, qui s'était vivement baissé, se releva sans bles-

sure, et Farrington qui cherchait à passer derrière la table, reçut alors une balle en pleine poitrine.

— Passez les menottes à celui-ci, ordonna Ela à ses agents. En un instant le D^r Fall fut réduit à l'impuissance.

FIN

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en mai 2014.

— **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Marcel, Lise-Marie, Françoise.

— **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Wallace, Edgar, *La Chaise de la Mort*, Genève, Jeheber, s. d. [1929]. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La maquette de première page a été réalisée par Laura Barr-Wells en mars 2014.

— **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://www.chineancienne.fr>
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://fr.wikisource.org),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.